



HAL
open science

En plein milieu des confins - Éléments pour la construction d'une réflexion en traduction pragmatique

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. En plein milieu des confins - Éléments pour la construction d'une réflexion en traduction pragmatique. Linguistique. Université Stendhal - Grenoble III, 2013. tel-00971732

HAL Id: tel-00971732

<https://theses.hal.science/tel-00971732>

Submitted on 3 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Stendhal, Grenoble III

Dossier en vue de l'habilitation à diriger des recherches

Langue et littérature anglo-saxonnes

présenté par

Nicolas Froeliger

Maître de conférences à l'Université Paris Diderot (11^e section)
nf@eila.univ-paris-diderot.fr

Volume I – Note de synthèse

**En plein milieu des confins – Éléments pour la
construction d'une réflexion en traduction pragmatique**

sous la direction de

Madame le professeur Élisabeth Lavault

Soutenu le 10 juin 2013, à l'Université Stendhal, Grenoble III

Jury :

Jean Soubrier, Université Lyon 2, président

John Humbley, Université Paris Diderot, rapporteur

Jean-René Ladmiraal, Université Paris X, rapporteur

Lance Hewson, Faculté de traduction et d'interprétation, Université de Genève,
rapporteur

Elisabeth Lavault, Université Stendhal, Grenoble III, directrice d'HDR

Nike Pokorn, Université de Ljubljana

SOMMAIRE DE CE VOLUME

Introduction	1
I. La traduction en général : confusion des sens communs	2
II. La traduction par ceux qui la pratiquent et l'étudient : un vaste choix de focales.....	3
1. Approches définitoires	3
a. La traduction est une opération	3
b. La traduction est un moteur.....	7
c. La traduction est le produit d'un ensemble d'activités	10
2. Détours métaphoriques.....	13
III. Différences ou contingence ? – et conséquences pour la traductologie	16
IV. De la traduction et de la traductologie pragmatiques.....	18
Chapitre 1. Thomas Pynchon : les contraires contrariés	24
I. Corpus et généralités pynchoniennes	24
II. Un corpus en évolution, des principes constants	28
III. Plan et résumé de la thèse.....	30
IV. Démarches, critiques, recul	36
1. Sur le moment	36
2. Après quelques années	37
Chapitre 2. De la littérature à la traductologie	41
I. Traduction et culture de masse.....	41
1. Bob Dylan en français	41
2. Des clichés à la traduction technique	48
II. Pour une autonomie raisonnée des composantes de la traductologie	51
A. Points de vue hérités sur la traduction	53
1. Seuls les « grands textes » comptent	53
2. Seuls les spécialistes du domaine sont légitimes.....	57
B. Limites de ces points de vue dans l'optique d'une traductologie pragmatique ...	59
C. Poser un regard autre : une première approche de l'interdisciplinarité	60
a. L'interdisciplinarité vue par un professionnel.....	61
b. Composer avec la diversité.....	62
c. L'approche par le facteur local.....	62
d. Modèles littéraires pour la traduction pragmatique.....	63
Chapitre 3. Faire : une recherche fondée sur une pratique	66
I. Poser les bases.....	67
II. Le rôle de la norme	69
III. Retour sur la forme et sur le fond.....	71
1. Technique et esthétique	72
2. Retour sur le malentendu.....	73
3. L'intention n'est pas toujours le sens	75
4. Réhabiliter l'erreur	76
IV. Les paradoxes de la traduction comme pratique	78
1. Traduire vers le texte de départ	78
2. Retraduire vers la langue de départ	79
3. Traduction et géométrie : un art de la nuance	81
V. De l'apport du tournant culturel en traduction pragmatique	82
1. Du tournant culturel en général	82

a.	Les études postcoloniales	83
b.	Traduction et féminisme.....	83
c.	Références communes à ces deux courants.....	84
2.	Quel emboîtement avec la traduction pragmatique ?	86
3.	Des vertus de l'éclairage indirect	87
a.	Retour sur les Belles infidèles	87
b.	De la centralité problématique du machisme en traductologie	88
c.	De la sociologie du marché de la traduction et de l'écriture y afférente.....	89
VI.	États mentaux	90
Chapitre 4.	Dire et faire dire : enseignement, responsabilité pédagogique et organisation d'une recherche collective.....	98
I.	Enseigner et structurer un enseignement en traduction.....	98
II.	De l'évolution des formations en traduction	101
III.	Faire dire : organisation d'une recherche collective.....	106
1.	La <i>Traductologie de plein champ</i>	107
A.	Première édition : poser les bases.....	109
B.	Deuxième édition : <i>Stratégies normalisatrices et traduction</i>	110
C.	Troisième édition : <i>De la localisation à la délocalisation : le facteur local en traduction</i>	111
D.	Quatrième édition : <i>Désir de traduire et légitimité du traducteur</i>	115
E.	Cinquième édition (en cours) : <i>Traduire pour le grand public</i>	117
2.	Vers un retour de la linguistique ?.....	119
A.	Actualité des querelles ?	119
B.	Convergence de la biotraduction et des outils	121
C.	Les corpus : un cas d'espèce.....	123
3.	Tralogy : vers d'autres rencontres	125
A.	Tralogy I : <i>Métiers et technologies de la traduction : quelles convergences pour l'avenir ?</i>	125
B.	Tralogy II (en projet) : <i>Trouver le sens – Quels sont nos manques et nos besoins respectifs ?</i>	127
Conclusion :	Positionner la traduction et la traductologie pragmatiques.....	132
Index des noms cités.....		139
Références bibliographiques		143

SOMMAIRE SIMPLIFIÉ DU VOLUME II (pour mémoire) : Articles publiés, à paraître ou présentés lors de colloques

Année	N°	Titre	Publication	Pages (original)	pp. (vol. II)
1999	1	« Le traducteur face à l'interdisciplinarité »	Revue des lettres et de traduction, Université Saint-Esprit, n°5, Kaslik, Liban. ASCL	pp. 101-112	1-9
1999	2	« Interdisciplinarité et savoirs de base, la question jumelle »	Journée nationale d'étude en traduction organisée par Daniel Gouadec à Rennes. ASCL	CD-ROM uniquement	10-14
2001	3	« De l'absence à l'omniprésence : la famille du cliché en traduction technique »	<i>Le Cliché en traduction</i> , sous la direction de Paul Bensimon, Palimpsestes 13, Presses de la Sorbonne nouvelle. ACL	pp. 43-54 (texte principal) et 17-23 (exemplier)	15-29
2003	4	« Binaire et liminaire : la forme en traduction technique »	Revue française de linguistique appliquée, 2003/2, volume VIII. Réparu dans Froeliger (sous la direction de), <i>Stratégies normalisatrices et traduction</i> , deuxième édition de la Traductologie de plein champ, <i>Tribune internationale des langues vivantes</i> , n°45, novembre 2008. ACL	pp. 33-42	30-39
2004	5	« <i>Felix culpa</i> : congruence et neutralité dans la traduction des textes de réalité »	<i>Méta, journal des traducteurs</i> , Presses de l'Université de Montréal, volume 49, n°2, juin : http://www.erudit.org/revue/meta/2004/v49/n2/009348ar.html ACL	pp. 236-246	40-52
2004	6	« Les marionnettes invisibles : y a-t-il des personnages dans la traduction des textes pragmatiques ? »	<i>Traduire</i> , (revue de la Société française des traducteurs), n° 202, septembre. ASCL	pp. 121-139	53-63
2004	7	« Dompter le malentendu : les tâches de la traduction »	Actes du colloque <i>Le métier de traducteur en Europe aujourd'hui</i> , sous la direction de Rosemarie Vassalo, <i>Tribune internationale des langues vivantes</i> n°34. Republié (avec mise à jour) dans <i>Traduire</i> (revue de la Société française des traducteurs) n° 211, novembre 2006. ASCL	pp. 9-14	64-72
2004	8	« Les mécanismes de la confiance en traduction – aspects relationnels »	<i>The Journal of Specialised Translation</i> , Issue 2, juin : http://www.jostrans.org/issue02/art_froeliger.php ACL	Non paginé (Internet)	73-85
2005	9	« Les points aveugles de la confiance dans la rédaction et la traduction des textes pragmatiques »	<i>The Journal of Specialised Translation</i> , Issue 3, janvier : http://www.jostrans.org/issue03/art_froeliger.php ACL	Non paginé (Internet)	86-104
2005	10	« Placer le traducteur au cœur de la traductologie »	<i>Méta</i> , Presses de l'Université de Montréal, volume 50, n°4, décembre. ACL	Non paginé (CD-Rom et Internet)	105-118
2006	11	« Faut-il toujours être clair ? Le traducteur et la cohabitation des subjectivités »	Actes du colloque <i>Le sens en traduction</i> , sous la direction de Marianne Lederer, Caen, Lettres modernes Minard, Cahiers Champollion n° 10. ACL	pp. 331-339	119-127
2007	12	« On Creative Errors in Translation »	Trim, Richard, and Sophie Alatorre (eds), <i>Through Other Eyes – The Translation of Anglophone Literature in Europe</i> , Cambridge Scholars Publishing. ACL	pp. 27-37	128-134

Année	N°	Titre	Publication	Pages (original)	pp. (ce volume)
2007	13	« Nothing's been changed, except the words: Some faithful attempts at covering Bob Dylan Songs in French »	In Catharine Mason (sous la direction de), <i>Bob Dylan's Performance Artistry</i> , Oral tradition, volume 22, n°1, University of Missouri-Columbia, mars : http://journal.oraltradition.org/issues/22i/froeliger ACL	Sur Internet uniquement	135-152
2007	14	« Les enjeux de la divergence en traduction juridique »	<i>Traduire les sciences humaines : méthodes et enjeux</i> , Tribune internationale des langues vivantes, Perros-Guirec, n° 42. ACLN	pp. 36-48	153-169
2007	15	« Pour une traductologie de plein champ »	Actes de la première Journée de la <i>Traductologie de plein champ</i> , sous la direction de Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot, Perros-Guirec, Tribune internationale des langues vivantes, n° 43. ACLN	pp. 5-9	170-173
2007	16	« Pourquoi avoir peur de l'informatisation en traduction ? »	« Pourquoi avoir peur de l'informatisation en traduction ? », <i>Tribune internationale des langues vivantes</i> , Perros-Guirec, n° 43. ACLN	pp. 40-54	174-189
2008	17	« De l'aval vers l'amont : la rétroaction en traduction »	D'Amelio, Nadia (sous la direction de), <i>Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible</i> , éditions du CIPA, Université de Mons-Hainaut (Belgique). ACLN	pp. 133-145	190-202
2008	18	« Les traducteurs sont-ils des normopathes ? »	Introduction à la deuxième Journée de la <i>Traductologie de plein champ</i> , <i>Tribune internationale des langues vivantes</i> , n°45, Perros-Guirec. ACLN	pp. 5-11	203-208
2008	19	« Le problème de la nuance en traduction pragmatique »	<i>De traduction en retraduction</i> , Traduire, revue de la Société française des traducteurs, n° 218, Paris. ASCL	pp. 77-93	209-219
2008 ¹	20	« La parole aux traducteurs/Translators' Question Time : pour une passerelle entre recherche et pratique »	Traductologie de plein champ, 2 ^e édition, <i>Stratégies normalisatrices et traduction</i> , Tribune internationale des langues vivantes, n°45, Perros-Guirec. ACLN	pp. 91-101	220-229
2009	21	« Adultery on a grand scale : adapting Bob Dylan in French »	présenté lors du colloque international <i>Challenges of Translation Studies in a Globalized World</i> , Maribor (Slovénie), 15-17 octobre 2009, et toujours en attente de publication.		230-246
2009	22	« Mettre en cycle les savoirs, l'enseignement de la traduction dans la filière ILTS de l'Université Paris Diderot »	in Ballard, Michel (sous la direction de), <i>Traductologie et enseignement de la traduction à l'université</i> , Arras, Artois presse université. ACLN	pp. 235-248	247-257
2009	23	« À quoi bon enseigner la traduction technique ? »	in Laplace, Colette, Marianne Lederer et Daniel Gile (sous la direction de), <i>La traduction et ses métiers — Aspects théoriques et pratiques</i> , Caen, Champollion, Lettres modernes Minard. ACL	pp. 199-210	258-267
2009	24	« De la centralité du compromis en traduction et en traductologie »	Partie en ligne des actes du colloque franco-russe <i>La traduction : philosophie, linguistique et didactique</i> , sous la direction de Tatiana Milliaresi. ACLN	En ligne	268-280
2010 ²	25	« De la localisation à la délocalisation : le facteur local en traduction »	<i>Meta, le Journal des traducteurs</i> , 55[4], décembre 2010, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. ACL	pp. 615-625	281-290

¹ Cosigné avec Christine Durban, en deuxième position.

² Cosigné avec Jean-René Ladmiral (en deuxième position).

Année	N°	Titre	Publication	Pages (original)	pp. (ce volume)
2010	26	« Le facteur local comme levier d'une traductologie pragmatique »	<i>Meta, le Journal des traducteurs</i> , 55[4], décembre 2010, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. ACLN	pp. 642-660	291-307
2010 ³	27	« De la localisation à la délocalisation : enjeux professionnels »	<i>Meta, le Journal des traducteurs</i> , 55[4], décembre 2010, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. ACLN	pp. 661-673	308-319
2011	28	« J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs : Tralogy, conclusions et perspectives »	Colloque international <i>Tralogy, Métiers et technologies de la traduction : quelles convergences pour l'avenir ?</i> , à Paris les 3 et 4 mars 2011, http://odel.irevues.inist.fr/tralogy/index.php?id=89&format=print . ACLN		320-326
2012	29	« Institution, déstructuration et nouvelles régulations : la dialectique de la professionnalisation en traduction »	in Jose Carlos Herreras (sous la direction de), <i>L'Europe des 27 et ses langues</i> , Presses universitaires de Valenciennes (actes du colloque international du même nom). ACLN	pp. 569-588	327-338
2012	30	« Un métier nommé désir ? - Du désir de traduire à la légitimité du traducteur »	Quatrième édition de la <i>Ttraductologie de plein champ, Désir de traduire et légitimité du traducteur</i> , sous la direction de Nicolas Froeliger et Colette Laplace, Paris et Séoul, <i>Forum</i> , volume 10, n° 1. ACLN	pp. 1-18	339-350
A paraître ⁴	31	« Marché de la traduction et marché des formations en traduction, ou les conséquences de nos inconséquences »	Actes du colloque international <i>Commerces et traduction : pour une approche pluridisciplinaire et plurilingue des jeux et enjeux de la traduction</i> , sous la direction de Sylvaine Hughes, Université de Nanterre Paris X, novembre 2008. NB : une version plus courte de cette contribution a déjà paru en juillet 2009 dans la revue <i>TransLittérature</i> , de l'ATLF, n° 37, pp. 23-29, et est disponible à l'adresse http://www.translitterature.fr/archives-article.php?id_numero=36&id_article=635&page=2&page2=1 .	En attente	351-367
2012	32	« Le sentiment d'imposture en traduction »	Lautel Ripstein, Florence, Jean-Yves Masson et Gius Gargiulo (sous la direction de), <i>Revue SEPTET, Des mots aux actes</i> , n° 3, Actes du colloque <i>Jean-René Ladmiral : une œuvre en mouvement</i> , 3 et 4 juin 2010, organisé par la SEPTET et le CRLC, à l'Université Paris IV. ACLN	pp. 98-114	368-378
2012	33	« Heuristique et limites du modèle policier en traduction »	<i>Au cœur de la démarche traductive : débat entre concepts et sujets</i> , sous la direction de Nadia d'Amelio, Mons, Belgique, Éditions du CIPA. ACLN	pp. 81-94	379-392

³ Cosigné avec Carmelo Cancio Pastor (en première position) et sous le pseudonyme de Sydney Belmonte me concernant.

⁴ Cosigné avec Isabelle Audinot, en deuxième position.

SOMMAIRE DU VOLUME III (inédit, pour mémoire) : **Les noces de l'analogique et du numérique – De la traduction pragmatique**

Avant-propos 4

Introduction : Des principes simples pour un sujet moins simple	6
Approche analogique et démarche scientifique	6
Une composante analogique	11
Un large investissement numérique dans les processus	12
Les sujets techniques sont emblématiques de la traduction pragmatique	16
La traduction pragmatique n'est ni la traduction littéraire ni la traduction générale	18
La traduction pragmatique est emblématique des métiers de la traduction	19
Notre ambition	22
Quelques précisions terminologiques	29
Chapitre 1. Des différentiels de savoirs en traduction	32
I. L'auteur, ou le confort de la certitude	34
II. Le destinataire, ou l'attente ciblée	37
III. Le client, ou les drames de l'incommunicabilité	39
IV. Le traducteur, ou la crédulité obligée	43
Chapitre 2. Endiguer l'incertain par l'empirique	48
I. Identifier la situation de communication	49
II. Objectiver le référent	51
III. Évaluer la cohérence de l'original	54
IV. Mettre en balance langue et référent	57
V. Au-delà de la langue : une affaire de sémiotique	63
Chapitre 3. Quand la terminologie prend le relais de l'empirisme	67
I. Une mosaïque de connaissances ponctuelles	68
II. Réticuler ses connaissances	72
1. Mise en ordre par les catégories	73
2. Mise en ordre spatiale et temporelle	76
III. Construire des arborescences et opérer des synthèses radicales	80
Chapitre 4. La terminologie contre le terminologisme	92
I. L'arbre terminologique peut cacher la forêt textuelle	94
II. Priorité aux relations entre les éléments de sens	96
III. Mettre au jour l'implicite	98
IV. Doser le respect des équivalences terme à terme	100
V. Le problème de la quasi-terminologie	103
VI. Traduire par le vide	106
Chapitre 5. La tentation rhétorique	114
I. On peut certes traduire sans comprendre	115
II. On peut certes écrire sur ce qu'on ignore	125

III.	Les traducteurs sont aussi des rhétoriciens	132
IV.	Toute écriture opère un déplacement vers la forme	134
Chapitre 6. La rhétorique, néanmoins		141
I.	Une rhétorique pour convaincre le lecteur	143
1.	Le passif et ses dilemmes	145
2.	Le raisonnement inductif et sa stylisation	148
3.	Raboter par l'absurde	152
4.	Reconfigurer les éléments du raisonnement	155
II.	Éloge de l'inaperçu	157
Chapitre 7. Dépasser la rhétorique : la systémique		165
I.	De la difficulté d'emprunter les voies physiques et mathématiques	166
II.	La systémique : boucler des savoirs apparemment hétérogènes	169
1.	Principes généraux et application à la traduction	169
2.	Circuler d'un domaine à un autre	173
3.	Réexprimer à partir de traits structuraux	175
4.	Visualiser	179
III.	Le texte aussi est un système	181
IV.	La révision, activité systémique par excellence	185
V.	Des limites de la systémique	188
1.	La systémique n'est pas le symbolisme	188
2.	Le problème de la valeur	191
Chapitre 8. Vous avez dit pragmatique ?		196
I.	Une heureuse confusion	198
1.	Du mot <i>pragmatique</i> en traduction et en traductologie	198
2.	La pragmatique en linguistique, ou bien au-delà ?	202
3.	Le pragmatisme en philosophie	206
4.	Et tout simplement...	209
II.	Concrètement	210
1.	Le sens compte	210
2.	On s'adresse à un public	212
a.	Améliorer l'expression	213
b.	Se positionner par rapport au référent	217
3.	Se servir du référent comme variable de contrôle	219
4.	L'unité de sens, c'est le texte	221
Conclusion : La rigueur du charpentier et celle du géomètre		226
	Éloge de la méconnaissance	230
	De la traduction pragmatique aux métiers de la traduction	237
	Index des noms cités	240
	Références bibliographiques	243

Introduction

Pourquoi donc courir le monde, à observer les corps célestes, et l'Amérique sous le prétexte d'y tracer sur la terre la première frontière rectiligne de l'Histoire ? La motivation profonde qu'évoque Jeremiah Dixon, compère de Charles Mason dans le roman de Thomas Pynchon (1997) dont le titre reprend leurs deux patronymes est le malaise devant les espaces vides : « *Say that it provided me an incentive, to enclose that which had hitherto been without Form⁵, and hence haunted by anything and ev'rything, if you grasp my meaning,—anything and ev'rything, Sir.* » (*Mason & Dixon*⁶, p. 504) C'est le projet moderne par excellence : dépouiller une forme d'art, un sujet, une discipline de tout ce qui n'est pas lui-même afin de le comprendre – et de le faire comprendre – en profondeur. C'est également, pour le personnage qui prononce ces paroles, un puissant paradoxe : toute sa vie s'est déroulée au grand air, dans des lieux ouverts à toutes les influences, de même que l'œuvre de Thomas Pynchon, à laquelle j'ai naguère consacré ma thèse de troisième cycle (voir chapitre 1), questionne vigoureusement les principes du moderne par la mise en scène de l'extravagance, de la diversité ou de la contradiction.

Beaucoup plus modeste et plus sédentaire, mon projet est d'une nature comparable, même s'il porte sur un domaine là aussi nettement moins étendu : l'Amérique chez Pynchon, la traduction pragmatique pour moi. Il faut bien lire, ici, et ce sera une première forme de délimitation, la *traduction pragmatique*, et seulement secondairement la traduction tout court, car cette dernière, en l'état actuel du savoir, se trouve au carrefour de tant de significations qu'il n'est que trop tentant pour chacun de lui attribuer le sens qui l'arrange. Sans m'exclure de ce lot, je peux donc m'efforcer d'expliquer brièvement, en introduction à cette note de synthèse, où se situe ma réflexion par rapport à ces explicitations contradictoires, diverses et parfois extravagantes. Cette première tâche suppose d'abord de s'interroger sur les acceptions communes, les définitions venues de la sphère scientifique et celles qui empruntent la voie métaphorique. Il s'agira ensuite de proposer un positionnement au sein de cet univers multiforme, encore hanté par n'importe quoi et par tout.

⁵ Les majuscules dans les extraits de ce roman, comme dans la citation de Borges en exergue de la conclusion, sont dues au style néo-archaïsant choisi pour la narration.

⁶ La suite de ce document ne reprend qu'exceptionnellement les dates de parution des romans de Pynchon, pour ne pas alourdir le texte, et cite en revanche les titres complets pour faciliter la lecture. Le chapitre 1 donnera toutes les informations utiles à cet égard.

I. La traduction en général : confusion des sens communs

Passons rapidement sur les malentendus ou les à-peu-près qui entourent les mots traduction et traducteur en français contemporain : un traducteur n'est pas un appareil électronique à transcoder, pas plus qu'il n'est un interprète (sur ce point, les formations russes ou chinoises seraient au demeurant d'un avis différent, mais se verraient elles-mêmes contredites par la Cour suprême des États-Unis depuis son jugement du 21 mai 2012⁷). Plus généralement, on sait que la traduction désigne à la fois une opération (l'acte de traduire, ce que Berman appelle d'ailleurs ainsi, « *le traduire* ») et son résultat : le texte réalisé de la sorte. Ajoutons qu'il n'existe pas de recouvrement exact entre les divers vocables formés sur cette racine. Beaucoup de traductions ne sont pas l'œuvre de traducteurs, au sens professionnel du terme, et beaucoup de traducteurs débordent, dans leurs activités et leurs compétences, du cadre strict de la traduction. Tout cela est banal, certes, mais non dépourvu de conséquences en termes de recherche. On pourra en effet concentrer celle-ci sur l'opération, sur le résultat ou sur les agents, professionnels ou pas. Cette confusion des sens communs est en tout cas le premier symptôme d'une difficulté à définir l'objet : c'est à la fois une richesse et une fragilité épistémologique.

Sans quitter les acceptions courantes, mais en nous éloignant du français, on constate que d'autres langues parent le mot *traduction* des connotations les plus diverses. Une discussion avec des traducteurs-interprètes médiateurs auprès des services publics⁸ nous apprend ainsi que la traduction renvoie, en soninké, à l'idée d'aller et retour (il s'agit de transposer l'idée et de la faire revenir) ; en mandingue, à celle d'opérer un mouvement (faire passer, faire traverser) ; en bambara, à celle de reprendre un message en le répétant à haute voix de manière amplifiée ; et en peul, soit à celle d'explicitier (faire l'exégèse, dans un sens religieux) soit à celle de défaire, démêler, décortiquer et expliquer. Ailleurs, en tamoul, on trouve l'idée de nommer dans une langue donnée. Lors du cinquantième anniversaire de la revue *Méta*, Maria Tymoczko (2005) évoquait encore bien d'autres associations : définir, faire se retourner, déconstruire et raconter sous une forme différente, tourner (comme les pages d'un livre) en interprétant... Quant à Davide Bellos (2011/2012, p. 40), il nous apprend que les traducteurs de la Chine ancienne répondaient à diverses dénominations selon les points cardinaux...

⁷ Merci à Elizabeth Lowe, de l'Université d'Urbana/Champaign, Illinois, pour cette information.

⁸ Le 27 janvier 2012, dans le cadre du Diplôme universitaire d'interprète-médiateur en milieu institutionnel de l'Université Paris Diderot.

Il y a dans cette diversité qui incite à la rêverie une riche matière poétique, que d'aucuns ont d'ailleurs exploitée avec talent : que l'on songe à Valery Larbaud (1946/1997) ou à Michel Volkovitch (2000), dont les ouvrages respectifs sont comme inspirés par la traduction, mais s'apparentent davantage à des essais sur la littérature et le style : sous l'invocation de la traduction... Telles sont en tout cas les données de base à partir desquelles l'enseignant, le chercheur, le praticien doivent trouver leur positionnement, ne serait-ce que pour se faire comprendre et accepter de ceux qui subissent les conséquences de leur activité – qui est loin, nul n'en doute plus, de se réduire à une simple affaire de langues.

II. La traduction par ceux qui la pratiquent et l'étudient : un vaste choix de focales

On pourrait s'attendre à plus de clarté dans le monde scientifique, avec des concepts précis, partagés et nettement délimités. Cet espoir sera dans une large mesure déçu. Certes, les définitions, les découpages existent, mais ils varient considérablement d'un auteur, d'une école, à l'autre : après tout, nous sommes en sciences humaines et dans un domaine en pleine évolution. La recherche doit ici naviguer entre deux écueils. On ne saurait, d'une part, se contenter de réfléchir sur la seule base de sa pratique, en ignorant l'apport millénaire et contemporain des autres traductologues. Il faut, d'autre part, accepter une forme d'incomplétude : la littérature et la recherche sur la traduction sont aujourd'hui trop vastes pour être maîtrisées par un seul individu à moins peut-être d'y consacrer l'intégralité de sa vie professionnelle, au détriment de la pratique, de l'enseignement et de l'organisation des formations, qui sont autant d'aspects décisifs dans une telle réflexion. Ajoutons qu'il ne se passe pratiquement pas de mois sans qu'au moins un colloque vienne enrichir le corpus des savoirs sur la traduction. À défaut d'être exhaustif, le bref exposé qui suit vise donc à rappeler de manière synthétique et, si possible, objective certaines des lignes de force qui structurent le débat sur la traduction en général. Il me reviendra ensuite de présenter mon projet et mon positionnement par rapport à ces grands courants.

1. Approches définitives

a. La traduction est une opération

Le désaccord, en traductologie, concerne d'abord la nature même de l'objet à étudier. Admettons que celui-ci constitue avant tout une opération : quelle est alors sa portée ? La plus étendue possible, répondrait George Steiner : « *Comprendre, c'est traduire* », pose-t-il en

effet en tête du premier chapitre d'*Après Babel* (Steiner, 1975/1978, p. 15). C'est exprimer les prémices de l'approche herméneutique : « *c'est-à-dire l'analyse de ce qu'est "comprendre" un discours oral ou écrit et la tentative pour identifier ce processus à l'aide d'un modèle général de la signification* » (Steiner, 1975/1978, p. 225), dans le sillage de Schleiermacher et Heidegger. Pour cet auteur, donc, rejoint en cela par Meschonnic (1999), il serait grotesque de penser la traduction en dehors d'une théorie générale du langage et du sens. C'est aussi l'enjeu épistémologique fixé par François Rastier à la question du lien entre traductologie et linguistique : l'unité des sciences de la culture⁹. Ce n'est pas rien, comme on le voit. C'est peut-être même trop. Car si la traduction est partout, objecterait Jeremiah Dixon, comment la localiser précisément ? En fait, la traduction semble surtout préoccuper ces auteurs en tant que processus de pensée généralisable, voire en tant que moyen d'accès (problématique, certes) à l'ineffable ou au numineux (dans la lignée de Walter Benjamin, 1923/1971) : le révélateur d'autre chose. « *Intimations of a truer kingdom* », aurait dit Pynchon (*Gravity's Rainbow*, p. 579).

Cette approche herméneutique a néanmoins pour intérêt majeur de poser la question du sens et de viser à éviter le malentendu. Elle n'est au demeurant pas la seule à mettre en avant la notion d'interprétation. Dans le domaine que l'on appelle de plus en plus souvent, à la suite de Jean Delisle (1978/1980¹⁰), la *traduction pragmatique*, et que d'autres qualifient de « *traduction de textes [...] informatifs* » (voir par exemple Gile, 2005, p. 3¹¹), il est en effet indispensable de mentionner la théorie interprétative de la traduction (TIT), née à l'ÉSIT (École supérieure d'interprètes et de traducteurs, Paris) sous l'égide de Danica Seleskovitch et de Marianne Lederer (1984, puis Lederer, 1994/2006).

Celle-ci partage avec la pensée herméneutique sa focalisation sur le sens, mais également l'idée d'un passage, entre texte source et texte cible, par une forme labile et indéfinie qui est, selon Seleskovitch et Lederer « *déverbalisée* » par rapport à l'original (voir aussi à ce sujet, Ricoeur, 2004, pp. 44-45 ou Eco, 2003/2006, pp. 411-415, ce dernier proposant d'ailleurs une réfutation de cette thèse sur la base d'arguments logiques). Dans les deux cas, il y a donc postulation d'une instance tierce au niveau de laquelle s'effectue une sorte de transmutation : c'est la pointe du triangle du sens dans la théorie interprétative (Seleskovitch et Lederer,

⁹ Voir notamment la page <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1976> (consultée le 3 juillet 2012) et la discussion qui a suivi l'intervention de cet auteur au colloque *La traduction : philosophie, linguistique et didactique*, organisé à Villeneuve-d'Ascq du 1^{er} au 3 avril 2009, sous la direction de Tatiana Milliaresi.

¹⁰ L'ouvrage a été publié en 1980, mais il reprend la thèse de cet auteur, première du genre en France, soutenue en 1978.

¹¹ La polysémie de sens proches faisant des ravages en traduction, cette appellation ne recouvre pas la même réalité chez Daniel Gile et chez Katharina Reiss (1995/2009, pp. 109-110), pour qui elle est beaucoup plus restreinte, et se distingue des textes expressifs et opératifs...

1984, p. 185), selon une figure qui viendrait, nous dit Pierre Frath (à paraître), de Boèce via Ogden et Richards.

Brillantes et habiles thèses, qui possèdent un fort pouvoir pédagogique lorsqu'il s'agit de convaincre les étudiants de se distancier des mots, et qui ont joué un rôle très considérable dans l'histoire de la traductologie, quand il est apparu nécessaire de détacher celle-ci de la linguistique contrastive (voir plus loin). Elles ne comportent toutefois pas que des points communs. En effet, à cette analogie métaphysique près, l'interprétation selon Steiner n'est pas l'interprétation selon Seleskovitch et Lederer. Lui envisage, comme Ricoeur (2004), ce phénomène à partir d'un arrière-plan religieux. Elles raisonnent avant tout sur la base de la profession d'interprète de conférence... Autre distinction, l'élan herméneutique selon Steiner (1975/788, pp. 278-285) est une opération au départ entièrement subjective (tempérée seulement dans son quatrième mouvement par une forme d'objectivisation), tandis que la théorie interprétative s'affirme objective. Plus généralement, et sans nier son vaste mérite, on peut penser que le retour théorique que fait Marianne Lederer sur la TIT en 1994 (réédité en 2006) procède à une triple idéalisation qui la conduit à faire l'impasse sur plusieurs facteurs que l'on pourra estimer décisifs :

- par le concept de *déverbalisation*, elle évacue la question de ce qui se passe lorsqu'on accède à un sens que l'on pourra ensuite reformuler sans contrainte de forme. Ou plutôt, elle renvoie l'élucidation scientifique de ce phénomène à plus tard, en se contentant d'observer que cela se produit chez les interprètes, tout traducteur ne faisant qu'adapter de manière imparfaite ce modèle : « *Dans l'oral comme dans l'écrit, comprendre c'est interpréter, mais la distance entre le traducteur et le texte est plus grande que celle qui sépare l'interprète du discours et la difficulté d'interprétation souvent plus marquée. Cela ne doit pas cacher le fait que la démarche, du texte au sens et du sens à un nouveau texte [,] est la même que celle qui va d'un discours à son interprétation.* » (Lederer, 1994/2006, p. 14). D'où l'utilité d'étudier la traduction dans son état le plus pur, c'est-à-dire en dehors d'elle-même... ;
- en ne s'intéressant qu'aux situations de communication parfaites (Lederer, 1994/2006, pp. 80-81, notamment), dont la forme écrite ne serait qu'une ombre fantomatique projetée sur la paroi d'une caverne obscure¹², elle postule que l'interprète a, à sa portée, tous les moyens nécessaires pour procéder à une traduction aussi informée qu'elle doit l'être. On peut *a contrario* se demander si l'écrit, dans la rédaction du

¹² Sur le platonisme de cette théorie, voir aussi Berman, 1999, pp. 32-33.

document de départ comme dans celle du texte d'arrivée, ne permet pas de mieux éviter les ambiguïtés, ne serait-ce que parce qu'il laisse davantage de temps pour le faire. En pratique, on note d'ailleurs que la « *distance* » mentionnée plus haut entraîne une double réticence des interprètes de conférence face à l'écrit : beaucoup refusent que les transcriptions de leurs travaux oraux soient transmises aux traducteurs chargés d'établir les actes des conférences où ils ont œuvré ; et ils n'apprécient guère, en général, de devoir interpréter des textes véritablement rédigés, quand bien même ceux-ci leur auraient été fournis au préalable... ;

- en se concentrant sur les traductions et interprétations totalement abouties, accomplies par des professionnels investis de la plénitude de leurs compétences (« *On ne saurait théoriser valablement sur une activité si celle-ci n'est pas réussie. Le cyclisme, la nage sont également des activités. On ne tirerait aucune conclusion théorique valable sur le cyclisme en étudiant les gestes désordonnés d'un homme qui tombe de sa bicyclette [...]. Il faut se fonder sur des traductions réussies pour expliquer le processus de la traduction sinon la théorie se trompe d'objet.* », Lederer, 1994/2006, p. 39), elle fixe un modèle idéal – et donc assez éloigné de la réalité. L'observation des situations concrètes de traduction et l'inscription de celles-ci dans un schéma de communication le démontrent chaque jour.

Néanmoins, la TIT et la théorie herméneutique ne sont pas seules à postuler l'existence, comme élément fondamental de la traduction, d'une instance tierce qui n'est ni la langue (de départ ou d'arrivée) ni le texte ni d'ailleurs quoi que ce soit de palpable. Pour Walter Benjamin, cette instance sera localisée en aval de toutes les traductions : c'est la « *langue pure* » formée par la réalisation des virtualités contenues dans toutes les versions d'un même texte : « *Si jamais un langage de la vérité existe, où les ultimes secrets, que toute pensée s'efforce de révéler, sont conservés sans tension et eux-mêmes silencieux, cette langue de la vérité est – le vrai langage. Et ce langage, dont le pressentiment et la description constituent la seule perfection que puisse espérer le philosophe, est justement caché, d'une façon intensive, dans les traductions* » (Benjamin, 1923/1971, p. 255). Vision métaphysique, là encore. Pour Noam Chomsky, dont les recherches ont inspiré la traduction automatique à base de règles, mais aussi, à une certaine époque, les travaux d'Eugene Nida (1964, notamment), cette instance se situerait plutôt « *en couche profonde* », dans des « *universaux linguistiques* » qui rendent toute traduction possible. D'où le projet, né avec la Guerre froide, d'automatiser, totalement ou partiellement, les processus de transfert linguistique d'un texte vers un autre. Cette activité, qui relève du traitement automatique du langage, a longtemps évolué à bonne

distance de la traduction professionnelle et de la traductologie, mais s'en rapproche aujourd'hui. Elle procède d'une démarche qui se situe aux antipodes de la fameuse hypothèse Sapir-Whorf, sur laquelle revient abondamment Georges Mounin dans *Les problèmes théoriques de la traduction* (1963, pp. 41-68)¹³.

Pour paraphraser Marx et Engels (1848), on a ainsi le sentiment qu'un spectre hante la traduction, que celle-ci, pour être pensée, a besoin de se projeter dans une forme qui, pour l'heure, reste impalpable, qui constitue peut-être bien son moteur et dont le *logos* a bien du mal à rendre compte (d'où la tentation d'une explication métaphysique). C'est sans doute un des sens que l'on peut attribuer au concept « *d'impensé théologique de la traduction* » (voir notamment Ladmiral, 1990), même si celui-ci vise avant tout la tendance à sacraliser le texte de départ – et donc les attitudes qualifiées, par ce même auteur, de « *sourcières* ».

C'est peut-être dans l'espoir de donner des fondements moins spectraux à la traductologie que se sont développées les approches dites « *cognitives* » : que se passe-t-il, électriquement et chimiquement, lorsqu'un traducteur lit un document de départ, le transpose en langue d'arrivée, et relit le résultat ? La question, cette fois, n'est plus tant « *Qu'est-ce que la traduction ?* » que « *Quels sont les mécanismes mentaux mis en jeu par celle-ci ?* » Sur quelles unités (de sens ou de traduction, notamment, voir Ballard, 1993, pp. 223-262) l'attention va-t-elle, successivement, se porter ? ; avec quelles itérations ? La voie des protocoles de verbalisation (plus connus sous leur acronyme anglais de TAP, pour *Think Aloud Protocols*) ayant rapidement montré ses limites, les chercheurs passionnés par ce domaine sont passés à des dispositifs beaucoup plus élaborés, faisant intervenir électrodes, caméras, capteurs de saisie, voire imagerie par résonance magnétique... Cette sous-discipline étant encore récente, il y a sans doute beaucoup à en attendre (par exemple la validation de l'hypothèse de la déverbalisation). Pour autant, une fois de plus, son objet véritable n'est pas tant la traduction elle-même que le fonctionnement du cerveau, et elle ne saurait expliquer qu'à la marge pourquoi on arrive à telle solution et pas à telle autre. Elle possède néanmoins une visée didactique que l'on aurait tort de négliger (voir à ce sujet, Lavault et Carré, 2012, pp. 67-77).

b. *La traduction est un moteur*

Autre question majeure, « Que traduit-on lorsqu'on s'attaque à un texte ? » Sans remonter aux Septante ni à Cicéron, saint Augustin, ou saint Jérôme, la traductologie des années 50-60 a

¹³ Pour une synthèse plus récente sur cette hypothèse, et sur ses implications en termes de traduction, voir aussi Gipper, 1972.

estimé que l'élément décisif était de nature linguistique. On pourrait ainsi, en procédant à une série de permutations et en appliquant certaines recettes somme toute assez mécaniques, faire passer un texte d'une langue dans une autre et, symétriquement, il serait possible, à partir de traductions d'un même texte, d'observer et d'étudier les différences de structure entre les langues. C'est, en deux mots, la linguistique contrastive, dont les noms majeurs sont Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, avec leur réputée *Stylistique comparée de l'anglais et du français* (1958/1972) et dont le sous-titre est, rappelons-le, *Méthode de traduction*¹⁴.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que les « *procédés de traduction* » décrits par ces auteurs sur le couple anglais-français ont largement débordé de ce cadre en traductologie. Il m'est ainsi arrivé à plusieurs reprises de les trouver, dans des articles que j'étais chargé d'évaluer, appliqués à la traduction du chinois vers l'anglais, ou inversement : la méthode de traduction l'emporte sur la stylistique comparée. Quoi qu'il en soit, cette approche a atteint ses limites lorsque l'attention s'est déplacée de la langue vers le discours, le sens, l'intention, la visée, c'est-à-dire lorsqu'ont été ajoutés aux investigations un émetteur, mais surtout un destinataire ou un groupe de destinataires (ce que Jakobson avait déjà observé en 1960, mais sans que les conséquences de cette configuration aient été pleinement assimilées par la linguistique contrastive).

On retrouve ces aspects communicationnels dans la théorie fonctionnaliste allemande (on traduit un texte en fonction de sa visée, déterminée notamment par sa nature, si bien que le sens en sera différent pour chaque catégorie de destinataire, voir Reiss et Vermeer¹⁵, 1984, Nord, 1997, et Vermeer, 2006) ou, plus tôt, dans le concept d'équivalence dynamique (ou équivalence d'effet) dû principalement à un Eugene Nida également passé par l'ethnographie : on doit avant tout s'attacher à produire, chez le destinataire et compte tenu de sa culture, le même effet que le texte initial sur le lecteur dans la langue et dans la culture de départ. D'où cette phrase fondatrice : « *Differences in translation can generally be accounted for by three basic factors in translating: (1) the nature of the message, (2) the purpose or purposes of the author and, by proxy, of the translator, and (3) the type of audience.* » (Nida, 1964, p. 156). Cette tendance est aussi présente, sous une forme radicale, dans la théorie de « *l'agir traductionnel* » (*translatorisches Handeln*, en allemand) de Justa Holz-Mänttari (1984), mais surtout dans ce que l'on a regroupé sous le nom de tournant culturel (voir chapitre 3).

¹⁴ Cet ouvrage a en fait été précédé, dès 1941, par une *Stylistique comparée de l'allemand et du français*, par Alfred Malblanc, qui n'a toutefois pas suscité le même engouement.

¹⁵ Notons que Hans Vermeer est le véritable fondateur de ce courant.

En France, c'est de nouveau autour de la théorie interprétative que se cristallisent ces débats sur l'objet véritable de la traduction. On observe en effet chez les fondatrices de ce courant ou leurs continuatrices une hésitation entre le degré d'équivalence qui existerait entre *sens*, *intention* et *vouloir dire*. Ainsi, Danica Seleskovitch fait globalement de ces termes des synonymes : « *J'affirme, quant à moi, que le sens est un vouloir dire extérieur à la langue (antérieur à l'expression chez le sujet parlant, postérieur à la réception du discours chez le sujet percevant), que l'émission de ce sens nécessite l'association d'une idée non verbale à l'indication sémiotique (parole ou geste, peu importe en soi le support qui se manifeste de façon perceptible !) et que la réception du sens exige une action délibérée du sujet percevant.* » (Seleskovitch et Lederer¹⁶, 1984, p. 72) Mais la même Danica Seleskovitch dira plus loin : « *Le sens d'une phrase c'est ce qu'un auteur veut délibérément exprimer, ce n'est pas la raison pour laquelle il parle, les causes ou les conséquences de ce qu'il dit. Le sens ne se confond pas avec des mobiles ou des intentions. Le traducteur qui se ferait exégète, l'interprète qui se ferait herméneute transgresserait les limites de ses fonctions.* » (Seleskovitch et Lederer, 1984, p. 269) Plus tard, Colette Laplace expliquera néanmoins que sens et intention sont bien difficiles à différencier *au regard de cette même théorie* comme d'ailleurs de la philosophie en général (voir Laplace, 2006) : l'hésitation demeure.

La difficulté est sans doute d'abord due à la grande proximité de ces concepts. Elle tient peut-être aussi à une distinction entre traducteurs et interprètes : ces derniers se doivent effectivement de reformuler ce qu'a voulu dire le locuteur dans la langue de départ, *erreurs comprises*. Ce n'est pas vrai d'un traducteur pragmatique, pour qui l'erreur est une donnée à partir de laquelle il importe de se positionner en fonction du contexte de communication – et donc, selon les cas, de corriger, de signaler, de rendre imperceptible ou de conserver. La divergence, ici, n'est pas scientifique, mais bien déontologique.

En tout état de cause, ces diverses théories restent très voisines, et ont pour point commun une focalisation non pas sur la langue mais sur le discours (ce que dit d'ailleurs aussi Henri Meschonnic, 1999). On se trouve à cet endroit en familiarité avec ce qu'écrit Jean-René Ladmiral en introduction de ses *Théorèmes* : « *La traduction fait passer un message d'une langue de départ (LD) ou langue-source dans une langue d'arrivée (LA) ou langue-cible.* » (Ladmiral, 1979/1994, p. 11) », définition qui fait au demeurant écho à celle d'Edmond Cary : « *La traduction est une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement*

¹⁶ L'ouvrage est commun mais le chapitre en question est signé de Danica Seleskovitch seule (comme d'ailleurs pour la citation suivante).

fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapports existant entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée [...]. » (Cary, 1962/1985, p. 85)

c. *La traduction est le produit d'un ensemble d'activités*

Nous sommes passés en quelques pages de la traduction considérée comme opération, aux moyens mis en œuvre pour mener à bien cette opération et à ce que l'on attend de son résultat. La traduction, néanmoins, est aussi l'aboutissement de ce travail. Comment le définir ? Qu'est-ce qui distingue une traduction d'un autre document¹⁷ ?

Si le moteur de la traduction est la transmission d'un message, alors on peut penser, avec la linguistique contrastive, que le produit d'arrivée sera de qualité s'il est sensiblement le même qu'au départ. Il faut donc, si l'on suit ce raisonnement, réfléchir en termes d'équivalence (mesurable par la rétrotraduction). C'est la vision modeste et contrastive de Michel Ballard : « *La traduction consiste à réexprimer un texte à l'aide d'un autre système linguistique que celui dans lequel il a été originellement formulé.* » (Ballard, 2003, p. 16), dans la foulée de Roman Jakobson (« *translation from one language [...] into another involves two equivalent messages in two different codes* », Jakobson, 1959/1992, p. 146). Rien à voir avec la définition iconoclaste de Gideon Toury : « *any target-language utterance which is presented or regarded as such within the target culture, on whatever grounds [...]* » (Toury, 1985 [ENREF 37](#), p. 20). Pour ce dernier, donc, sera traduction tout ce que l'on désignera comme tel, dans un contexte de réception donné. C'est insister sur la part du culturel dans l'appréhension du concept. C'est également anticiper, même si ce n'est pas le cœur des recherches de Toury, sur l'élargissement du champ professionnel et des formations qui y préparent : aujourd'hui, bien souvent, on ne forme plus seulement à la traduction, mais aux « *métiers de la traduction* » (localisation, gestion de projets, révision, terminologie, industrie des langues, communication interculturelle...), selon l'expression de Daniel Gouadec (2002, notamment). Dans cette logique, cet auteur choisit de donner à l'activité de traduction une définition presque aussi vaste que celle proposée par Toury au sujet de son résultat¹⁸ : « *toute*

¹⁷ Passons ici sur les travaux visant à déterminer s'il existe un « *troisième code* » selon l'heureuse expression de Frawley (1984), c'est-à-dire une langue particulière à la traduction, qui serait spécifique aux textes traduits, indépendamment de la langue d'arrivée. À ce sujet, voir notamment Baker (1993 et 1995), qui parle pour sa part d'« *universaux de traduction* », ou Toury (1995), avec ses deux « *lois de la traduction* ». Cette question intéresse en revanche beaucoup la linguistique de corpus.

¹⁸ Qui, précisons-le, reviendra dix ans après sa première définition sur le problème du périmètre, avec le « *source-text postulate* » (1995, pp. 33-35) : le texte source est maintenant réputé exister, être antérieur au texte

forme de traitement d'un déséquilibre entre langues et cultures » (Gouadec, 2005, p. 16). Il y aura alors lieu de parler des métiers de la traduction, ou professions langagières, ou activités de médiation interculturelle. Christiane Nord emboîtera à son tour le pas à Toury en écrivant : « [...] *translational action includes cross-cultural consulting and cross-cultural technical writing even without a source text*¹⁹. » (Nord, 1997, p. 113)

Cette question du texte source comme critère définitoire de ce qui constituera une traduction n'est pas spécialement nouvelle. Sans remonter à la polémique visant à trancher quelle version de la Bible doit faire référence (voir Pelikan, 2005), on observera que les *Mille et une nuits*, déjà, étaient une traduction sans original en tant que tel (voir Balliu, 2002, pp. 191-212) et que ce phénomène a eu une certaine postérité, d'Ossian à Vernon Sullivan, alias Boris Vian²⁰. Dans la sphère professionnelle, elle se cristallise aujourd'hui, comme le laisse entendre Christiane Nord, autour de la place de la rédaction ou communication technique. Profession en France plus récente que celle de traducteur, et issue de celle-ci (à la différence des États-Unis où les deux sont séparées depuis toujours), cette activité se situe en fait en amont de la traduction. Elle consiste notamment à rédiger des textes qui pourront ensuite, par exemple, être confiés aux traducteurs. D'où une question : s'agit-il ou non d'un métier de la traduction ? Il en va de même pour la localisation qui, au sens large, dénote l'adaptation d'un produit, typiquement un logiciel, un site web ou un jeu vidéo, au marché du pays d'arrivée, à la fois sur le plan du code informatique et de l'ensemble des éléments textuels dont ce code est le support. Autre métier, encore, la veille technologique se trouve à la jonction de la recherche documentaire et de la terminologie, mais sans déboucher sur la traduction au sens strict. Il peut s'agir, ici, de créer des ontologies web, afin d'indexer le plus grand nombre possible de sites Internet. Il est inutile de dire à quel point cette spécialisation s'est développée depuis une quinzaine d'années. Pour chacune de ces activités se pose la question du voisinage avec la traduction *stricto sensu*, question qui comporte des enjeux à la fois scientifiques et professionnels donnant toute leur acuité aux recherches menées dans ces domaines. Celles-ci sont donc obligatoirement appliquées – et cela d'autant plus qu'elles impliquent les formations professionnelles elles-mêmes. Les responsables de ces dernières, en effet, sont confrontés à la nécessité de se faire une idée claire des métiers auxquels ils préparent, et donc de se pencher

cible et avoir servi de modèle à ce dernier, quand bien même ces qualités seraient hypothétiques (*assumed*). Tout cela semble de bon sens, même si l'on pourrait trouver de nouvelles exceptions, avec notamment tout ce qui procède de la rétroaction en traduction, sans parler de la corédaction, phénomène courant en juridique.

¹⁹ C'est l'auteur qui souligne les cinq derniers mots.

²⁰ Voir à ce sujet Raguet (2007), et l'ouvrage tout récent de Ronald Jenn sur la pseudotraduction (2012).

sur leurs rapports avec les champs disciplinaires voisins, en tenant également compte de découpages institutionnels qui ne procèdent pas toujours de la même logique.

On comprend pourquoi, au vu de ces diversités définitoires, Maria Tymoczko (2005) a suggéré de parler, au sujet de la traduction, de « *concept éclaté* » (*cluster concept*), selon une formule empruntée à Wittgenstein. D'ailleurs, dès 1959, Roman Jakobson (repris dans l'anthologie rassemblée par John Biguenet et Rainer Schulte, 1992) avait proposé une définition en poupées gigognes. Pour cet auteur, en effet, le terme de traduction recouvre à la fois une opération précise et bien délimitée, consistant à faire passer un texte d'une langue source dans une langue cible (qu'il appelle « *traduction interlinguistique* », ou « *traduction proprement dite* ») et deux ensembles intellectuels plus vastes : la « *traduction intralinguistique* », ou « *reformulation* », qui consiste à dire la même chose autrement dans une même langue, et la « *traduction intersémiotique* » (ou « *transmutation* »), dans laquelle s'opère la transposition d'un système de signes dans un autre. Cette architecture mérite qu'on s'y arrête pour les circulations subtiles qu'elle permet de mettre au jour entre les trois formes qu'elle envisage :

- on peut considérer que la définition restreinte confère ses critères intellectuels à la globalité des métiers de la traduction ;
- on ajoutera que les formes plus larges de traduction interviennent elles-mêmes dans la réalisation d'une traduction (au sens étroit) efficace. C'est le cas des aspects intersémiotiques (prise en compte des éléments graphiques et de tout ce qui concourt à la présentation visuelle du document, ce que Bruno Latour, 1985, appelle *l'inscription*) ;
- enfin, l'acception intralinguistique rend compte de ce qu'un texte traduit doit non seulement produire une forme d'équivalence (même si ce concept ne saisit qu'une part du phénomène), mais doit surtout être fonctionnel, ce qui suppose un considérable travail d'écriture et de réécriture dans la langue d'arrivée même : un traducteur est d'abord un rédacteur.

Empiriquement, il s'avère que ces opérations sont couramment effectuées par les traducteurs professionnels, et qu'elles mobilisent les mêmes mécanismes de pensée. La polysémie de la définition est donc finalement, ici, un avantage.

2. Détours métaphoriques

La traduction apparaît ainsi tout aussi difficile à circonscrire que le *nunatak*, sorte de montagne vivante dénichée par des explorateurs arctiques, chez Thomas Pynchon : « *Trying to get it to fit inside the ship, we measured, and remeasured, and each time the dimensions kept coming out different—not just slightly so but drastically. [...] All the while the thing regarded us with what, later, when we had begun to appreciate the range of its emotions, we might too easily have recognized as contempt.* » (*Against the Day*, p. 144) Dans un registre moins apocalyptique, Pierre Dac dirait qu'elle se situe « *en plein milieu des confins, c'est-à-dire à l'extrême limite et à distance sensiblement égale du fictif et du réel* ». (Dac, 1953/2009, p. 17)

Là où les définitions foisonnent et peinent à se recouper surgit aisément la tentation de la métaphore. Le traducteur sera alors un changeur de monnaie, un passeur, un avocat, une flèche qu'on tire²¹, un caméléon (Hoepffner, 2007, pp. 39-44) et bien sûr, un traître doublé d'une femme infidèle : Iago et Desdémone dans un seul corps... Quant à la traduction, en tant qu'opération, elle sera un art du passage (Nord, 2006), de la mesure (ou bien du cannibalisme, suggère Gavronsky, 1977), ou se comprendra par analogie à l'architecture, la géométrie, les mathématiques... En tant que produit, elle sera aussi, se plaint la critique féministe, un écho, une copie, un vêtement emprunté... (Chamberlain, 1988, p. 455). Pour les responsables de formations, enfin, le modèle pour aborder la question serait celui du compas : quelle extension donner au domaine de la traduction, et comment relier les différentes disciplines que l'on souhaitera faire figurer à l'intérieur du cercle délimité par ce que nous serons prêts à appeler traduction ou métiers de la traduction ?

L'important, dans ces conditions, n'est pas la justesse du trait : c'est le choix même de la voie métaphorique. Ce désir de réflexivité s'explique d'abord, nous l'avons vu, par la difficulté de cerner précisément le concept de traduction. Il traduit ensuite le besoin de confrontation de soi à soi : il nous faut nous projeter dans une représentation simplifiée, aussi infidèle soit-elle, de nous-mêmes et de notre activité. La métaphore permet également, par les raccourcis et rapprochements qu'elle induit, de comprendre et faire comprendre plus vite et plus facilement – et donc de mieux appréhender l'inconnu, par des moyens analogiques. Elle ne représente en même temps qu'une partie de la réalité. De fait, les traducteurs, presque toujours, les traductologues, bien souvent, n'ont qu'une vision parcellaire : très pointue sur leur domaine précis de compétences, mais peu propice à la formation d'un point de vue panoramique. En

²¹ Voir à ce sujet le séminaire de Jean-Yves Masson, à la Sorbonne.

traduction comme chez Pynchon, la métaphore se révèle donc : « *both a thrust at truth and a lie* » (*The Crying of Lot 49*, p. 95). L'imaginaire populaire dirait *traduttore/tradittore*. Partis de la quête d'un moyen commode pour exprimer la traduction, nous en arrivons ainsi à nous demander si c'est la traduction qui est métaphore ou bien la métaphore qui est traduction. Car finalement, voir une chose au miroir d'une autre pour en acquérir une plus intime compréhension, n'est-ce pas précisément aussi ce que fait la traduction ? Ne se veut-elle *a priori* le reflet d'un original dont elle chercherait, sous une forme ou une autre, à constituer une équivalence, en même temps qu'elle aspire à se représenter par la confrontation à d'autres champs du savoir ? Quel est le gain possible de cette approche en termes d'élaboration conceptuelle ? En quoi l'étude de la traduction (au sens large) requiert-elle ces éclairages extérieurs ?

L'aboutissement dialectique de cette relation nous est donné par Michel Serres (1974) et Bruno Latour (2010). Pour eux, si l'on part de sa racine latine et si l'on met de côté le sens que ce mot a pu prendre depuis Étienne Dolet, ce n'est plus la métaphore qui fonctionne comme un outil pour faire comprendre la traduction, mais bien l'inverse :

Il est possible que la science soit l'ensemble des messages optimalement invariants par toute stratégie de traduction. Lorsque ce maximum n'est pas atteint, il s'agirait des autres sphères culturelles. Systèmes déductifs, inductifs... demeurent les plus stables par le transport en général ; sous ce seuil, les systèmes productifs, reproductifs... varient, chacun selon sa différence. Leur différence n'est, en fait, que la variation. (Serres, 1974, p. 11²²)

[...] je propose simplement de remplacer l'idée d'une coupure entre les sciences et le reste de l'existence [...] par les notions de *détour* et de *composition* [...] : « Donnez-moi les concepts de traduction et de composition et je soulèverai le monde »... [...] Un cours d'action donné est toujours *composé* par une série de *détours* dont l'interprétation, ensuite, définit un *décalage* qui donne la mesure de la traduction. (Latour, 2010, p. 27)

²² Il faut préciser que cette formule se comprend mieux au regard du projet général énoncé par ce philosophe : « *Nous ne connaissons les choses que par les systèmes de transformation des ensembles qui les comprennent. Au minimum, ces systèmes sont quatre. La déduction, dans l'aire logico-mathématique. L'induction, dans le champ expérimental. La production, dans les domaines de pratique. La traduction dans l'espace des textes.* » (Serres, 1974, p. 9) et, plus loin, « *D'où l'intérêt d'examiner l'opération de traduire. Non pas de la définir dans l'abstrait, mais de la faire fonctionner au plus large et dans les champs les plus divers. [...] Il ne s'agit plus d'explication, mais d'application.* » (*ibid.*, p. 11)

La traduction devient alors le fait d'emprunter un détour (qui suppose une transformation, plus ou moins importante, selon les domaines) pour arriver à un objectif. Celui-ci est épistémologique chez le complexe et poétisant Serres, à l'origine du concept, et beaucoup plus général chez Latour, qui le reprend. Jusqu'où mènera le jeu de la métaphore et de la traduction ? Ces considérations sont-elles opératoires pour parler plus spécifiquement de traduction pragmatique ? Pas réellement, si l'on admet qu'elles ne questionnent pas la traduction en elle-même, qu'elles appréhendent comme une totalité déjà constituée et non problématique, destinée à servir à tout autre chose (en l'occurrence, chez Latour, décrire les interactions sociales par lesquelles un acteur en vient à parler *au nom* d'un autre, ce qui est tout de même assez vaste). Oui, si l'on observe que le problème cardinal lié à la traduction aujourd'hui n'est plus de nous éclairer sur « *l'équivalence dans la différence* », comme le suggérait Jakobson au sujet de la linguistique (1959/1992, p. 146), mais bien d'explorer le statut de la traduction entre sciences exactes et sciences humaines.

Ancrée dans le projet moderne, l'approche des sciences exactes pourrait (on n'échappera pas à la métaphore) être symbolisée par le geste destructeur et salvateur d'Orson Welles dans *La dame de Shanghai* : briser les miroirs. Il s'agirait alors d'accéder à une représentation autre, qui ne soit pas seulement opératoire, mais qui ait également des prétentions scientifiques. C'est le choix de la rupture épistémologique : « *Il faut objectiver les phénomènes scientifiques malgré les caractères des objets communs [...], en effaçant les premiers aspects, les premières significations.* » (Bachelard, 1949/1971, p. 40), dont le but serait d'autonomiser cet objet de recherche, avec pour intention d'en faire une science à part entière. Faut-il, ainsi, faire passer la traductologie du stade de la praxéologie (entre pratique et tentative de théorisation, comme le suggère Ladmiral, 1979/1994, p. 211) ou à celui de la science (comme le pressent Nida, auteur de *Toward a Science of Translating*, 1964, ou le souhaite Toury, 1995) ? Faut-il au contraire, à la suite d'Edmond Cary et, globalement, de ceux qui s'occupent de traduction et de traductologie littéraires, rejeter toute contagion systématisante pour affirmer l'irréductibilité de la traduction et de ceux qui la pratiquent à ce qui évoquera de près ou de loin les sciences dites dures ? C'est une des questions qui se posent à la traductologie aujourd'hui. Rappelons au passage que si l'on réfléchit à la traduction depuis au moins Aristote et Cicéron, le terme, en français, de traductologie n'a été proposé qu'en 1968 (voir Goffin, 2006, pp. 97-107), et véritablement accepté qu'en 1972 (voir Ballard, 2004, p. 51). Autre signe de jeunesse, les différences de connotations entre ce dernier terme et ses équivalents ou quasi équivalents allemand (*Übersetzungswissenschaft*) et anglais (*Translation*

Studies). Au sens littéral, il semblerait ainsi que les francophones produisent un discours sur la traduction, alors que les germanophones s'adonneront à une science de la traduction et les anglophones à des études sur le même sujet. Autre signe d'une structuration progressive, on a pu considérer par le passé (années 80) qu'une traduction commentée pouvait valoir un diplôme de docteur. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : nous avons la chance et la malchance d'avoir à poser une réflexion sur un domaine en devenir.

III. Différences ou contingence ? – et conséquences pour la traductologie

Une chose, néanmoins, apparaît en filigrane à ce stade. Jean-René LADMIRAL a décelé récemment « *un tournant œcuménique en traductologie* » (LADMIRAL, 2008). Il y explique qu'après le temps des disputes, la plupart des théoriciens de la traduction en viennent maintenant à se tolérer, à se respecter et à accepter la validité du point de vue défendu par les autres. Salutaire changement, qui correspond par ailleurs à une phase de rapprochement entre les formations à l'échelle européenne et nationale (voir chapitre 4). Pourquoi une telle évolution ? Peut-être en partie grâce à la prise de conscience du caractère contingent des querelles traductologiques (pour ne parler que d'elles). On sait au moins depuis le tournant culturel que traduire procède d'une idéologie, objectivée ou non. On peut penser qu'il en est de même des débats sur la traduction : ceux-ci ne deviennent peut-être scientifiques que dans un deuxième temps, afin d'étayer les points de vue préexistants pour en faire des arguments. Même si l'on peut élever des objections contre chacune des conceptions résumées plus haut, celles-ci ne sont donc pas véritablement *réfutables* au sens poppérien du terme (voir Popper, 1953/85). Il paraît ainsi au moins difficile et sans doute impossible de trancher véritablement entre elles. On chercherait plutôt à bâtir une théorie, que l'on va consolider du mieux que l'on peut, soit pour l'immuniser contre la critique, soit (et de manière plus polémique) pour la situer par rapport aux visions concurrentes, afin de lui conférer un *domaine de validité*. Mais au fond, la justification profonde pour cette théorie, quelle qu'elle soit, est peut-être bien avant tout *qu'elle nous sert*. Elle nous sert, diraient²³ Nida et Taber, pour expliquer comment évangéliser les populations autochtones. Elle nous sert pour donner droit de cité aux professions sur lesquelles elle s'appuie – celle d'interprète de conférence, dans le cas de la TIT – ce qui peut la mener à s'opposer au courant dont on souhaite se distinguer. Elle nous sert pour affirmer, comme nous le verrons au chapitre 2, la primauté du littéraire sur le pragmatique, ou pour émanciper celui-ci de celui-là. Et à bien d'autres choses encore...

²³ Disent d'ailleurs explicitement, d'où leur conclusion fameuse : « *Perhaps no better compliment could come to a translator than to have someone say, "I never knew before that God spoke my language"*. » (Nida et Taber, 1969/2003, p. 173)

Ces contingences ne sauraient conduire à nier l'intérêt ou l'utilité de la traductologie – tentation pourtant toujours affleurante. Pour beaucoup de praticiens, en effet, la traduction est une succession de cas rebelles à l'organisation, toujours pertinents en contexte et jamais généralisables. Et il est vrai qu'à toute question générale la concernant, il est possible (et souvent judicieux) de commencer sa réponse par *Tout dépend...* Comme l'écrivait déjà Georges Mounin en 1955 dans *Les belles infidèles*, « *Tout se passe comme si vivaient côte à côte une théorie toujours alléguée, mais à laquelle les théoriciens ne croient pas vraiment eux-mêmes, et une pratique à peu près sans influence contre cette théorie.* » (Mounin, 1955, p. 7) Phrase à laquelle faisait écho Ricoeur presque cinquante ans plus tard : « *la pratique de la traduction reste une opération risquée toujours en quête de sa théorie.* » (Ricoeur, 2004, p. 26) Pour d'autres, par exemple Lance Hewson et Jacky Martin (1991, p. 3, notamment), ce trait idéologique est une faiblesse qu'il faut chercher à corriger pour avancer vers une théorie objective de la traduction, assise à la fois sur la langue et sur la civilisation. Mon positionnement est moins ambitieux. Il consiste à prendre cette fragilité épistémologique comme une donnée de départ sur laquelle on pourra édifier une recherche utile : la secondarité du caractère scientifique de la traductologie est un sujet pour la traductologie, plutôt qu'un défaut de celle-ci. On rejoindra ici Willard McCarty, qui relie la difficulté à localiser les domaines du même type à leur interdisciplinarité constitutive, avec là encore, une accorte métaphore : « *A true interdiscipline is [...] not easily understood, funded or managed in a world already divided along disciplinary lines, despite the standard pieties. [...] Rather it is an entity that exists in the interstices of the existing fields, dealing with some, many or all of them. It is the Phoenician trader among the settled nations. Its existence is enigmatic in such a world; the enigma challenges us to rethink how we organise and institutionalise knowledge.* » (McCarty, 1999)²⁴

La fluidité, la difficulté à saisir précisément ce que l'on traduit et ce que l'on fait lorsqu'on traduit se reflète donc dans l'appréhension de cette science en devenir que serait la traductologie. Ce phénomène, à vrai dire, est plutôt avantageux pour les traductologues, dans la mesure où il leur laisse une assez grande liberté dans le choix de leurs objets d'étude – au risque toutefois d'isoler chacun dans sa monade. Il ne faut donc pas considérer cette variabilité comme un obstacle à la théorisation, mais comme un élément d'une réflexion devant mener à l'émergence, à terme, d'une théorie ou de plusieurs théories de la traduction. Dans ce contexte, certains, comme Marianne Lederer, venue comme on le sait de l'interprétation de conférence,

²⁴ Voir aussi notamment Snell-Hornby, Pöchhacker et Kaindl (1994), sachant que ce concept d'interdisciplinarité en traduction trouve son origine chez Mary Snell-Hornby (1986).

pensent que l'appréhension du sujet peut être unifiée quel que soit le domaine : « *Il s'agit de montrer que la démarche du bon traducteur est fondamentalement la même, quelles que soient les langues et quel que soit le texte en cause.* » (Lederer, 1994/2006, p. 5). D'autres, comme Jean-René Ladmiral, issu de la philosophie, estiment que la pluralité des domaines n'est pas un problème, mais qu'il n'est pas pour autant possible de proposer une théorie générale – et qu'il faut donc se contenter de théorèmes (1979/1994), voire d'une « *rhapsodie de théorèmes disjoints* » (Ladmiral, 1987, p. 193) qui ne se recoupent de ce fait pas forcément, et prendront souvent la forme d'aphorismes²⁵. *A contrario*, Anthony Pym, passé par la sociologie, déclare « *The aspiration to a unified science, with its own recognized terms and procedures, is as noble as it is vain in this field. What we have is far more like a loose collection of ideas and procedures, most of which are drawn from neighboring disciplines.* » (Pym, 2011, p. 105). C'est également ce qu'observe Berman, toujours avec d'habiles nuances : « *l'ambition de la traductologie, si elle n'est pas d'échafauder une théorie générale de la traduction (au contraire, elle démontrerait plutôt qu'une telle théorie ne peut exister, puisque l'espace de la traduction est babélien, c'est-à-dire récuse toute totalisation), est malgré tout de méditer sur la totalité des "formes" existantes de la traduction.* » (Berman, 1999, p. 20)

IV. De la traduction et de la traductologie pragmatiques

Nombreuses sont ainsi les demeures dans la maison de saint Jérôme. S'il faut y voir un point commun, c'est peut-être bien d'envisager, dans tous les cas, la traduction non comme un *fait*, mais comme un *projet* : comme la démocratie ou la liberté, elle est ce que nous voudrions en faire. Il est donc temps de présenter mon projet à cet égard, avant de proposer un positionnement personnel par rapport aux principaux courants mentionnés plus haut. Formé à la réflexion par la littérature et nourri par l'expérience de la traduction pragmatique, je m'intéresse avant tout à cette dernière. J'entends parvenir à la plus grande cohérence possible entre la pratique, la vie professionnelle et l'enseignement dans les métiers de la traduction, en reliant ces différentes déclinaisons d'une même problématique par la recherche. Je compte donc me préoccuper principalement des traducteurs professionnels, et m'attacher aux textes d'arrivée dans la mesure où ceux-ci sont rédigés par ceux-là. Cette réflexion est souvent partie d'un étonnement devant telle traduction (considérée comme un produit) ou tel comportement. Elle ne vise pas à dégager des règles, mais mettre au jour des modèles de pensée qui soient à la fois descriptifs et productifs.

²⁵ Voir Lavault, 2012.

Cette forme de traductologie doit donc servir – et beaucoup reste encore à faire à cet égard – à faciliter le travail des praticiens tout en leur donnant une meilleure conscience des enjeux. À ce titre, elle constitue à la fois un moyen commode de généralisation, c'est-à-dire un raccourci pour nous éviter de trop penser, et un outil d'approfondissement, destiné à penser mieux. C'est dans la tension entre ces deux objectifs contradictoires que doit se tenir la traductologie pragmatique, science résolument appliquée.

Plus restreinte dans son objet et sa portée que celle de Meschonnic, Steiner ou Berman, cette démarche suppose une méthode. Celle-ci s'inspire des paradoxaux Serres et Latour. En effet, la récusation, par ces auteurs, de la rupture épistémologique répond bien à ce qu'est traduire aujourd'hui dans le domaine pragmatique : une activité pleinement humaine, tout entière tramée de technicité, avec de multiples allers et retours entre ces deux sphères.

Avec l'école herméneutique et la théorie interprétative, je partage l'idée que l'on ne traduit pas une simple suite de signes linguistiques, mais que ceux-ci sont à prendre comme le support d'une pensée – véritable objet des attentions du traducteur.

Pour autant, je ne me reconnais ni dans l'élitisme de la première ni dans le caractère métaphysique qu'elle a en commun avec la seconde. L'une et l'autre postulent en effet, nous l'avons vu, un passage par l'ineffable, l'au-delà des mots, pour expliquer la translation d'un discours du texte de départ vers un texte d'arrivée. Cette forme de conceptualisation, à laquelle je dois peut-être ma vocation de traductologue, me semble intellectuellement dispendieuse : elle contrevient au principe, là encore fondateur de la pensée scientifique, énoncé par Guillaume d'Occam en vertu duquel, pour rendre compte d'un phénomène, entre deux théories concurrentes, il est toujours préférable de choisir la plus économe. À mes yeux, l'explication de ce passage par cette forme tierce qui répond le mieux aux critères du rasoir d'Occam est celle que propose la pragmatique (voir volume trois de ce dossier, chapitre 8) : on traduit non pas ce qui est écrit, mais ce que l'on pense que l'auteur a voulu dire, en fonction en outre d'un contexte de communication, et en particulier d'un destinataire.

J'estime ainsi que les notions de sens et d'intention ne doivent pas être confondues, malgré leur proximité. Au-delà de la signification (purement linguistique) se trouve effectivement le sens du texte, mais ce sens correspond-il bien, premièrement, à ce que l'auteur a voulu dire, deuxièmement, à l'horizon d'attente du destinataire, troisièmement à la manière dont ce texte s'intègre (ou pas) à un contexte général (le référent)²⁶ ? La plupart du temps, oui, mais parfois

²⁶ Noter que, chez les fonctionnalistes, Christiane Nord (2005, p. 53) distingue ici entre *l'intention* (qui relève de la sphère de l'émetteur) et la *fonction* (qui concerne avant tout le destinataire), deux concepts que personnellement, je ne vois pas d'inconvénient à confondre.

non. Ce sont ces exceptions, relativement rares, mais néanmoins significatives, qui m'amènent à distinguer le *sens* (apparent) de *l'intention* dans ce qu'il s'agit de traduire.

De même, je ne suis pas convaincu que l'on puisse se contenter de penser la traduction par analogie avec l'interprétation de conférence. Je suis certes d'accord avec Marianne Lederer (et la quasi-totalité des linguistes, semble-t-il) pour affirmer que l'essence du langage réside dans l'oralité et que c'est cette oralité qu'il faut s'attacher à reconstituer, quel que soit le support. Les traducteurs, néanmoins, et il est étonnant de se sentir obligé de le rappeler, travaillent sur la forme écrite. Peuvent-ils vraiment s'y reconnaître ? Ont-ils l'impression de déverbaliser lorsqu'ils passent d'une langue à l'autre, quand bien même ils s'éloignent de la forme initiale ? Cette insistance sur la déverbalisation place par ailleurs cette théorie dans une position inconfortable face à tous les phénomènes de figement, notamment la terminologie et la phraséologie.

Autre différence avec la théorie interprétative, j'estime que toute situation de communication est imparfaite, que l'erreur et l'approximation existent (qu'elles soient le fait des auteurs du texte de départ ou du traducteur, peu importe) et qu'il est impératif d'en tenir compte pour décrire de manière réaliste les mécanismes de la traduction. En d'autres termes, tout document à traduire équivaut pour moi à ce que Marianne Lederer appelle un « *macro-signe* » (1994/2006, pp. 80-81), et qu'elle condamne à une « *traduction par correspondances* » (1994/2006, pp. 53-69) faute de pouvoir être déverbalisé. Je pense *a contrario* que le travail du traducteur consiste à prendre ce « *macro-signe* » comme une donnée, à effectuer les recherches documentaires nécessaires pour en construire la terminologie et à en faire une traduction qui s'éloignera autant qu'il le faut de la forme originale, sans pour autant passer par la déverbalisation.

À mes yeux, l'opération de traduction procède ainsi par reconfiguration (parfois radicale) d'éléments significatifs à différentes échelles (du texte aux constituants de la phrase). Ce n'est pas un acte purement linguistique qui verrait chaque unité du code de départ trouver un et un seul équivalent dans le code d'arrivée, mais ce n'est pas non plus une opération transcendantale, qui échapperait à la sphère du langage.

Je suis par ailleurs en parfait accord avec Eugene Nida et C. R. Taber lorsqu'ils distinguent équivalences formelle et dynamique (ou d'effet). Cette dichotomie me paraît parfaitement à même de rendre compte des problèmes posés par la traduction des textes pragmatiques. En revanche, je reste perplexe lorsque je constate que cette théorie est née dans le contexte de la traduction des textes religieux, dans lesquels le concept d'ineffable ne me semble pas totalement à négliger, quelle que soit l'appétence ou la méfiance que l'on puisse par ailleurs

ressentir pour la métaphysique. On a en effet l'impression que Nida et Taber font tout pour empêcher le texte traduit d'être lui-même fondateur, quoi qu'ils en disent au chapitre 1 de leur ouvrage de 1969 republié en 2003. La question est sans doute ici celle de la visée. Ces auteurs écrivent que ce qui compte, c'est de savoir « *pour qui* » l'on traduit. Mais parlent-ils de leurs destinataires (diverses tribus amérindiennes ou mélanésiennes non encore touchées par le christianisme²⁷) ou de leurs commanditaires (*l'American Bible Society*, par exemple) ? Ce qui oriente, dans le contexte où ils se trouvent, leur politique de traduction, ce n'est pas « *pour qui* » on traduit, mais plutôt « *pour quoi* ». Et en l'occurrence, la visée est explicitement prosélyte : il s'agit d'évangéliser, de propager la bonne parole. Donc de convaincre. Donc de s'adresser au destinataire dans un système de valeurs et de règles qui sera en apparence le sien, alors qu'il est en réalité celui de missionnaires. C'est de l'impérialisme culturel sous couvert de respect des cultures. Les traductions ainsi obtenues ne visent donc pas tant à être fondatrices que performatives. Il en va d'ailleurs de même, et c'est là aussi une posture ouvertement assumée, chez Christiane Nord, figure du courant fonctionnaliste, lorsqu'elle affirme que, dans la traduction des passages obscurs des textes religieux, le sens à privilégier est celui qui sera le plus apte à séduire le lecteur, et donc, le cas échéant, à le convertir... (Nord, 2006)

Au sein de cette même école, j'avoue être mal à l'aise avec le découpage auquel procèdent beaucoup d'auteurs entre types de textes, et qui constitue un élément fondamental de cette théorie : « *Le statut d'un texte donné au sein d'une culture donnée dépend dans une large mesure de la fonction que son auteur veut (ou a voulu) lui attribuer ; cette fonction transparait dans la mise en forme du texte.* » (Reiss, 1995/2009, p. 108, voir aussi p. 120). Pour moi, dès lors que l'on se place dans le domaine pragmatique (ce qui exclut donc le religieux), tout document à traduire doit d'abord être appréhendé comme un texte publicitaire, au sens où il s'agit toujours de convaincre le lecteur de quelque chose. C'est seulement à ce stade, secondaire, de l'opération qu'il importe de raisonner en fonction du type de texte. On trouvera une autre critique, très instructive, des typologies textuelles dans Phillips-Batoma (à paraître), qui fait fort justement observer que celles-ci fonctionnent très bien dans l'absolu, mais que dans le monde des textes publiés, la règle serait plutôt le mélange²⁸.

Je me suis donc principalement intéressé aux traductions dont la visée première est la communication, par opposition à celles, littéraires, qui ont d'abord pour ambition de véhiculer

²⁷ Pour être tout à fait exact, l'ouvrage en question, même si son titre lui confère une portée très générale, a été rédigé à l'attention des intercesseurs entre les deux : des traducteurs ayant pour mission d'évangéliser les populations en question.

²⁸ Ce que dit aussi, d'une autre manière, Giancarlo Marchesini (2009).

une émotion esthétique. Je réserverai pour cette raison la majeure partie de mon propos à la traduction pragmatique, domaine qui rassemble l'essentiel de l'activité économique de traduction, qui a le plus évolué au cours des 30 dernières années et qui doit, de ce fait, repenser sa définition, son extension et ses voisinages professionnels et théoriques. Pour cela, je me pencherai en particulier sur les conditions de production de ces textes et sur la façon dont celles-ci influent sur le résultat. Dans la typologie établie par Jean-René Ladmiral (1999), je me classe ainsi parmi les « *traducteurs d'aujourd'hui* » (ceux de demain s'intéressant davantage, selon cet auteur, aux aspects cognitifs, ceux d'hier à la composante linguistique et ceux d'avant-hier à la défense et à l'illustration de leur démarche individuelle). Dans l'ontologie des recherches traductologiques récemment proposée par Sonia Vandepitte (2008) pour remédier aux insuffisances de la cartographie naguère suggérée par James Holmes (1972/1987), mes travaux trouveraient leur place à la rubrique « *translation profession research* », procéderaient selon une méthode inductive, avec une insistance sur le comportement, la fonction de communication et les éléments sociologiques.

Deux composantes de ma recherche susceptibles d'être mentionnées ici font néanmoins exception :

- je suis l'auteur d'une thèse en littérature américaine dont il sera question au chapitre 1 de cette note de synthèse ;
- cette thèse m'a amené à m'intéresser à divers domaines traductologiques qui ne relèvent pas strictement de la sphère pragmatique et, par là, à poser une réflexion sur le rapport de cette dernière à la fois avec la traduction littéraire et avec la littérature tout court. Ce sera l'un des objets du chapitre 2.

Il faut considérer ces aspects comme formant le premier affluent d'une recherche qui débouche sur la traductologie pragmatique. Il en existe trois autres, plus directement liés à celle-ci :

- la vie professionnelle, à l'origine d'une réflexion empirique et essentiellement individuelle sur les pratiques et sur les facteurs psychologiques qui y sont à l'œuvre, ce qui revient à *passer du faire au dire* (chapitre 3) ;
- l'enseignement de la traduction au contact de spécialités voisines dans le cadre d'une formation spécifique, elle-même actrice de bouleversements profonds vécus par les métiers de la traduction depuis 30 ans, ce qui m'a conduit à *mêler le faire et le dire* ; et enfin la participation à une réflexion collective autour des phénomènes et des évolutions observées dans ce vaste champ de la traduction et de la traductologie pragmatiques, en tant que responsable ou coresponsable de journées d'étude et de

colloques, ce qui m'a amené à *faire dire*. Ces deux derniers points seront envisagés au chapitre 4.

Ces quatre affluents m'ont peu à peu permis de proposer un positionnement pour la traductologie pragmatique. Ce cheminement n'a pas été rectiligne et je me suis même longtemps attaché à maintenir certains de ses aspects isolés les uns des autres. À tort ou à raison. Ce choix m'impose néanmoins de traiter chacun d'eux séparément, en indiquant à chaque fois les recherches qui en ont découlé, mais également, à l'occasion, celles qui n'existent encore qu'à l'état d'esquisses : nous sommes riches de nos réalisations concrètes, certes, mais aussi de nos projets. Il sera donc fait référence, dans ce premier volume de mon dossier d'habilitation, aux articles qui développent ces réflexions, et sont repris dans le volume deux, selon un ordre qui représente un compromis entre leur date de rédaction et celle de leur publication. La quasi-totalité de ces travaux s'appuient sur un grand nombre d'exemples, que la nécessité d'être synthétique, liée au format de ce document, interdit de les détailler ici, et les passages explicitement cités des articles en question apparaissent en italiques. Je suis en outre l'auteur d'un ouvrage inédit (à un chapitre près, d'ailleurs largement remanié) intitulé *Les noces de l'analogique et du numérique*, avec comme sous-titre *De la traduction pragmatique*, en cours de publication aux Belles lettres, dans la nouvelle collection *Traductologiques*, dirigée par Jean-Yves Masson et Jean-René Ladmiral, et qui constitue le volume trois de ce dossier. Ce livre formant un ensemble que je crois cohérent, je n'en aborderai les thèmes qu'allusivement dans le présent volume. Cela ne saurait néanmoins diminuer l'importance que revêtent pour moi terminologie, rhétorique et systémique dans la traduction pragmatique, appellation sur laquelle je reviens également en détail dans l'inédit en question. Le sommaire des volumes deux et trois est repris en tête de la présente note de synthèse.

À travers ce cheminement sera posée une question simple et ambitieuse : qu'est-ce qui fait sens dans l'étude de la traduction pragmatique aujourd'hui ? Comment faire œuvre utile lorsqu'on est soi-même ancien traducteur, soucieux du devenir d'un secteur d'activité fragile et en pleine évolution, préoccupé, en tant que responsable d'une formation aux métiers de la traduction, par l'avenir des étudiants et des professionnels de ce secteur, mais aussi par la place de la traduction et du multilinguisme dans la société en général – en un mot à la fois impliqué et désireux de prendre du recul ? Ma conviction est qu'il faut partir pour cela de l'observation des marchés et des pratiques, pour comprendre et anticiper les évolutions – et même, peut-être, modestement, tenter de peser sur ces dernières.

Chapitre 1. Thomas Pynchon : les contraires contrariés²⁹

Quelques notations autobiographiques s'imposent ici dans cet exercice d'ego-histoire qu'est paraît-il la note de synthèse d'un dossier d'habilitation. Diplômé en 1987 de l'ESIT (École supérieure d'interprètes et de traducteurs), je n'avais aucunement l'intention de me lancer dans l'enseignement ou la recherche. J'entendais logiquement devenir traducteur technique (l'appellation *traducteur pragmatique* n'avait pas encore percolé jusqu'au milieu professionnel). Par curiosité intellectuelle et par amour de l'acte gratuit, j'ai néanmoins entrepris cette même année de suivre un DEA (ancêtre du master recherche) en littérature américaine, à l'UFR du Monde anglophone (Université Paris III – Sorbonne nouvelle), sous la direction de Monique Pruvot. Intitulé *Un miracle anarchique*, et soutenu en 1988, le mémoire qui en a résulté est l'œuvre d'un amateur, au double sens du terme. Il se limitait au deuxième roman de Thomas Pynchon : *The Crying of Lot 49* (1966. L'expression « *anarchist miracle* » y figure à la page 89). Il s'agissait de montrer en quoi cet ouvrage, dans sa thématique comme dans sa poétique, est une remise en cause des modes de représentation et de pouvoir considérés comme dominants et oppresseurs, contre lesquels se constituent des communautés informelles, acentriques et intrinsèquement minoritaires, qui portent l'espoir d'une communication, d'un contact véritable entre les êtres. Ce travail était à la fois un dérivatif par rapport aux débuts d'une vie professionnelle chargée autant qu'exaltante et le pendant de cette vie professionnelle : temporalités, enjeux et interlocuteurs différents, même préoccupation pour l'écriture. C'est ensuite par inertie (thème d'ailleurs très pynchonien) que j'ai, après un an de répit, ressenti l'envie d'explorer et de rendre compte de la totalité problématique que forment les romans de ce même auteur. J'ai donc entrepris une thèse de troisième cycle, soutenue en janvier 1995.

I. Corpus et généralités pynchoniennes

À tout seigneur tout honneur, c'est sans doute Pynchon lui-même qui évoque le mieux l'organisation globale de son œuvre. À l'issue de son dernier ouvrage (à ce jour), le personnage principal, au volant de son véhicule, se retrouve pris dans une nappe de brouillard sur l'autoroute qui mène de Santa Monica à San Diego et à la frontière mexicaine. La visibilité est de quelques mètres à peine. Le seul moyen de continuer d'avancer consiste alors à se

²⁹ Je dois cette formule à Jean Pachot, dans un contexte autre que la traductologie.

rapprocher au plus près de l'automobile précédente pour former une file dans cet univers habituellement familier et maintenant fantomatique :

He crept along till he finally found another car to settle in behind. After a while in his rearview mirror he saw somebody else fall in behind him. He was in a convoy of unknown size, each car keeping the one ahead in taillight range, like a caravan in a desert of perception, gathered awhile for safety in getting across a patch of blindness. It was one of the few things he'd ever seen anybody in this town, except hippies, do for free. (*Inherent Vice*, p. 368)

Ce passage peut être lu comme l'un des nœuds narratifs par lesquels les romans de Pynchon communiquent entre eux, et comme un possible adieu à ses lecteurs. Chaque voiture – chaque ouvrage – constitue un tout homogène, mais qui s'inscrit dans une trajectoire globale, par des points de contact ténus mais multiples, jusqu'à former un ensemble de rang supérieur qui n'en empêche aucun de quitter l'autoroute au moment jugé opportun, comme on se saisit d'un livre dans une bibliothèque :

Now and then somebody signaled a right turn and cautiously left the line to feel their way toward an exit ramp. The bigger exit signs overhead were completely invisible, but sometimes it was possible to see one of the smaller ones down at road level, right where the exit line began to peel away. So it always had to be one of those last-possible-minute decisions. (*Inherent Vice*, p. 368)

Éclairé par des signaux de ce type, qui parsèment cette œuvre, il m'a paru essentiel de traiter celle-ci dans une perspective holistique, chaque partie éclairant l'ensemble. Celui-ci, justement, peut être décomposé en deux groupes d'ouvrages, qu'il n'est pas question de résumer ici, dans la mesure où l'enchevêtrement des narrations est l'une des spécialités de cet auteur, et même l'un de ses thèmes favoris.

Citons tout d'abord les romans longs, que l'on pourrait dire en costumes : intrigue foisonnante, époques variées, reconstituées avec minutie et ironie, multiplicité des personnages et des lieux, abstraction géométrique, le tout métaphorisé par ce qui est sans doute le schème pynchonien par excellence : la confrontation d'une forme pure et des déclinaisons sans fin que celle-ci peut faire naître, cette relation finissant toujours par se replier sur la thématization de l'écriture. C'est le cas de *V.* (1963), *Gravity's Rainbow* (1973), par lequel Pynchon a été reconnu comme un auteur majeur, *Mason and Dixon* (1997), dont un critique, dans le *Village Voice*, a suggéré que le décrire équivaldrait à « rendre compte de

*l'océan Atlantique*³⁰ » et *Against the Day* (2006), le plus volumineux, le plus fourmillant et paradoxalement le plus accessible.

Même lorsqu'il s'aventure dans un univers fictionnel (et fictionnalisé, c'est-à-dire représenté en tant que représentation explicite) entièrement recréé en studio, en général avec une précision maniaque ("*You may think no one'll get close enough to see it, but a Thousand details, each nearly invisible, all working together, can mean the difference between a ship that goes warping and kedging in to a Foreign Port, and one that Makes an Entrance.* » *Mason and Dixon*, p. 55), c'est bien à un auteur contemporain travaillant de plain-pied avec son époque et avec les moyens poétiques de celle-ci que nous avons affaire. Pynchon n'écrit pas de romans historiques. Ainsi, dans *Mason and Dixon*, l'épistémologie – et la syntaxe – sont celles du XVIII^e siècle, tandis que les jeux et points de vue narratifs appartiennent sans ambiguïté au XX^e. Cet alliage peut d'ailleurs, à l'occasion, être mis en abîme par une scène présentée dans le langage de la cinématographie (*Mason and Dixon*, p. 552). Sur le plan thématique, ce roman, où il est incidemment beaucoup question de *feng shui* (géomancie) nous donne aussi la description, dans les termes du Siècle des lumières, de la télécommunication par satellites (pp. 515-516, avec un double anachronisme puisque le dispositif en question est baptisé « *Jesuit Telegraph* », du nom d'une invention datant de 1793 alors que la diégèse se situe en 1786), du photocopieur (p. 554), du thermos (p. 356) ou de Disneyland (p. 636). On y observe également l'irruption sauvage de la psychanalyse (p. 86), une référence aux années 1900 et au-delà (p. 324), et même un savoureux clin d'œil à la campagne électorale de Bill Clinton en 1992 (« *Keep away from harmful Substances, in particular Coffee, Tobacco, and Indian Hemp. If you must use the latter, do not inhale.* », p. 10). *Against the Day* comporte lui aussi une multitude d'exemples de ce type. Nous n'en citerons que deux : on y voit tout d'abord, vers la fin, mentionner « *a Certain Word that would not quite exist for another year or two* » (*Against the Day*, p. 1070) et qui, en contexte, ne peut être que le mot *fascisme*. Plus généralement, Pynchon s'y livre à de multiples variations sur le voyage dans le temps, et métaphorise sa propre démarche de visiteur venu de l'avenir :

“We are here among you as seekers of refuge from our present—your future—a time of worldwide famine, exhausted fuel supplies, terminal poverty—the end of the capitalistic experiment. Once we came to understand the simple thermodynamic truth that Earth's resources were limited, in fact soon to run out, the whole capitalist illusion

³⁰ Voir *Spike Magazine*, 1^{er} septembre 1997 : <http://www.spikemagazine.com/0997pync.php> (consulté le 8 février 2012).

fell to pieces. Those of us who spoke this truth aloud were denounced as heretics, as enemies of the prevailing economic faith. Like religious Dissenters of an earlier day, we were forced to migrate...." (*Against the Day*, p. 415)

Nous avons donc bel et bien affaire à un auteur d'aujourd'hui qui parle d'aujourd'hui. En même temps que d'hier et d'autre chose. Parallèlement à ces grandes masses littéraires, situées à des moments de fracture dans l'histoire de la société américaine et du monde, Pynchon a signé trois ouvrages plus brefs, plus localisés (la Californie de la deuxième moitié des années 60), et davantage centrés sur un personnage : *The Crying of Lot 49* (1966), *Vineland* (1990), qui possède sensiblement la même structure narrative que *Mason and Dixon* dans un tout autre contexte, et *Inherent Vice* (2009), variation saturée de couleurs psychédéliques sur le thème du roman noir.

Néanmoins, la globalité prime les parties : cette œuvre forme un tout, au-delà des différences de temps, de lieu et de thèmes. La récurrence des figures, sujets, expressions et même personnages, qui reviennent (tels le Tristero dans *The Crying of Lot 49*) peupler ces divers romans sur des échelles de temps souvent assez complexes entre date de publication et date d'inscription dans la chronologie historique atteste ainsi la volonté de Pynchon de travailler et retravailler la même matière, avec pour effet général de les intégrer à un ensemble plus large³¹, dont le thème serait ni plus ni moins que le *devisement* de l'Amérique, comme aurait dit Marco Polo et comme l'on disait encore à l'époque des *Mason and Dixon* historiques.

Pour ajouter à la confusion, Pynchon, dans le grand public, est essentiellement connu pour deux particularités qui n'entretiennent qu'un rapport ténu avec son œuvre. Outre sa date et son lieu de naissance, obligeamment indiqués sur le rabat de certains de ses livres, on ne savait jusqu'à récemment de lui que deux choses : il est l'auteur du roman au titre le plus court de l'histoire de la littérature : *V.*, et il n'est jamais apparu au grand jour³². C'est peu, mais c'est suffisant pour lui valoir une cohorte de lecteurs – et parfois de critiques – plus attirés par le goût du sensationnel que par son écriture³³. Pour qui étudie son œuvre, deux attitudes sont alors tentantes :

³¹ C'est la métaphore de la diligence qui convoie le narrateur principal du roman avant sa deuxième rencontre avec les personnages principaux : son volume interne est plus important que ne le laisse penser son gabarit externe (*Mason and Dixon*, p. 354).

³² Du moins avant 1995, lorsque le magazine *New York* en a publié une photographie (de dos, évidemment) prise à son insu (voir Sales, 1996). Par la suite, il est apparu (avec un sac en papier sur la tête) dans deux épisodes des *Simpsons*, et l'on entend sa voix sur un clip vidéo présentant *Inherent Vice*, en 2009 : http://www.youtube.com/watch?v=RjWKPdDk0_U. Sur tous les aspects biographiques concernant Pynchon et les bizarreries qu'ils ont engendrés (le moindre n'étant pas l'organisation d'un concours de sosies), voir <http://www.themodernword.com/pynchon/>

³³ Voir, par exemple, Mathew Winston (1976) ou Jules Siegel (1977).

- tout axer sur ce souci de discrétion et chercher la *vérité* des ouvrages de Pynchon dans la disparition de leur rédacteur. C'est céder à la théorie du complot ou de la paranoïa, les deux thèmes se recouvrant dans une large mesure ;
- ignorer ostensiblement cette particularité. Dans cette hypothèse, sans doute plus vertueuse, Pynchon se réduit pour l'essentiel à sept romans et un recueil de nouvelles.

Or, aucune de ces attitudes ne permet de rendre compte de manière pertinente du problème des sources et des auteurs dans l'œuvre en question. En effet, tout dans celle-ci décourage les positions tranchées : toujours, les opposés se confondent. Il faudrait plutôt parler d'une affirmation majeure : le souci d'exister le moins possible en tant qu'individu, périodiquement remis en cause sur un mode ludique par des manifestations de l'auteur lui-même ou de figures d'auteurs. La discrétion de Pynchon est ainsi plus qu'une politesse envers ses lecteurs : elle est un avertissement, un projet et une mise en garde. Comme le dit un personnage de *Gravity's Rainbow* à un Tyrone Slothrop dont toute l'existence, jusqu'alors a dépendu des machinations obscures d'entités qui ne le sont pas moins : « *But you are free. We all are. You'll see. Before long.* » (*Gravity's Rainbow*, p. 288) C'est à chacun de définir son positionnement par rapport à cette œuvre dont le foisonnement a appelé tant de lectures différentes. La mienne, sur cette question, a consisté à suivre l'avis du Proust de *Contre Sainte-Beuve* : la biographie, décidément, n'est pas un outil d'explication majeur. On en revient au conseil donné à Oedipa Maas par un spécialiste des tragédies élisabéthaines qui aurait aussi pu être un disciple du premier Wittgenstein : « *"Pick some words," said Bortz. "Them, we can talk about."* » (*The Crying of Lot 49*, p. 113)

II. Un corpus en évolution, des principes constants

J'avais initialement choisi de n'étudier que les trois romans publiés par Pynchon lorsque je me suis attelé à ma thèse (*V.*, 1963 ; *The Crying of Lot 49*, 1966 ; et *Gravity's Rainbow*, 1973) – c'est-à-dire d'écarter ses nouvelles, articles et essais, qui me semblaient occuper une part disproportionnée dans l'appareil critique. J'ai en revanche pu intégrer à ma recherche un quatrième ouvrage, *Vineland* (paru début 1990, dix-sept ans après son prédécesseur *Gravity's Rainbow*). C'était aussi la possibilité d'une réflexion véritablement personnelle (puisque personne n'avait encore pu écrire sur cette publication) et d'un resserrement de certaines hypothèses théoriques : avec *Vineland*, il devenait impossible de prétendre, comme l'avait par exemple fait Josephine Hendin (1975) que Thomas Pynchon était indifférent au débat politique et que ses créations étaient purement autoréférentielles.

Cette thèse a ensuite tout état de cause été guidée par un petit nombre de principes :

- Tout d'abord, il importait de ne pas étudier l'œuvre en question séquentiellement, mais plutôt transversalement, en insistant sur les multiples passerelles entre ces quatre moments d'alors du roman pynchonien, et en sachant que certains d'entre eux font ressortir tel ou tel aspect de manière plus manifeste que d'autres (l'éparpillement de la temporalité dans *Vineland*, ou celle du sujet dans *V.*, par exemple).
- Ensuite, le lecteur de Pynchon n'est pas incité à une lecture plurielle ; il y est obligé. Toute l'écriture tend à y faire éclater l'unité de signification du langage, provoquant une seconde explosion : celle des possibilités de hiérarchisation et des systèmes de valeurs romanesques. Thèmes, schèmes et formes participent de cette fragmentation du monde : tantôt ils s'étayent, tantôt ils se contredisent. Par cette volonté systématique de détruire règles et hiérarchies, les livres de Pynchon subvertissent dans une tonalité ludique l'univers référentiel et les repères usuels du langage.
- Enfin, l'œuvre de Pynchon est tout entière marquée par la notion de limite, au sens qu'en donne, par exemple, Michel Foucault dans l'introduction de *L'Histoire de la folie à l'âge classique* : « ces gestes obscurs, nécessairement oubliés dès qu'accomplis, par lesquels une culture rejette quelque chose qui sera pour elle l'Extérieur ; et tout au long de son histoire, ce vide creux, cet espace blanc par lequel elle s'isole la désigne tout autant que ses valeurs » (Foucault, 1961, p. ix). Effectivement, le texte de Pynchon rebondit sans cesse d'une limite à l'autre, cherchant à transgresser, à passer au travers des distinctions et des parois, dans une mise à l'épreuve des modes de représentation habituels : c'est un tout foisonnant, constamment à la recherche d'autre chose.

Ces caractéristiques m'ont poussé à choisir comme titre *Thèmes, schèmes, formes : le jeu avec les limites dans les romans de Thomas Pynchon*. C'est en effet le jeu de ces limites toujours repliées les unes sur les autres qui donne à l'écriture de Pynchon sa fulgurante énergie et sa déroutante cohésion. Nous sommes face à un hypertexte – et il n'est pas étonnant que les sites, souvent collaboratifs, consacrés à Pynchon aient par la suite fleuri sur Internet, sans toutefois aller (comme pour certaines versions du *Dictionnaire khazar*, de Milorad Pavic, 1988/2002) jusqu'à un basculement complet de l'œuvre dans l'univers électronique. Pas étonnant non plus que *Inherent Vice*, dont l'intrigue se situe en 1970, accorde une aussi large place à cette bizarrerie technologique qui se nommait alors ARPANET. Pour autant, ce mouvement ne saurait être pleinement symétrique : il ménage toujours une ligne de fuite, une possibilité, une échappée. C'est la thématique de la grâce (les anges évoqués à maintes

reprises dans *Gravity's Rainbow*, l'ascension, l'arrachement au terrestre, la menace de la chute), qui ouvrent chacun des quatre longs romans de notre auteur.

III. Plan et résumé de la thèse

C'est là aussi l'organisation de ceux-ci qui a guidé l'articulation du propos. En effet, leur perception opérant par stratification, il fallait dégager les couches susceptibles de rendre compte de cette pluralité de manière construite, en se référant toujours et systématiquement au texte, sans craindre de multiplier les citations. Ce travail a ainsi pris forme de façon presque organique, à partir des écrits eux-mêmes – au risque de la lourdeur et de la longueur. Le résultat forme une architecture en six chapitres d'une centaine de pages chacun, organisés deux à deux, avec en butée une conclusion destinée à décentrer légèrement la réflexion.

- Il s'agissait, dans un premier temps, et selon le principe que l'œuvre de Thomas Pynchon est indissociable d'une posture politique qui procède d'une écriture qu'elle interroge au passage, de montrer comment s'édifiaient et se perpétuaient les systèmes oppresseurs (économique, politique, religieux, scripturaux...). Cette démarche passe par la constitution de ce que l'auteur, dans *Gravity's Rainbow*, nomme un *They-system* – qui correspond à notre réalité palpable, exposée non plus comme un *a priori*, mais comme un ensemble de créations artificielles. Cet ensemble est exploré au chapitre I (*Les coordonnées du They-system*, pp. 20-126). La géométrie euclidienne et son corollaire la logique aristotélicienne, pour commencer, la mécanique newtonienne, ensuite, le langage, la numération, enfin, en tant qu'instances de codification et de régulation du monde sensible, sont ainsi présentés comme des conventions dont doivent se jouer le roman et l'écriture – et qui débouchent sur le thème contemporain du contrôle (dans la filiation Burroughs-Foucault-Deleuze). Ces deux formes de mise en ordre du réel sont complétées par une double politique des signes : ceux-ci sont tout d'abord utilisés comme des métaphores – souvent technologiques – du pouvoir avant d'être abordés sous l'angle thématique.

Nous passons alors des signes du pouvoir au pouvoir des signes, selon une pratique du basculement très fréquente, métaphorisée, par exemple, par le yo-yo dans *V.*, un développement sur les gyroscopes dans *The Crying of Lot 49* ou la fusée dans *Gravity's Rainbow* (« *a good Rocket to take us to the stars, an evil Rocket for the World's suicide, the two perpetually in struggle* », *Gravity's Rainbow*, p. 727). Structure totalisante, le *They-system* est toutefois incapable d'interconnecter ses

différentes formes de façon cohérente : ses contradictions interdisent d'en maîtriser les arcanes, tout en le rendant vulnérable à la contestation.

Car mettre en scène ces mécanismes, très souvent sous un angle parodique, c'est déjà commencer de les détruire, notamment en faisant ressortir leur historicité, manière de les placer du côté de la culture et non plus de la nature. Il s'agit de faire remonter à la surface ce qui forme les soubassements de l'oppression pour les exposer à la corrosion de la représentation. Il y a là un retour de la pensée sur elle-même et les conditions de formation d'un roman réflexif, mais seulement partiellement autoréférentiel (on pense ici au titre d'un extrait de *The Crying of Lot 49* paru avant l'ouvrage lui-même : *The World (This One), the Flesh (Mrs Oedipa Maas), and the Testament of Pierce Inverarity*).

- Ce *They-system* est dans un second temps enveloppé et contesté par un *We-system* (chapitre II : *Les échappées du We-system*, pp. 127-228). Cette mise en cause procède par un recours massif aux théories scientifiques du XX^e siècle, et qui fournissent à l'auteur une esthétique et une poétique (y compris, nous l'avons vu, lorsqu'il situe son intrigue au XVIII^e). Pynchon se livre alors à un complexe jeu de déplacement, puis de destruction des repères classiques de l'intellect : réalité/fiction, intériorité/extériorité du roman...). Dans cette stratégie, les sciences et les techniques de notre époque n'ont pas qu'un rôle de métaphores : elles sont aussi un outil de la lutte contre le *They-system*.

Cependant, ce *We-system* ne se limite pas à cette épistémologie de notre période contemporaine. On trouve également en lui des thèmes, schèmes et formes que l'on peut qualifier de baroques³⁴. Sous cette influence, les romans de Pynchon se développent en *rhizomes* (selon un concept créé par Gilles Deleuze et Félix Guattari, 1978 et 1980), c'est-à-dire en entités anorganiques, constituées de multiplicités et de singularités qui jamais ne se réduisent à l'unique, qui entretiennent des relations transversales et qui se déploient dans un espace liminaire, imprécis, flottant, que Pynchon appelle « *the Zone* », et qui n'est pas sans lien, là non plus, avec l'*Interzone* de Burroughs.

Il y a, dans cette première forme de libération, une tension entre l'originalité irréductible du *We-system* et la force de duplication du *They-system*. Pour autant, ces deux entités ne sont pas en opposition directe : elles ont plutôt tendance à s'engrener

³⁴ Je me suis, à ce sujet, servi non seulement de Gérard Genette (1972), mais aussi et surtout de Harald Weinreich (1964/1973) et de Gilles Deleuze (1988).

l'une sur l'autre. Ainsi, la représentation est nécessaire dans la perspective de la lutte contre le *They-system*, mais doit être combattue dès lors que, de l'autre côté de la ligne (qui sera le schème organisateur de *Mason and Dixon*), elle se met à servir ce même *They-system*. On ne peut résister à cette confrontation qu'en se plaçant sur une ligne de fuite (« *une ligne de sorcière* », auraient dit Deleuze et Guattari, 1991, p. 44), dans un danger incessant. Par la formation de ce *We-system* mosaïque perpétuellement menacée de se cristalliser en *They-system* allégorique, l'arc-en-ciel rejoint, équilibre et questionne la gravité. Mais puisque le romancier ne dispose que du langage, instrument de pouvoir du *They-system*, le style de la parodie et de l'ironie s'imposent à lui. Ces deux premiers chapitres traitaient principalement de thèmes et de schèmes. Le troisième se penchera plus spécifiquement sur l'écriture.

- Dans ce jeu autour de la limite du roman commence en effet de se défaire la distinction entre sujet et objet. Ces notions qui nous sont si naturelles deviennent alors des simulacres. Ce sont tout d'abord les voix et modes narratifs qui perdent leur caractère directement assignable (Chapitre III : *Filtres du récit et pièges de la narration*, pp. 229-325). On assiste ainsi, dans *V.*, à un déploiement cubiste du récit, qui procède à la fois à la première et à la troisième personne, et autre chose encore. L'héroïne de *The Crying of Lot 49*, quant à elle, ne cesse de voir s'éroder la validité de son point de vue, de même que sa position dans la narration : extinction de voix et aveuglement. *Gravity's Rainbow* est ensuite le théâtre d'un jeu de cache-cache qui ôte pratiquement toute prétention de n'importe quelle instance à représenter un point de vue univoque, dans un texte qui se tend en permanence des miroirs. La trame de *Vineland*, enfin, est recomposée à partir d'innombrables fragments de souvenirs qui sont tout d'abord filtrés par un enchaînement de mémoires défaillantes³⁵, avant d'être remodelés selon un schéma métaphorisé par l'architecture informatique et le montage cinématographique et télévisuel³⁶. C'est ainsi le texte lui-même qui remplace le personnage comme point focal, comme corps sensible du récit : dans ses stratégies narratives, le roman pynchonien s'est déjà libéré de la notion de sujet.
- Sur le plan thématique, de nouveau, l'individualité des personnages, privée de ce repère vocal, va s'affaïsser sous les assauts conjugués du *They-system* et du *We-system*

³⁵ Plus tard, la jaquette de *Inherent Vice* indiquera ingénument « *In this lively yarn, Thomas Pynchon, working in an unaccustomed genre, provides a classic illustration of the principle that if you can remember the 60s, you weren't there... or... if you were there, then you... or, wait, is it...* » (*Inherent Vice*, 2^e de couverture)

³⁶ Un critique suggérera récemment que le texte de *Vineland* puisse être fictionnellement le script du documentaire de fiction projeté par un des personnages du roman (voir Colin, 2008, p. 237).

(chapitre IV : *Imitation et devenir : l'unité absente*, pp. 326-431). Dans un premier temps, le personnage se fait autre (volontairement) en se donnant en spectacle et (involontairement) lorsqu'il est spectateur, dans une présentation qui doit beaucoup aux mondes de la chanson et du cinéma, et tend à la production de figures génériques ou stéréotypées – et donc à une forme de déréalisation. Dans un second temps, les individus sont réduits à des entités recomposables et reproductibles, dans un jeu métaphorique qui emprunte à la chimie et à la constitution des grands groupes industriels. Le personnage devient alors un assemblage de propriétés, thématique que Pynchon redouble et parodie par son traitement de l'onomastique. Enfin, il se dissout dans un espace liminaire où l'on ne rencontre plus que fantômes, forces et meutes.

- Autre repère normalement familier, la notion de temps chez Pynchon (chapitre V : *Séquences*, pp. 432-534) est tout d'abord asservie à une forme de représentation étrangère, visuelle. C'est l'introduction d'une distance, d'une intellectualisation, qui s'accompagne de la perte du sentiment immédiat. On s'écarte de la temporalité habituelle par des violations répétées du jeu euclidien des dates et des heures, en particulier dans *The Crying of Lot 49*. Il y a également divergence entre perception sonore et perception oculaire ou tactile – qui débouche sur la rupture des lois de la causalité. C'est notamment la disjonction fondatrice de *Gravity's Rainbow*, liée à une nouveauté technologique : les fusées V2 étant supersoniques, on ne les entendait approcher (sous réserve d'être encore en vie) qu'après leur impact et leur explosion : « *A screaming comes across the sky. It has happened before, but there is nothing to compare it to now.* » (*Gravity's Rainbow*, p. 3. Ces deux phrases ouvrent le roman). Ces dérèglements de la temporalité sont ainsi métaphorisés par la double évolution d'un même objet aux multiples et contradictoires significations : la fusée. Celle-ci peut aussi bien être considérée comme un corps en mouvement, qui vient détruire toute linéarité, que comme une masse immobile, gelée en plein vol sous l'emprise du calcul infinitésimal. Il y a ensuite volonté d'annulation du temps, qui se manifeste par une tentative d'isolement vis-à-vis de son passage, ou par un projet de retour à un ordre aussi ancien que mythique, dans *Vineland*, en particulier. Enfin, le temps du plaisir et de la légèreté trouve sa forme la plus libre et la plus brillante dans une configuration atemporelle, faite d'une multitude de fragments de passé rendus présents par leur immédiateté et réorganisés selon les règles de la sensibilité et de l'association libre, échappant à toute structuration. Ces blocs de présent sont organisés de façon parfaitement anarchique, sans hiérarchie, certes, mais aussi sans nivellement. Ainsi,

dans *Vineland*, seul roman de Pynchon qui soit peut-être plus intéressant à étudier et à décortiquer qu'à lire tout simplement, on assiste en 12 pages (*Vineland*, pp. 177-188) au déploiement de 47 séquences temporelles, allant de l'Amérique avant l'arrivée des premiers hommes à l'année 1984, le tout métaphorisé par les travaux incessants entrepris sur un pont de fortune : « *Figures in fatigues and sometimes helmets could be seen, always in small groups, maybe Corps of Engineers, nobody was sure. They did not interact with the public, not even as flagmen. Drivers were left to decide how safe it was to proceed.* » (*Vineland*, p. 187)

- Mon choix de me lancer dans une thèse parallèlement à une activité professionnelle aussi gratifiante que prenante était notamment motivé par une émotion esthétique. En effet, à mes yeux (mais pas seulement), le roman – et singulièrement le roman pynchonien – en tant que forme est avant tout précieux pour sa capacité à émouvoir. Malraux, en généralisant à toute œuvre d'art, dirait peu ou prou pour « *son aptitude à résister à la mort* » (Malraux, 1968). Comme en traduction pragmatique, le langage, en cette affaire, est un support. Cependant, le roman doit à l'évidence y recourir pour exprimer cette émotion. Comment faire, alors, lorsque chaque mot est déjà une trahison, lorsque chaque image est une arme potentielle du *They-system* ? La stratégie choisie par l'auteur (chapitre VI : *La tour de Babel*, pp. 535-638) consiste à faire de ce langage un sujet de représentation à part entière, démontrant que sa logique ne procède que de lui-même, que certaines de ses utilisations manifeste un désir de transcendance, que les codes sont des inventions humaines incapables de donner une prise ferme sur la réalité et que les signes (métaphores et symboles) sont des outils maniés par ce *They-system*. Face à cet impérialisme, l'écriture de Pynchon cherche à s'affranchir de la dictature du verbe, du sens et de l'image, mais ne renonce pas pour autant à la représentation, au contact avec le référent. Ce qu'elle représente, plus précisément, c'est l'impossibilité du langage à enserrer le monde d'une manière qui laisse une place à la liberté. La représentation de quelque chose s'est affaïssée au profit de la *représentation du roman par lui-même*, et de sa dénonciation comme forme oppressive et néanmoins indispensable à cette dénonciation. Comme en mécanique quantique, la ligne de fracture qui passait jadis entre réalité et fiction, entre l'œuvre et ce qui venait la nourrir, l'explicitier, lui donner sa cohérence (la notion d'auteur étant l'un de ces facteurs) se trouve désormais à l'intérieur de chaque paragraphe.

C'est l'enjeu de l'écriture chez Pynchon. Sans les structures du *They-System*, aucun roman n'est possible. Sans *We-System*, qui recrée l'ouverture, les possibilités de nouveauté et de vie,

tout roman est un outil d'oppression. Mais répétons-le, il faut aussi compter avec l'aversion profonde de Pynchon pour les oppositions binaires : le jeu de celles-ci procède déjà du *They-System*. En témoignent, dans *Mason and Dixon*, les mésaventures du capitaine Zhang, géomancien chinois poursuivi par un espion jésuite, et qui menace un temps de se confondre avec cet espion (*Mason and Dixon*, p. 549). Plus tard, dans *Against the Day*, nous rencontrerons des personnages atteints de bilocation (aptitude à se trouver à deux endroits en même temps, comme il arrive dans certains films de David Lynch), tels que le professeur anglais Renfrew, dont l'opposé (y compris dans la graphie de son nom) et ennemi mortel est l'Allemand Werfner, et qui ne forment par moments qu'un seul et même individu. La quête est vaine, le sens se dérobe³⁷. Mais il faut une quête pour le démontrer.

C'est cette capacité à embrasser toute la diversité de l'univers sensible ou imaginaire qui rend l'écriture de Pynchon si fascinante et si puissante, d'une puissance qui provient en particulier de son goût pour la confusion et la fusion des genres : exactitude historique rigoureuse et fantasmagorie totale, gravité et légèreté, symbolique et technique. L'œuvre considérée ainsi comme une tentative de représenter la notion de brouillage. Cet ensemble de conditions, ce chaos communicationnel semblent *a priori* empêcher la naissance de toute situation ironique. En effet, s'il est une forme qui ne puisse se concevoir en dehors d'un système de communication stabilisé, c'est bien l'ironie qui, parce qu'elle donne à comprendre le contraire du message de surface énoncé par son producteur, est contrainte de s'appuyer sur un système de référence extérieur au discours en question et de faire intervenir des pôles de communication. Pourtant, l'ironie est là, omniprésente.

On peut voir dans cette apparente contradiction une métaphore de la situation précaire dans laquelle se trouve l'écriture de Pynchon, prise entre l'aspiration naturelle de l'ironie à être comprise, c'est-à-dire interprétée, et un ensemble de techniques narratives qui ont pour conséquence première de décourager les tentatives d'interprétation. Chez Pynchon, en effet, cette stratégie ne se réduit pas à cet art des surfaces : elle débouche sur une émotion indéniable. Court-circuitant tous les systèmes symétriques et stéréotypés, elle donne accès à une véritable confrontation à la misère humaine. Rongeant comme le vitriol les faux enchantements de la pseudo-communication, elle révèle sous ces apparences un monde désolé, de dénuement, d'abandon, de solitude : celui notamment des prétérits de *Gravity's Rainbow*, ceux que Dieu, pour certains théoriciens issus du calvinisme, a négligé de prendre

³⁷ Voir la dernière phrase (on n'ose pas écrire la conclusion) de *The Crying of Lot 49*, qui place à l'extérieur du roman ce qui constitue son titre, et par là même son cœur, tout comme Philip Roth fera de *I Married a Communist* (1998) le titre d'un de ses romans mais aussi celui d'un ouvrage de confessions rédigé par un personnage de ce même roman.

en compte dans son jugement (ni damnés ni sauvés, simplement oubliés...). Le jeu avec la légèreté ouvre au bout du compte sur la gravité du propos : le mensonge se détruit lui-même et révèle une exigence morale, une préoccupation des plus sérieuses. Par ce repli, l'ironie trouve ainsi en elle-même sa propre limite et la légèreté – que l'on croise au niveau du fragment – rejoint la gravité – qui se retrouve dans la totalité formée par ces romans. C'est sur ces considérations que se concluait cette thèse.

IV. Démarches, critiques, recul

1. Sur le moment

C'est fortuitement que celle qui a dirigé mes travaux et moi-même avons choisi Pynchon : il était notre seule référence et notre seule appétence littéraire commune. Néanmoins, je n'aurais pu ni voulu mener à bien ce projet si l'immersion dans cette œuvre ne m'avait pas apporté beaucoup plus que ne peut en contenir une thèse – et d'abord un plaisir extrême, en même temps qu'un point d'appui solide pour mes réflexions sur ma profession. Outre le désir d'explicitement l'émotion esthétique ressentie, j'ai aussi entrepris cette longue tâche afin de pouvoir m'interroger à bonne distance sur la pratique professionnelle de la traduction.

Ma posture de départ différait de celle de beaucoup de doctorants : ayant découvert les études littéraires avec le troisième cycle, il m'a fallu m'approprier divers outils critiques, qui constituent en quelque sorte le *vade-mecum* de tout étudiant en littérature et aussi, plus classiquement, me familiariser avec la bibliographie relative à l'œuvre de Pynchon. Avec néanmoins le souci de ne pas donner à cet élément un rôle trop grand : mon projet n'était pas de rédiger une thèse sur l'appareil critique, mais de présenter un point de vue si possible original. Ces sources sont donc mentionnées au fil de l'écriture, mais de façon économe, ce qui a pu m'être reproché lors de la soutenance. Reproche fondé, qui en accompagne deux autres : un certain manque de recul par rapport au corpus de la littérature américaine en général, que je connaissais certes en partie, mais sans pouvoir prétendre à une vision synoptique et, de ce fait, une tendance à considérer que Pynchon avait tout inventé. Sur ces points, et d'autres, plus à mon avantage, je renvoie au rapport de soutenance.

Ces carences sont à mes yeux contrebalancées par deux apports plus personnels :

- Un recours aux concepts de la philosophie post-structuraliste, et singulièrement à l'œuvre de Gilles Deleuze, avec ou sans Félix Guattari, mais également de Foucault ou Blanchot, ainsi qu'à la réflexion sur l'architecture, qui donne par exemple la clef du traitement du signe chez Pynchon. Ce sont surtout Charles Jencks, Le Corbusier et

Christian Deviller qui sont ici à mentionner. J'y ai trouvé à la fois des passerelles et des outils conceptuels pour comprendre et analyser les romans que j'étudiais. Avec peut-être, là aussi, une forme d'adhésion un peu naïve. Je me sentais néanmoins encouragé par Pynchon lui-même, qui va jusqu'à citer directement ou allusivement Deleuze et Guattari dans *Vineland* (p. 97) et *Mason and Dixon* (p. 263).

- C'est toutefois surtout la pratique professionnelle de la traduction technique qui m'a aidé. En effet, peu d'écrivains américains contemporains font autant usage que Pynchon des aspects non littéraires de la connaissance, tant sur le plan des thèmes que sur celui des formes. Être professionnellement confronté aux problèmes des réseaux d'énergie, de la statistique, de la métrologie, de la construction, du droit, du recyclage des déchets, de l'informatique, de l'entropie, de la chimie, du calcul des surfaces et des trajectoires, notamment, m'a considérablement facilité la tâche face aux mêmes aspects techniques – et à un certain nombre d'autres – transposés dans l'univers fictionnel par Pynchon. Grâce à la familiarité que j'avais professionnellement acquise avec ces sujets, les passages en question n'étaient pas, pour moi, purement verbaux : j'étais à même de les comprendre (la plupart du temps) et d'en mesurer l'importance et les enjeux par rapport à une démarche d'écriture.

Si j'étais au départ handicapé par une certaine méconnaissance de la chose littéraire, je n'étais donc pas mal armé pour aller regarder, comme Pynchon le fait dire à un de ses personnages – lui-même apôtre de la multidisciplinarité, puisqu'il s'agit de l'industriel, écrivain et homme politique Walter Rathenau – « *into the technology of these matters* » (*Gravity's Rainbow*, p. 167). C'est ici, sans doute, que se trouve la principale originalité de ma thèse. Et cette situation est connue de beaucoup de traducteurs : un mélange d'étrangeté et de familiarité avec les domaines et les spécialistes rencontrés, mélange qui fait à la fois l'intérêt et la difficulté de cette profession pour ceux qui l'exercent, tout en leur conférant un halo d'exotisme aux yeux de leurs interlocuteurs. Il y a là une riche matière à réflexion. Sans l'avoir voulu, c'est donc bel et bien en traducteur pragmatique que j'ai travaillé sur le texte littéraire. Ces points étaient acquis au moment de ma soutenance. Ils le restent aujourd'hui, tandis que d'autres ont évolué lors des 18 années suivantes.

2. Après quelques années

L'essentiel étant dans l'œuvre, il n'est pas anodin que Pynchon ait publié, après que j'ai soutenu ma thèse, trois autres romans à ce jour : *Mason and Dixon* (1997), *Against the Day*

(2006) et *Inherent Vice* (2009). En nombre de pages, plus de la moitié de son œuvre est donc postérieure à mes recherches de doctorat, ce qui constitue, au moment de rédiger cette note de synthèse, un terrain idéal pour mettre mes hypothèses à l'épreuve. Or, je crois pouvoir dire que celles-ci se trouvent confirmées, parfois de manière éclatante. C'est en particulier le cas du contenu politique. Ainsi, au chapitre 71 de *Mason and Dixon*, qui en compte 78, les deux héros s'interrogent sur le dénominateur commun des aventures qui les ont conduits d'Europe en Afrique australe (comme d'autres personnages dans *V.* et *Gravity's Rainbow*), puis à Sainte-Hélène et, surtout, aux États-Unis (et retour, comme William Slothrop dans *Gravity's Rainbow*), et arrivent à cette réponse :

Slaves. Ev'ry day at the Cape, we lived with Slavery in our faces,— more of it at St. Helena,— and now we are again, in another Colony, this time having drawn them a Line between their Slave-Keeper, and their Wage-Payers, as if doom'd to re-encounter thro' the World this public Secret, this shameful Core.... [...] they're murdering and dispossessing thousands untallied, the innocent of the World, passing daily into the Hands of Slave-owners and Torturers [...]. (Mason and Dixon, pp. 692-693)

Plus tard, dans *Inherent Vice*, on trouvera ce retour sur l'espoir né des années 60 :

This seemed to be happening more and more lately, out in Greater Los Angeles, among gatherings of carefree youth and happy dopers, where Doc had begun to notice older men, there and not there, rigid, unsmiling, that he knew he'd seen before, not the faces necessarily but a defiant posture, an unwillingness to blur out, like everybody else at the psychedelic events of those days, beyond official envelopes of skin. [...] Was it possible, that at every gathering-concert, peace-rally, love-in, be-in, and freak-in, here, up North, back East, wherever—those dark crews had been busy all along, reclaiming the music, the resistance to power, the sexual desire from epic to everyday, all they could sweep up, for the ancient forces of greed and fear? (*Inherent Vice*, pp. 129-130)

Quant à *Against the Day*, il fait du thème de l'anarchisme, jusqu'ici abordé de manière plus discrète, quoique, à mon sens, essentielle, un élément central, des attentats perpétrés par les émules de Ravachol des deux côtés de l'Atlantique à la grande grève des mineurs du Colorado, en 1913-1914. D'un bout à l'autre de cette œuvre, c'est la même thématique qui court à travers la diversité des époques, des personnages et, dans une moindre mesure, des stratégies d'écriture. C'est d'ailleurs comme naturellement que, dans les premières pages du

présent chapitre, j'ai pu traiter comme faisant partie d'un même ensemble les romans sur lesquels a porté ma thèse et ceux publiés par la suite.

Avec le recul, il semble que j'aurais pu utiliser d'autres outils conceptuels et développer d'autres aspects (la dialectique hégélienne même si elle ne fait pas bon ménage avec le post-structuralisme, ou encore la paranoïa, thème central que je n'ai sans doute envisagé que de manière périphérique). De même, il aurait été intéressant de confronter les romans en question à la problématique de la déconstruction théorisée par Derrida) ou au traitement de l'écriture chez Beckett ou, plus généralement, dans le Nouveau roman. Et bien sûr, s'il fallait reprendre ce travail aujourd'hui, ce serait pour en remanier radicalement la forme, et l'alléger d'au moins une centaine de pages. Le fond, néanmoins, demeurerait : le temps a apporté plus de confirmations que de réfutations. Il aurait pu être tentant, dans ces conditions, de poursuivre dans cette veine. Je m'en suis bien gardé. Le corpus, certes, s'est élargi, renouvelé, approfondi, mais aurais-je vraiment pu en élargir, renouveler et approfondir mon analyse si j'étais resté sur cette problématique ? Je suis loin d'avoir tout dit sur ce qu'a écrit Pynchon, mais j'ai bien peur d'en avoir dit tout ce dont j'étais capable. C'était une bonne raison de laisser à d'autres le soin de le faire. Par ailleurs, j'aimais profondément mon métier de traducteur pragmatique, et n'avais, pour plusieurs années encore, aucune envie d'en changer : sept années s'écouleront entre le dépôt de la thèse et celui d'un dossier de qualification auprès du CNU.

J'ai avant tout tiré profit de cette tâche de longue haleine par la satisfaction intérieure d'avoir mené un travail enrichissant à son terme, par une compréhension plus poussée des processus mis en jeu par le langage en général et par une aisance accrue dans l'exercice de ma profession : étudier l'écriture d'un grand styliste peut aussi donner quelques idées sur la manière dont on doit soi-même écrire, toutes proportions gardées. Connaître la littérature américaine, fût-ce de façon incomplète, m'a donc, à l'époque, avant tout servi à réaliser des traductions pragmatiques de meilleure qualité. L'intuition de départ, à savoir que des outils conceptuels venus de l'extérieur m'aideraient par comparaison à mieux appréhender ma pratique, n'a pas été démentie par l'expérience. Au final, j'ai été, un temps, spécialiste de l'œuvre de Thomas Pynchon. J'en suis redevenu un amateur. Mais les enseignements sont restés et m'ont été utiles ailleurs.

J'ai en revanche commis l'erreur de ne jamais, jusqu'à aujourd'hui, exploiter cette thèse ni même y faire référence (en dehors de citations empruntées à Pynchon lui-même) dans mes travaux ultérieurs, tout comme je m'étais attaché à ne jamais parler de traduction dans ce document. J'estimais que ces domaines devaient rester séparés. À tort, certes, mais aussi parce

que je ne voyais pas clairement l'articulation à trouver entre littérature, traduction littéraire et traduction pragmatique. Il m'a fallu affiner cette réflexion par la suite.

Chapitre 2. De la littérature à la traductologie

La cohérence est toujours un défi. En quoi une démarche de recherche qui part de la littérature pour se déployer dans la traduction pragmatique peut-elle être qualifiée de cohérente ? D'abord en ceci, nous venons de le voir, que l'on peut étudier la fiction américaine contemporaine en s'appuyant sur un bagage de traducteur technique – et apporter au passage une contribution modeste mais originale à cette étude. La circulation joue ensuite également dans le sens inverse. Ma recherche traductologique a en effet bénéficié de mes travaux sur Pynchon d'au moins deux manières. Elle a d'une part alimenté une réflexion sur les rapports entre traduction et culture de masse. Elle m'a d'autre part aidé à cerner la relation asymétrique, délicate et controversée entre traduction littéraire, traduction pragmatique et littérature tout court, ce qui passe par la question de l'interdisciplinarité. Et bien sûr, d'autres points de contact, notamment narratologiques seront mentionnés ultérieurement, mais ces éléments seront alors pleinement amalgamés à la problématique de la traduction pragmatique.

I. Traduction et culture de masse

Les romans de Pynchon ont la réputation, localement justifiée, d'être d'un abord difficile, du fait, entre autres, d'une écriture non dénuée de complexité. Un des facteurs de cette complexité est la juxtaposition des types de discours, avec un recours fréquent à des formes d'expression ou de fiction qui relèvent de la culture de masse – et notamment de la chanson³⁸. Ayant étudié ce phénomène sous l'angle du cliché dans ma thèse, j'ai pu par la suite transposer ma réflexion, d'une part, à la traduction de chansons – en l'espèce celles de Bob Dylan en français – et, d'autre part, aux liens entre clichés et traduction technique.

1. Bob Dylan en français

On ne trouve pas de référence directe à Pynchon chez Bob Dylan, et inversement, même si la brève apparition d'un personnage au ton nasillard et répondant au nom de *Ortho Bob Dulang* (*Vineland*, p. 170) peut inviter à de lointaines associations. On sait en revanche que ces deux auteurs se sont côtoyés plusieurs années durant à Greenwich Village, milieu bohème par ailleurs succinctement évoqué dans *V.* : pour l'anecdote, Thomas Pynchon était le meilleur ami de Richard Fariña (dont il a préfacé le seul roman, posthume), lui-même beau-frère d'une

³⁸ Sur ce point, voir par exemple Chorier-Fryd, 2008.

Joan Baez qui fut la muse et la bonne fée du jeune Bob Dylan au début des années 60. Nous avons incidemment affaire à deux individus aussi secrets que fameux – et ayant tous deux joué un rôle majeur dans leurs domaines respectifs. Œuvres très différentes, donc, mais contextes très proches.

C'est justement ce dernier point qu'il m'a semblé intéressant d'étudier, en anglais, concernant le répertoire de Bob Dylan : comment transplanter des chansons composées dans un environnement culturel et (au moins initialement) politique bien particulier, à destination d'un public autre, sachant en outre que les contraintes de forme sont, dans cet exercice, décisives ?

J'ai pu examiner ces questions en me penchant sur un corpus de 82 morceaux, enregistrés par 13 artistes entre 1962 et 2009³⁹, avec des chevauchements et des recoupements. Cette recherche s'appuie tout d'abord sur des entretiens réalisés avec les chanteurs Hughes Auffray et Graeme Allwright, ainsi que le parolier Boris Bergman, ensuite sur l'analyse de nombreux exemples, enfin sur un grand nombre d'interviews publiées. À la différence de Christopher Rollason, 2007, qui traite d'un sujet proche dans la sphère hispanique, j'ai choisi de ne considérer que les chansons effectivement enregistrées en français, en laissant de côté les transpositions sur papier. Pour ce confrère, seules ces dernières méritent le nom de traduction, dans la mesure où la superposition des codes (contenu sémantique, forme poétique, métrique musicale, interprétation vocale) oblige, pour les versions chantées, à des compromis inacceptables au détriment de la forme purement verbale. Pour moi, le souci de parvenir à un résultat équivalent, comme dirait Eugène Nida, excluait justement de se contenter de l'écrit : l'adaptation d'une chanson doit elle-même être une chanson. Le point fondamental est bel et bien la cohabitation et la recomposition des codes : ce que l'on retient d'un morceau peut parfaitement être en contradiction avec son contenu verbal sans pour autant qu'on puisse parler d'ironie (cette fois, nous ne sommes plus chez Pynchon...). Et c'est précisément ce qui confère au produit final sa densité poétique. Mais comment traduire, alors ?

Car le problème est bien là : quelles sont les formes d'équivalence avec lesquels l'adaptateur et l'interprète vont devoir négocier dans leur démarche de transposition ? Dans le contexte considéré⁴⁰, la première contrainte est la métrique et la scansion : la superbe traduction de *Blowin' in the Wind* par Marguerite Yourcenar est inchantable... Il faut donc procéder à divers ajustements de sens ou d'atmosphère. On constate ici deux stratégies différentes : certains choisissent une scansion ternaire, plus classiquement française, d'autres optent pour

³⁹ Douze autres, adaptées par Francis Cabrel en plus de deux tentatives plus anciennes, sont venues s'y ajouter en octobre 2012.

⁴⁰ « Nothing's been changed, except the words: Some faithful attempts at covering Bob Dylan Songs in French », voir volume deux, article 13.

acclimater en français la diction anglaise de Bob Dylan. Il y a aussi des sourciers et des ciblistes dans la chanson française.

Parlons d'abord des premiers. Partant du principe qu'il est impossible, ou en tout cas extrêmement difficile, de transposer la totalité des contenus originaux dans l'idiome d'arrivée, il faut distinguer deux catégories d'équivalences posées comme respectueuses du contenu initial. Certains adaptateurs, en particulier Hugues Auffray, vont chercher l'homophonie : faire sonner leurs paroles au plus près de l'original. Choix vertueux, mais guère heureux, en général : on aimerait saluer l'intention de parvenir à une équivalence formelle, mais le résultat est rarement à la hauteur. D'autres opteront pour l'équivalence sémantique, pour des raisons essentiellement politiques : faire passer un message, à supposer qu'il y en ait un et un seul. Cette deuxième approche, prônée notamment par Graeme Allwright, n'est pas non plus sans périls : d'une part, la transposition des éléments culturels peut amener à renforcer ou à atténuer la tonalité stéréotypée de certaines situations ou certains personnages, ce qui peut fausser l'effet et faire perdre de vue certaines allusions, d'autre part, elle conduit à des accommodements avec la métrique : « *Il faut tricher* », résume Graeme Allwright.

Ces stratégies recherchant une forme ou une autre de fidélité se révèlent de ce fait presque toujours artistiquement décevantes : le caractère ancillaire traditionnellement prêté à la traduction y est manifeste. D'où la nécessité, pour les auteurs ou leurs maisons de disques, de justifier leur démarche et de se positionner par rapport à l'original, y compris dans leur discours. L'interprète est ainsi décrit comme un présentateur, au service du créateur initial. Il apporte au public francophone le sens et l'esprit d'un original qui demeure triplement inaccessible : par sa qualité, par la barrière des langues et parce que l'intercesseur francophone bloque la perspective. Peut-être est-ce pourquoi lorsque Deleuze fait référence et révérence à Bob Dylan, il parle de tout sauf des paroles. Dans ces conditions, il devient acceptable de produire des adaptations de niveau inférieur : le mot d'ordre est la transmission, et celle-ci ne se conçoit pas sans perte. La quête de la fidélité dans l'adaptation de chansons apparaît donc méritoire, délicate et souvent peu gratifiante.

Le premier article que j'ai consacré à ce sujet reste essentiellement empirique et manque d'états traductologiques. J'ignorais à l'époque que Gideon Toury avait utilisé des matériaux assez analogues à certains des miens (les introductions d'ouvrages traduits pour lui, les notes de pochette et coupures de presse pour moi) dans son étude des normes de traduction (voir par exemple Toury, 1978/1992). Il serait intéressant, dans la perspective d'une nouvelle publication, de muscler le propos par de tels apports, ce qui lui donnerait une portée plus large et mieux assise scientifiquement.

Ce défaut est partiellement corrigé dans un deuxième article, qui traite des adaptations dans lesquelles la chanson initiale est considérée non plus comme une référence absolue, mais comme un point de départ⁴¹. Le titre en a été suggéré par le parolier Boris Bergman, qui a, lors de notre rencontre, résumé son approche par cette boutade : « *J'ai pratiqué l'adultère à grande échelle.* » Figure également en exergue une citation alors toute récente de Bob Dylan, placée en note de pochette du troisième disque que lui a consacré Hugues Auffray : « *Hugues has translated and recorded many of my songs in the past and sometimes it makes me think they were written in French to begin with and it was me who translated them back. He is a dear friend* » (Bob Dylan, 2009). Même si l'on peut prendre cette déclaration avec un grain de sel, et considérer que la deuxième phrase explique et module le dithyrambe de la première, la problématique est bel et bien posée : il s'agit de produire une œuvre inspirée, c'est-à-dire en mesure de susciter par elle-même une émotion esthétique. Cette fois, l'écart par rapport à l'original n'est donc plus un appauvrissement ou une trahison, mais bien la condition d'une adaptation réussie. Sur le corpus envisagé, on peut observer quatre stratégies, qui peuvent au demeurant se trouver combinées (chez Francis Cabrel notamment) :

- La première, pratiquée en particulier par Hugues Auffray, consiste à dévier le message de départ. Tout en gardant l'essentiel de son sens au niveau des couplets, *Like a Rolling Stone* (1965) adaptée en français se voit ainsi parée d'un contenu social absent de l'original (et essentiellement motivé par un souci homophonique), tandis que *Rainy Days Women Nr 12 and 35* (1966), dont le refrain est tout de même « *Everybody must get stoned* », prend nettement plus de distance par rapport à la consommation de drogues : même thème, même atmosphère, message beaucoup plus prudent... Autre variante, Hugues Auffray peut conserver le message qu'il prête à une chanson, mais en localiser le contenu : le rêve américain des agriculteurs ruinés devient le rêve européen des marins-pêcheurs en rade [sic]...
- Certains morceaux peuvent aussi être repris par plusieurs adaptateurs successifs, chacun semblant répliquer au précédent. Ainsi, la première adaptation de « *I Want You* » (1996), par Marie Laforêt (1969) est conçue comme une réponse féminine à l'original, tandis que la seconde (par Serge Kerval, 1971) s'inspire davantage de Marie Laforêt que de Bob Dylan, et propose dans le refrain une vision nettement plus apaisée et moins sexuelle des rapports affectifs entre êtres humains.

⁴¹ « Adultery on a grand scale : adapting Bob Dylan in French », article 21, volume deux.

- On rencontre également (en particulier chez Serge Kerval) le choix radical – et plutôt efficace – de ne rien garder, ou presque, des paroles, voire de la thématique originales : les contraintes étant moindres, la créativité s’en trouve facilitée, et on comptera sur l’atmosphère pour restituer le parfum de l’original. Cette variante extrême de l’adaptation est peu goûtée par les puristes, mais reproduit finalement assez bien, comme dirait Henri Meschonnic (1999, *passim*), la nécessité de véhiculer « *ce que fait* » l’original...
- La quatrième stratégie est, elle aussi, assez libre, mais néanmoins plus respectueuse des références et de la musicalité initiales. Ainsi, dans « En quatre temps » (Serge Kerval, 1971), le parolier Boris Bergman retravaille les images, modifie le cadre temporel, change l’ordre des scènes et ajoute quelques discrets éléments par rapport à « *Fourth Time Around* » (1966), avec au final un effet très proche de l’original. Cette démarche n’aurait déplu ni à Henri Meschonnic ni à l’Antoine Berman adepte de la « *traduction de la lettre* » (1999).

Sommes-nous, ici, très éloignés de la traduction pragmatique ? En apparence seulement, car ces exemples offrent un très bon point d’observation de celle-ci, pour six raisons, qui sont principalement de nature didactique :

- l’étude des adaptations de chansons constitue une excellente et ludique introduction à la notion d’équivalence (dynamique ou formelle, en particulier), telle que théorisée par Nida et Taber (1969/1982) ;
- elle montre bien qu’il est vain de vouloir respecter tous les paramètres d’un texte source : traduire, c’est choisir. Négocier, dirait Eco (2003/2006) ;
- les adaptations les plus réussies étant le fait d’auteurs ayant souvent une connaissance limitée de l’anglais, cette analyse rappelle que la traduction n’est que secondairement une affaire de maîtrise de la langue originale ;
- elle nous force également à admettre que tout ne peut pas être expliqué et que la traduction est certes avant tout une question de travail assidu, mais qu’elle fait accessoirement intervenir une part de talent ;
- en s’attachant à des versions qui ne sont pas toujours des chefs d’œuvre, elle laisse par ailleurs entendre qu’il est possible de faire mieux, bonne incitation, pour ceux qui les examinent (et notamment pour les étudiants qui constituent un des publics naturels de la recherche en traduction), à passer du statut de consommateur à celui d’acteur ;

- en reconnaissant qu'aucune des adaptations envisagées n'est l'œuvre d'un traducteur professionnel, elle montre bien qu'il existe ici un champ à explorer, non seulement pour la recherche, mais aussi pour la profession de traducteur.

Après avoir plaidé qu'adapter n'est pas (seulement) traduire, nous aboutissons donc pratiquement à la conclusion inverse : à l'instar de Daniel Gouadec (2003a, p. 526), qui estime que la localisation représente la quintessence des qualités du traducteur, on pourrait presque suggérer qu'une part de la vérité de ce domaine apparemment éloigné qu'est la traduction pragmatique se trouve aussi dans l'adaptation de chansons.

Ces réflexions méritent d'être prolongées sur deux points. On l'a vu, d'une part, on ne peut pas se contenter, pour transposer un morceau, des paramètres de l'écrit et, d'autre part, certaines reprises se conçoivent comme des réponses (le genre des *answer songs* est assez répandu dans la sphère anglo-saxonne, et un peu moins en français) à l'original, mais aussi aux premières adaptations de celui-ci. *Blowin' in the Wind* (1962) en fournit un excellent exemple, dans la mesure où ce morceau a été traduit (par Marguerite Yourcenar, voir plus haut), puis chanté en français successivement par Richard Anthony (1964), Hugues Auffray (1995) et enfin Graeme Allwright (2008 pour la sortie, mais 2002 pour le dépôt à la SACEM). On voit ainsi se modifier la perception de cette chanson sur globalement 40 ans. Dans la France de 1964, Bob Dylan est un jeune artiste américain prometteur et peu connu, ce qui permet de traiter sa création avec une certaine désinvolture. En 1995, il est une icône, et le morceau en question est consacré comme l'un des principaux hymnes du mouvement pour les droits civiques. Hugues Auffray en fait donc un mausolée : marmoréen, abstrait et métaphysique. Avec l'intention de rectifier l'image qui se dégage de la version « bâclée », dit-il, de Richard Anthony. Et c'est en réaction à cette deuxième adaptation que Graeme Allwright tiendra à produire la sienne propre, dans une volonté de retour au dépouillement de l'original : Anthony a traduit une blquette, Auffray un statut, Allwright un message – avec le même matériau de départ. Nous nous trouvons ainsi dans une problématique de retraduction et de palimpseste, qu'il importera d'approfondir avec les outils de la traductologie. Il ne s'agit pas pour autant de tomber dans les travers d'une simple comparaison qualitative, qui ne serait étayée que par des critères subjectifs, comme on en rencontre parfois. Car le moteur de la différenciation est bel et bien le temps, la sédimentation culturelle, et donc la réception : pour paraphraser les *Four Tops* (et leurs porte-parole français Claude François), c'est la même chanson même si elle ne veut plus dire la même chose... On pourra éventuellement enrichir cette problématique en se penchant sur d'autres morceaux, y compris d'autres auteurs dont les adaptations successives sont explicitement conçues pour se répondre.

Il serait également judicieux, à terme, d'approfondir dans un sens plus conceptuel certaines idées encore à peine effleurées. Nous l'avons dit, l'adaptation musicale n'est pas à ce jour l'affaire de professionnels de la langue, ce qui donne parfois lieu à des erreurs de débutants. C'est l'occasion d'envisager la traduction pratiquement à l'état natif, lorsqu'elle se passe totalement de réflexion sur les enjeux ou les prérequis. Or, ce cas de figure n'est pas réservé à la chanson, loin de là : dans le champ universitaire aussi, on traduit sans toujours prendre le recul nécessaire. La forme chantée fournit simplement un point d'observation intéressant pour s'interroger sur ce phénomène. Cette carence étant par ailleurs souvent compensée par diverses justifications, certaines naïves, d'autres très (trop ?) subtiles, il s'agira alors de se pencher plus avant sur ces plaidoyers, de déterminer dans quelle mesure ils se recourent effectivement avec la pratique concrète des artistes concernés⁴² et d'explorer les contraintes, notamment juridiques (le droit de regard de l'auteur initial sur l'adaptation) ou contextuelles (dont l'affichage de filiations qui masquent en fait une stratégie de concurrence entre adaptateurs successifs) qui pèsent sur l'exercice de l'adaptation et sur la réception du produit. Avec deux questions principales et complémentaires : comment asseoir la légitimité d'une adaptation et comment se positionner dans la dialectique entre tradition et nouveauté ? Cette problématique touche évidemment les traducteurs, adaptateurs et interprètes, mais aussi, au demeurant, l'auteur des chansons initiales. Pour revenir à Bob Dylan, en effet, une partie conséquente des mélodies, des thèmes et, depuis une quinzaine d'années, de ses paroles « originales » sont en fait des emprunts plus ou moins voilés à des œuvres antérieures, souvent mais pas toujours puisées dans le domaine public : le premier adaptateur, c'est lui, dans la lignée de la chanson populaire traditionnelle d'où il a émergé avant de la révolutionner. On tient peut-être là l'occasion de redéfinir de manière plus opératoire les termes d'adaptation et de traduction dans le domaine envisagé. Cette réflexion débouchera en bonne logique sur une interrogation : vu la différence entre œuvre poétique et œuvre chantée, lequel des métiers de la traduction, laquelle des branches sectorielles de la traductologie permet de mieux saisir les mécanismes et les enjeux de l'adaptation de chansons ? Il faudrait sans doute, à cet égard, plaider non pour la traduction poétique ou théâtrale (candidats que l'on pourrait de prime abord considérer comme les plus appropriés), mais pour l'adaptation

⁴² L'écart entre le dire et le faire n'est pas rare, loin de là, en art. Ainsi, en architecture, on constate que Le Corbusier a fait preuve dans sa construction d'une bien plus grande souplesse que ne l'admettrait l'auteur de la *Charte d'Athènes* (1933/1998) ou celui de *Vers une architecture* (1923/1995)... En musique, nombre de compositeurs qui sont aussi des théoriciens mettent en place, dans leurs écrits, un système qu'ils vont s'ingénier à transgresser dans leur œuvre. On pense par exemple à Iannis Xenakis, qui fut d'ailleurs architecte dans le cabinet du Corbusier avant de se consacrer à la musique.

audiovisuelle, compte tenu des contraintes de synchronisation temporelle et labiale que celle-ci implique.

Il y aurait bien sûr matière à élargir encore cette réflexion, et cela au moins dans deux directions :

- il serait passionnant d'étudier les stratégies d'autres adaptateurs interprètes, et ceux-ci ne manquent pas, dans toutes sortes de combinaisons linguistiques, dans la chanson tout court, mais aussi au cinéma (les chansons des films de Walt Disney, souvent impeccablement adaptées) ou dans la comédie musicale (*Mama Mia...*, pour les chansons du groupe Abba, par exemple). On trouvera alors des points de contact avec un sujet plus couramment traité : l'adaptation des opéras classiques, très répandue en France jusque dans les années 30 (voir, par exemple Surbézy, 2009, pp. 309-328) et encore aujourd'hui dans certains pays⁴³ ;
- il y aurait également un travail à entreprendre, au-delà des questions de traduction et d'adaptation, sur la réception des œuvres musicales à l'étranger, sur la façon dont elle inspire les paroles ou les thématiques de chanteurs locaux, ainsi que la microculture environnante, et contribue de la sorte à donner de l'artiste concerné une image parfois fort éloignée de celle ayant cours dans son pays d'origine, en synchronie comme en diachronie. Ici, c'est une vision très extensive de la traduction qu'il faudrait convoquer, en s'appuyant notamment sur la théorie de la réception de Hans Robert Jauss.

Il y aurait sans doute matière à développer et élargir ainsi ces réflexions pour en faire un ouvrage complet. Il me semble néanmoins plus urgent de me consacrer plus spécifiquement au domaine pragmatique. Je pourrais en revanche imaginer, dans une vie universitaire future, de suivre les thèses sur ce sujet ou, dans un avenir beaucoup plus immédiat, d'intégrer de telles réflexions, menées par d'autres, à des colloques. La cinquième édition de la *Traductologie de plein champ*, qui traitera des traductions visant le grand public (voir chapitre 4) en fournira par exemple l'occasion.

2. Des clichés à la traduction technique

Ce premier ensemble de réflexions applique à l'adaptation de chansons des outils empruntés à la critique littéraire, sans guère s'éloigner de cette sphère. Ces mêmes outils, néanmoins, peuvent être mis au service de sujets véritablement pragmatiques. C'est ce que j'ai fait avec le

⁴³ Faut-il rappeler que le serpent familier aux auditeurs germanistes de la *Flûte enchantée* devient, dans la version filmée par Bergman en suédois, un déstabilisant dragon ?

cliché en traduction technique⁴⁴, en m'appuyant sur une citation de Bernard Lortholary. Cette personnalité de la traduction littéraire explique en effet, lors d'une interview, qu'il lui arrive également (avec sa femme...) de réaliser des traductions techniques : « *Sur le plan linguistique, cela me fait du bien de traduire des clichés et des formules toutes faites*⁴⁵. » C'est injuste, mais c'est juste... Il faut ici partir d'une évidence générale : traduire, c'est d'emblée se placer sur la piste de la répétition, de la *mimesis*, dirait Aristote – et donc, au moins en tendance, du cliché. Or, en théorie, celui-ci ne devrait pas avoir cours dans le discours scientifique ou technique. D'une part, il procède d'une forme métaphorique, et de ce fait d'un redoublement du code alors que la langue technique se veut avant tout monosémique et, d'autre part, l'usure propre à cette figure (dévalorisation d'une expression initialement originale par la répétition) n'a pas lieu de s'y manifester, puisque le rapport à la nouveauté n'y est pas le même.

La réalité se révèle néanmoins plus complexe. Le cliché peut d'abord se réintroduire dans l'esprit d'un lecteur (voire d'un traducteur) mal informé sur la distance entre langue de spécialité et langue générale. Il peut aussi être instillé par endroits, pour donner plus de fluidité au texte d'arrivée. Plus important, la formulation technique se situe en permanence à la lisière du cliché : elle rappelle fréquemment celui-ci par l'un au moins de ses aspects. Il y a tout d'abord les formes figées et toute la phraséologie sans lesquelles la TAO serait inopérante. Ici, c'est la composante métaphorique qui disparaît : régime de stéréotype. On le perçoit également sous ce que Thomas Kuhn (1962/1983) appelle des « *paradigmes* » : concept ou une figuration souvent *imagée* ou *gracieuse* dont l'objet est de fixer la représentation d'une réalité susceptible de faciliter l'appréhension des phénomènes concrets.

En somme, la problématique du cliché en traduction technique est à la fois proche et lointaine de celle qu'on trouvera en littérature. Dans les deux cas, il s'agit de redonner vie à des images qui ont perdu une partie de leur pouvoir évocateur. Néanmoins, en technique, cette opération sert la compréhension plus que l'expression. En outre, le cliché en technique s'observe essentiellement de manière décomposée, alors qu'il forme un tout conceptuel en littérature. Cette réflexion débouche sur un constat : en traduction littéraire, on traduit de la forme ; en traduction technique, on traduit de l'intention (la nouveauté étant ici confinée aux aspects thématiques et au vocabulaire) *dans* une forme préexistante.

⁴⁴ « De l'absence à l'omniprésence: la famille du cliché en traduction technique », article 3, volume deux.

⁴⁵ Interview accordée à *L'Entreprise en solo*, juillet-août 1999, p. 72.

Il importait ensuite d'approfondir la question des personnages⁴⁶. L'interrogation porte cette fois non pas sur ce qu'on traduit, mais sur ce qui permet d'orienter la tâche afin de parvenir à un document qui fonctionne. Se dégagent alors trois catégories d'acteurs, présents aux bornes du processus de traduction, mentionnés à l'intérieur des textes, ou encore implicites.

Les premiers sont les plus visibles, car ils sont à l'origine d'un cahier des charges, officialisé ou non. Ils ont néanmoins la particularité de se dédoubler : nous avons à chaque fois affaire à un individu (client ou demandeur), pourvu de ses idiosyncrasies personnelles, et à un lectorat, en général plus nombreux. La prise en compte de l'un et de l'autre donne une forme, un style de rédaction. Celle-ci, toutefois, dépend aussi de l'auteur du document. Et là encore, en pragmatique, il y a réplication : c'est à chaque fois un (ou plusieurs) individu(s) qui signe(nt), mais c'est avant tout, en particulier pour les textes scientifiques et techniques, une communauté qui s'exprime selon des règles d'écriture communément admises. D'où, pour le traducteur, la possibilité d'une variation de style par rapport aux choix individuels de l'auteur, en faveur de la norme collective. Ce principe, évidemment, perd de sa validité à raison de la notoriété de l'auteur initial. La liberté du traducteur – et par liberté, il faut entendre ici la possibilité d'aboutir à une traduction qui serait la meilleure *a priori* – est donc moindre lorsqu'il a affaire à un document émanant d'une figure connue. C'est notamment le cas dans le choix des métaphores en politique.

La deuxième catégorie de personnages est constituée d'*agents rationnels* : stéréotypes représentant un groupe particulier d'individus, réduits à des comportements élémentaires, eux-mêmes justifiés par des motivations précises, ce qui permet de prévoir actions et réactions. Par ces agents rationnels (cocus de Bagdad, nains de Zürich, dentiste belge ou plombier polonais⁴⁷, en économie, par exemple), l'anthropomorphisme se réintroduit dans les textes d'où une prétention strictement scientifique pourrait souhaiter les chasser. Car si la science se veut et se proclame objective et désincarnée, elle emprunte aussi des schémas de pensée simplifiés. Outre leur variabilité géographique, ces agents sont parfois latents : les documents économiques s'adressent par exemple à un *homo economicus* qui n'est pratiquement jamais mentionné, mais n'en aime pas moins toute la rédaction et toute la traduction. Leur caractéristique est de présenter une *rationalité limitée*, c'est-à-dire d'adhérer à un système de valeurs partiellement distinct du reste du monde. Lui-même agent rationnel à sa manière, le traducteur se doit de comprendre ce micro-univers et de s'y glisser.

⁴⁶ « Les marionnettes invisibles : y-a-t-il des personnages dans la traduction des textes pragmatiques ? », article 6, volume deux.

⁴⁷ Celui-ci n'ayant pas encore eu son heure de gloire au moment de la publication de cet article.

Néanmoins, il ne peut pas se contenter d'un tel rétrécissement de focale. Il s'est certes orienté grâce aux personnages présents aux bornes du processus de traduction, il s'est certes revêtu des habits mentaux de l'agent rationnel qui va colorer la vision du monde dont procède le texte. S'il en reste là, il produira un document valide pour la communauté visée et pour elle seulement. C'est insuffisant – et c'est aussi pourquoi il vaut mieux être un spécialiste de la traduction qu'un traducteur spécialisé, pour reprendre les paroles de Daniel Moskowitz à l'ESIT. En effet, les textes pragmatiques sont également référés à l'univers en général, dépassent presque toujours le champ étroit de la spécialité dont ils relèvent, et peuvent prétendre à une portée plus large. D'où la prise en compte d'une troisième catégorie de personnages, nommés *tiers de référence*, et qui ont pour fonction de concilier les subjectivités, d'universaliser le processus de traduction, à la manière, dans leurs domaines respectifs, des notaires, des chambres de compensation ou de l'État. Ainsi, un texte pragmatique doit s'adresser au spécialiste concerné dans une langue qui lui sera familière, mais aussi être compréhensible pour tout autre lecteur : visée humaniste et universaliste de cette opération. On retrouve la problématique du cliché, à travers le concept, souvent décrié, mais également pourvu d'un contenu positif, de *lieu commun*.

Cette réflexion s'appuyait dans une large mesure sur des exemples tirés de l'économie et des finances, voire de l'électricité. Il serait intéressant de la poursuivre en croisant sa thématique avec celle des langues de spécialité, et de parler, plutôt que de personnages, de *personnification*, dans la mesure où l'on a affaire à des stylisations plus qu'à des individus de chair et de sang. Ces questions débouchent par ailleurs directement sur celle de la phraséologie et, au-delà, sur celle de l'automatisation, totale ou partielle des processus, porteuse elle-même d'une redéfinition des champs d'action du traducteur. Si, en effet, il existe des formes figées et récurrentes dans un texte technique, et plus généralement dans le domaine pragmatique, alors il y a possibilité d'intervention systématique (informatisée) sur les segments considérés, à des fins de productivité accrue : on voit ici comment une réflexion issue des études littéraires peut s'hybrider avec les problématiques de la traduction assistée par ordinateur et de la traduction automatique, qui seront traitées plus avant au chapitre 4 de cette note de synthèse.

II. Pour une autonomie raisonnée des composantes de la traductologie

Je suis de ceux qui estiment que traduction littéraire et traduction pragmatique gagnent à être étudiées séparément. Cette opinion étant minoritaire, il convient de la justifier. Ce sera l'objet de la présente section. Ce découpage se heurte tout d'abord à un problème récurrent dans notre

univers : celui du périmètre. Ainsi, distinguer ce qui relève de la littérature et ce qui s'en écarte n'est pas aisé. On sait depuis Bakhtine que la forme littéraire – et plus précisément le roman – a pour caractéristique première d'accueillir toutes les autres formes d'écriture : « *En principe, n'importe quel genre peut s'introduire dans la structure d'un roman, et il n'est guère facile de découvrir un seul genre qui n'ait été, un jour ou l'autre, incorporé par un auteur ou un autre.* » (Bakhtine, 1975/1978, p. 141) Pynchon en fournit une illustration éclatante et il est loin d'être le seul. Il nous met également en garde contre la mise en scène des contraires : « *waiting for a symmetry of choices to break down, to go skew. She had heard all about excluded middles; they were bad shit, to be avoided; and how had it ever happened here, with the chances once so good for diversity?* » (*The Crying of Lot 49*, p. 136). Nul n'ignore, à l'opposé, que la technique a beaucoup emprunté à la fiction pour ses images et qu'elle a, depuis quelques années, tendance à emprunter les voies romanesques afin, par exemple, d'initier des utilisateurs au fonctionnement de tel ou tel objet technique complexe. Enfin, définir ce qui relève de la littérature tout court n'est pas si facile : une fiction de forme hautement stéréotypée, conçue et commercialisée comme un produit de grande consommation (romans sentimentaux, littérature pour la jeunesse...) est-elle un objet littéraire, destiné à procurer une émotion esthétique, ou un texte pragmatique, pourvu avant tout d'une visée communicative ? Où, en outre, situer les sciences humaines, ou les genres dits mineurs ? Plus généralement, c'est toujours dans un entre-deux que se logent tant la traduction que ses problématiques.

La notion de traduction s'accommode ainsi assez mal de la frontalité : tout y est hybridation, démarche analogique, dosage des ressemblances et dissemblances. Il en va de même en traductologie, ne serait-ce que parce que celle-ci s'appuie sur cette pratique. Il est donc bien évident que les raisonnements en termes de contraires ne peuvent, là encore, être contrariés sur le strict plan scientifique. Alors pourquoi prôner une séparation à l'heure où, justement, dans les formations et la recherche, on s'orienterait plutôt vers une convergence ? La réponse se situe précisément dans la nécessité de cette convergence : on ne peut faire se rapprocher utilement que ce qui a d'abord été reconnu comme distinct, faute de quoi l'on risque la confusion ou l'annexion. Le problème, à mes yeux, réside donc avant tout dans l'organisation des voisinages disciplinaires.

A. Points de vue hérités sur la traduction

Discipline jeune, la traductologie pragmatique émerge en effet parmi d'autres sous-domaines structurés de plus longue date, et procédant de points de vue que l'on peut qualifier d'hérités, dans la mesure où ils résultent d'une sédimentation dans le temps. Ceux-ci s'observent en particulier dans le champ de la littérature et des sciences humaines, et peuvent se résumer en deux formules qui reviennent à maintenir le courant pragmatique dans un état de minorité : *seuls les grands textes comptent* et *seuls les spécialistes du domaine sont légitimes*.

1. *Seuls les « grands textes » comptent*

Pourquoi tant de mépris ? Cette question vient d'elle-même à l'esprit lorsqu'on lit ce que pensent certains traductologues – éminents – de tout ce qui relève du domaine pragmatique. Les exemples les plus frappants en sont fournis par Antoine Berman (qui manifestait pourtant, me disent ceux qui ont eu la chance de le côtoyer, un grand intérêt pour les langues de spécialité), George Steiner ou Henri Meschonnic, tous trois inspirés en cela aussi par Friedrich Schleiermacher : « *L'interprète⁴⁸ [...] exerce son office dans le domaine des affaires, le véritable traducteur essentiellement dans le domaine de la science et de l'art* » (Schleiermacher, 1985/1999, p. 33). Ainsi, Berman écrit « *le concept de communication est pour nous trop abstrait pour définir l'œuvre et sa traduction. C'est un concept que la technologie a confisqué définitivement, et on peut le lui laisser. Il appartient à la traductique, non à la traductologie.* » (Berman, 1999, p. 70) Pour Steiner, « *Le mystère du transfert de signification est, par essence, le même qu'on traduise un formulaire du bureau de poste ou le Paradiso de Dante. Cependant en tant qu'hypothèse de travail, la distinction est évidente et féconde. C'est à un niveau supérieur que les manifestations sémantiques révèlent au mieux les problèmes théoriques et pratiques de la traduction, les rattachent plus étroitement aux phénomènes généraux du langage et de l'esprit. Ce sont les formes d'expression littéraire au sens large qui exigent et promettent le plus.* » (Steiner, 1975/1978, p. 237)

Ne faisons pas à ces grandes figures l'injure de croire que ce désintérêt tient simplement à une méconnaissance du domaine et de ses enjeux. Il y a sans doute plus, et c'est Georges Mounin (1963) qui peut nous mettre sur une piste éclairante à cet égard. Dans son tour d'horizon des travaux linguistiques confirmant globalement l'impossibilité de traduire, cet auteur mentionne en effet un argument encore aujourd'hui souvent avancé pour concéder qu'effectivement,

⁴⁸ Antoine Berman traduit ici l'allemand *Dolmetscher*, mais nous ne sommes pas dans le registre de l'interprétation telle qu'on la pratique aujourd'hui.

dans l'exception qui constitue le champ pragmatique⁴⁹, la traduction soit une réalité et fonctionne. Si c'est facile, écrit-il en substance, c'est parce que le référent est commun et la différence culturelle mineure : « *Ceci explique pourquoi, toutes les fois qu'il y a situation commune, ou semblable, il y a, ou il peut y avoir, traduction. Ceci explique en particulier pourquoi, plus les traits sémantiquement pertinents d'une situation sont limitativement décrits, définis, et comptés (ce qui est le cas dans tous les domaines scientifiques) plus la traduction est possible et complète, et ceci, quels que soient l'écart et même l'incommensurabilité des syntaxes entre langue-source et langue-cible* » (Mounin, 1963, p. 265⁵⁰. Voir aussi p. 218). Or, sous-entendent ces autres théoriciens de la traduction, tout ce qui est précieux pour l'humanité tient aux différences irréductibles, à la singularité absolue de tout grand créateur de formes. C'est ici, pour eux, que se trouvent les véritables éléments d'une problématique de la traduction : la mise en évidence d'une altérité qui rend caduque la notion d'équivalence selon Meschonnic ; l'élaboration, via la traduction, d'une théorie générale du langage pour cet auteur et pour Steiner. Celle-ci étant au demeurant facilitée, ajouterait Meschonnic par le phénomène de retraduction, qui permet un regard diachronique et comparatif : « *Ce sont les retraductions qui procurent la série la plus documentée des transformations d'un texte, de ses mouvements, par lesquels une culture se montre poétiquement.* » (Meschonnic, 1999, p. 175)

Cette thèse n'est au fond pas très différente de celle à laquelle Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf ont légué leurs noms : ses inspirateurs se contentent de la faire porter sur les auteurs ou sur les œuvres (dans la lignée d'une *Théorie des exceptions*, écrivait Sollers, 1986) et non plus sur les langues. « *Tous les beaux livres sont comme écrits dans une sorte de langue étrangère* », nous avertissait déjà Marcel Proust (1954, p. 303). Chaque (grand) créateur devient ainsi une île, et ses écrits forment un univers propre et partiellement distinct du reste du monde, une langue de spécialité non plus collective, mais individuelle, pourrait-on dire – et universelle parce qu'irréductiblement personnelle, ajouterait Gilles Deleuze⁵¹. Ce qu'il importe de restituer, en déduira Ricoeur, c'est tout le contraire d'une équivalence, mais bien une forme d'incommensurable, qu'il appelle « *l'incomparable* » et qui doit être construite par la traduction (Ricoeur, 2004, pp. 62-66). On comprend alors facilement que le moyen privilégié pour reconstituer ce biotope soit sourcier : ce qui caractérise un grand auteur, un grand texte, c'est son style – voilà ce que le traducteur doit s'attacher à rendre ! Dans cette

⁴⁹ Qu'il n'appelle certes pas encore de cette manière.

⁵⁰ C'est d'ailleurs presque ce que dira ensuite Serres (1974, pp. 9-11), avec pour différence décisive d'insister cette fois sur la différence (le détour) et non plus sur la ressemblance.

⁵¹ Notamment dans son *Abécédaire*, 1996.

logique, on estimera que les documents pragmatiques ne sont pas « *réellement écrits* », « *n'ont pas de style* », relèvent de la « *pensée creuse* » (formules souvent entendues et colportées, et moins souvent assumées par écrit, à ma connaissance). Ils constituent donc une variante simplifiée, vulgarisée, des « *grands textes* ». Leur traduction n'en sera que plus aisée, car qui peut le plus peut le moins. Ainsi, les problématiques de la traduction littéraire engloberaient toute la traduction, et lorsqu'on sait traduire de la littérature, on peut tout traduire et enseigner à tous types de futurs traducteurs. En France, ce phénomène est aggravé par l'usage, qui a longtemps été dominant, de la traduction à l'université : outil d'enseignement de la langue (thème) et de vérification des connaissances linguistiques (version), très loin des problématiques professionnelles⁵².

En corollaire, la traduction pragmatique serait sale et simpliste : il y est question de moteurs ou de choses triviales qui n'élèvent pas l'esprit. On songe à Léon Tolstoï expliquant, dans la postface de *Guerre et Paix*, pourquoi il ne met en scène que des princes, comtes, ministres et autres ducs : « *parce que la vie des marchands, des cochers, des séminaristes, des bagnards et des moujiks me paraît monotone, ennuyeuse, et tout ce que font ces gens me semble découler, pour la plupart, des mêmes ressorts [...], parce que la vie de ces gens est laide, [...] parce que je n'ai jamais pu comprendre ce que pense un boutiquier, debout près de sa boutique, qui invite les passants à acheter ses bretelles, ses cravates [...] pas plus [...] que je ne peux comprendre ce que pense une vache quand on la traite ou ce que pense un cheval quand il tire une barrique.* » (Tolstoï, 1873/2002, p. 957)

Cette vision englobante et hiérarchisée est néanmoins limitée par ses conditions de départ. Car une question fondamentale, en traductologie aussi, consiste à déterminer sur quel objet on travaille, à partir de quoi l'on y réfléchit et si cette base de départ est appropriée à cet objet. C'est ensuite que l'on pourra élargir la focale pour distinguer ce qui doit être unifié et ce qui doit demeurer distinct en fonction de l'objet que l'on s'est fixé. Un des moyens pour le faire consiste à s'interroger sur l'historicité des points de vue considérés. On constatera alors que la primauté de la traduction littéraire possède un double ancrage :

- Elle est d'abord liée à la structuration séculaire de la réflexion traductologique : celle-ci, depuis au moins saint Jérôme (dont l'œuvre de traducteur en a tout de même fait l'un des quatre pères de l'Église catholique) – et même, sans doute depuis la Bible des Septante, sept à huit siècles auparavant (voir Pelikan, 2005) – s'est édifiée sur la traduction des textes religieux. Et ce grand mouvement théorique se poursuit jusqu'à

⁵² Rappelons que Michel Ballard a consacré un colloque à cette question (voir Ballard, 2009 pour la publication).

aujourd'hui, avec Eugène Nida, Henri Meschonnic et même Christiane Nord – en passant bien sûr par cette « *querelle de traducteurs* » que fut, selon Edmond Cary (1963, p. 9), la naissance du protestantisme : Jan Huss, Martin Luther, Jean Calvin, John Dryden – chacun fut traducteur à son heure. Étant donné l'influence de ces personnalités sur l'évolution de la pensée occidentale, on ne saurait s'étonner que la pensée traductologique, elle-même peu valorisée en tant que telle, en ait été marquée de manière décisive. Avec le temps et la sécularisation progressive de la société, le caractère sacré des textes religieux s'est simplement et comme naturellement étendu aux œuvres majeures de la littérature – avec la même révérence.

- À l'époque contemporaine, on constate par ailleurs une montée en puissance de la civilisation technologique, des relations commerciales internationales, avec comme corollaire une marchandisation de la société et une tendance à l'homogénéisation – on peut même dire à l'impérialisme culturel – qui entraînent à leur tour une demande très considérable de traduction. Mais cette fois dans le champ pragmatique. Des besoins et des pratiques nouveaux et perçus comme allogènes se retrouvent en porte à faux par rapport à la topologie institutionnelle et aux hiérarchies héritées. C'est *mutatis mutandis* la thématique, au cinéma, du *Salon de musique* de Satyajit Ray (1958) et du *Guépard* de Luchino Visconti (1963), lui-même adapté de *Lampedusa* (1958/2007).

On peut ainsi craindre que se cristallise une situation dans laquelle la traductologie issue de la réflexion sur les grands textes, institutionnellement dominante à l'université et aux yeux du grand public, se sente fragilisée par le développement de la traduction pragmatique et des métiers que celle-ci agrège autour d'elle. Ce qui peut entraîner des réflexes de défense et une crispation qui serait dommageable pour tous, et que l'on peut également expliquer par le souci – justifié – de préserver une culture humaniste qui s'est construite sur les textes des plus illustres auteurs. Ce qui en ferait un combat par procuration. Les traductologues contemporains ont longtemps reproché à l'approche contrastive de se servir de la traduction pour faire en réalité de la linguistique. On peut se demander dans quelle mesure une partie de la traductologie ne ferait pas aujourd'hui la même chose avec la littérature : ancrer sa légitimité dans un sol plus reconnu, au nom de préoccupations plus générales. On ne saurait contester dans l'absolu le bien-fondé de telles attitudes : la traduction est, de toute évidence, un moyen privilégié et révélateur d'accéder à d'autres domaines pour les éclairer, et les valeurs de l'humanisme me tiennent moi aussi à cœur, même si mon avis diffère sur la façon de les préserver. Mon souci, en tant que chercheur, en tout cas, est ailleurs : comment se servir

de la littérature – mais aussi de la science, des techniques et de la linguistique – pour faire de la traductologie pragmatique ?

2. *Seuls les spécialistes du domaine sont légitimes*

Pour un autre courant, tout aussi riche et stimulant, la traduction est avant tout un moyen pour conduire une recherche dont le centre de gravité sera ailleurs. En effet, on s'en sert beaucoup en psychanalyse (n'oublions pas qu'une bonne partie de la topique freudienne repose sur le concept de traduction), en histoire des idées, évidemment en linguistique, en épistémologie et ailleurs, comme nous le verrons au chapitre 3, mais en tout cas, globalement, en sciences humaines. Cette fois, la traduction n'est plus (ou pas encore) un objet scientifique, mais plutôt un outil scientifique.

Prenons deux exemples : la traduction/retraduction des œuvres complètes de Charles Darwin par une équipe menée par Michel Prum⁵³, à l'Université Paris Diderot, et celle des travaux de Jeremy Bentham⁵⁴ par le centre du même nom. Il semble que la philosophie de Bentham, fondateur, avec John Stuart Mill, de l'utilitarisme, a été dans une large mesure prise en otage et modifiée par son premier traducteur en français (voir Malik Bozzo-Rey, 2005 et à paraître). Il semble également que Charles Darwin a d'abord et dans un même mouvement été traduit en français et dans la langue du positivisme, ce qui a pu en donner une image très éloignée de l'original (voir Annie Brisset, 2006, 21-35)⁵⁵. Dans un cas comme dans l'autre, les équipes qui se sont attelées à leur retraduction entendent restituer une pensée au plus proche de sa formulation originale. Ce qui ne va pas de soi. Ainsi, les traducteurs du Centre Bentham vont se heurter à des problèmes terminologiques considérables liés à la définition très personnelle que leur auteur attribue à certains termes, et qui s'accompagne d'une tentative de réforme du langage en vertu de laquelle la portée juridique et philosophique d'un mot sera très différente selon qu'il est substantif, verbe ou adjectif (voir Bozzo-Rey, Brunon-Ernst et de Champs, 2006, p. 48-49, notamment). C'est le cas, par exemple, du mot anglais *jurisprudence*. Pour Bentham, celui-ci possède trois sens très précis, dont aucun ne correspond véritablement au français qui en serait la translittération : « *Il semble donc qu'il y ait trois expressions qui pourraient servir à traduire le terme jurisprudence : philosophie du droit, science du droit et*

⁵³ Ma réflexion se fonde ici sur des discussions approfondies avec ce collègue, ainsi que, dans une moindre mesure sur l'article de ce dernier dans un numéro de revue que j'ai dirigé, voir chapitre 4.

⁵⁴ L'un et l'autre de ces auteurs avaient déjà été traduits en français, mais seulement en partie.

⁵⁵ Ce phénomène n'est d'ailleurs pas rare : « *Ainsi la traduction américaine de Humboldt en 1971 le chomskisait, attestant et accomplissant par là même la filiation proclamée de Chomsky à Humboldt. Pendant ce temps, une traduction française le phénoménologisait et marxisait. Une plus récente le kantise.* » (Meschonnic, 1999, p. 176)

théorie du droit. À celle-ci, nous pourrions peut-être ajouter celle de droit, tout court. En effet, quand Bentham parle de limite entre la branche pénale et civile de la jurisprudence, on serait tenté de ne parler que de droit. » (Bozzo-Rey, à paraître, pp. 8-9) Quelle solution, alors, sachant que chacune de ces options comporte des enjeux considérables en termes de réception ? Plutôt que celui de la dissimilation (concept ladmiralien⁵⁶ qui consiste notamment, lorsqu'une expression pourrait être calquée en traduction, à en adopter systématiquement une différente) ou de la néologie, que l'on pourrait justifier par la relative rareté du mot *jurisprudence* dans la langue anglaise courante et par le souci de faire passer en français cette nouveauté, le choix retenu sera presque toujours celui du calque (souvent avec italiques, pour signaler que le sens donné par l'auteur au mot en question est particulier) : « *C'est pourquoi j'ai finalement choisi, au terme d'un certain nombre d'hésitation et de discussions avec mes collègues du Centre Bentham – de traduire jurisprudence par jurisprudence.* » (Bozzo-Rey, à paraître, pp. 11-12) Cela revient à dire que Bentham, en l'occurrence, n'écrit pas en anglais mais en benthamien, qui sera là aussi sa langue de spécialité individuelle. Et donc que lui rendre justice par la retraduction (puisqu'on sait que la première traduction d'un grand auteur est le plus souvent une acclimatation) suppose de faire du benthamien en français également, en conférant un sens nouveau à des termes connus par ailleurs, pour les éloigner de la langue générale. Cette démarche comporte un inconvénient. La distance du public anglophone lisant Bentham aujourd'hui aux concepts de cet auteur est en effet certainement moindre que celle du public français. Le premier vit depuis deux siècles avec les concepts spécifiquement benthamiens qui se cachent sous des vedettes en apparence banales, alors que pour le lecteur francophone, le mot *jurisprudence* a certes plusieurs sens, mais pas (à ce jour) celui qu'en donne Bentham. Il faut donc refaire pour ces nouveaux destinataires tout le travail déjà accompli pour que la définition de ce terme par cet auteur en anglais devienne également acceptable en français. C'est une démarche archéologique, scrupuleuse – éthique, même, sans doute. Dans cette optique, la traduction doit conserver son extranéité : le texte d'arrivée ne doit pas sembler, par son sens, moins étrange à ses destinataires que le texte de départ aux siens lors de sa publication initiale. De quoi ravir Schleiermacher et Meschonnic, mais aussi, *mutatis mutandis*, Sapir et Whorf : ici, chacun pense et parle dans une langue différente. Est-ce pour autant la meilleure garantie d'une diffusion large des idées de ce philosophe dans la sphère francophone ? Ne peut-on pas estimer, au contraire, que c'est condamner un auteur qui a droit de cité dans sa langue d'origine à refaire en traduction tout le combat qui l'a mené, en

⁵⁶ Voir Ladmiraal, 1979/2002, pp. 57, 198 et 210, notamment.

anglais, à la postérité – et que l’issue de ce combat est douteuse ? Comme le suggère Gideon Toury au sujet des attitudes que l’on peut qualifier de *sourcières*, « *In this last case, the translation is not really introduced into the target culture [...], but is imposed on it, so to speak. Sure, it may eventually carve a niche for itself in the latter, but there is no initial attempt to accommodate it to any existing ‘slot’.* » (Toury, 1978/1992, p. 203)

B. Limites de ces points de vue dans l’optique d’une traductologie pragmatique

Ces postures se rencontrent principalement, nous l’avons vu, en sciences humaines et en traduction littéraire. Il ne s’agit pas, ici, de les critiquer en elles-mêmes, dans la mesure où elles représentent des édifices intellectuels extrêmement brillants et solides pour ce qui est le cœur de leur univers. Il convient plutôt d’en dégager les limites communes dès lors que l’on voudrait les appliquer sans reste à la traduction pragmatique :

- elles partagent une vision sourcière de la traduction ;
- elles s’accompagnent d’une forme de mépris pour le domaine pragmatique en général, ainsi que pour les outils informatiques, jugés menaçants et étrangers à l’activité purement intellectuelle du chercheur ;
- elles procèdent d’une vision préprofessionnelle de la traduction : celle-ci est considérée comme une activité à laquelle on peut s’adonner, plus que comme un métier dont on peut vivre ;
- elles véhiculent une vision ancillaire et en tout cas inférieure de la traduction, tout en portant en germe le renoncement à celle-ci, selon le principe que l’original vaudra toujours mieux que la copie (voir notamment à ce sujet Gavronsky, 1977, p. 53⁵⁷) ;
- elles font parfois assez peu de cas de la différence des publics, puisqu’il s’agit en quelque sorte de produire un document ethnographique ;
- elles ignorent également les contraintes observées sur le marché, qui méritent là aussi d’être mises en perspective par une recherche raisonnée : si la traduction a des choses à dire pour la sociologie, l’inverse n’en est pas moins vrai ;
- elles sont aveugles sur la diversification des métiers de la traduction, et donc sur les questions que celle-ci, à son tour, soulève.

⁵⁷ Il faut ici faire une exception pour le toujours très nuancé Antoine Berman, qui affirme dans un même mouvement l’ancillarité du texte traduit et son caractère fondateur : « *Mais une traduction ne vise-t-elle pas non seulement à ‘rendre’ l’original, à en être le ‘double’ (confirmant ainsi sa secondarité), mais à devenir, à être aussi une œuvre de plein droit ? Paradoxalement, cette dernière visée, atteindre l’autonomie, la durabilité d’une œuvre, ne contredit pas la première, elle la renforce.* » (Berman, 1995, p. 42)

C. Poser un regard autre : une première approche de l'interdisciplinarité

Il y a donc lieu d'expliquer en quoi beaucoup des problèmes posés par la traduction pragmatique sont autres. Ce qui vaut *a fortiori* pour les solutions à ces problèmes :

- ils sont autres avant tout parce que la notion d'auteur y est différente. Dans le champ pragmatique, peu importe en général l'identité de celui qui a rédigé le document initial : ce qui compte, c'est en premier lieu le public ciblé ; c'est ensuite le collectif concerné (qui renvoie à l'éthos des auteurs) ; c'est enfin la nature du texte. De ce fait, les physiciens s'expriment d'une certaine manière, étrangère aux juristes, qui ne seront pas plus immédiatement compréhensibles que les premiers aux médecins. Il ne s'agit plus d'être dans la tonalité d'un individu, mais dans celle d'un groupe ;
- ils sont autres parce que la visée des écrits considérés est dissemblable : en traduction pragmatique, on s'attache essentiellement à transmettre non plus une émotion esthétique ou une pensée originale, mais un message, et c'est cet objectif-là qui va déterminer une forme ;
- ils sont autres parce que les conditions d'exercice ne sont pas les mêmes. La traduction pragmatique s'appuie sur des métiers bien réels, de mieux en mieux reconnus et qui sont en outre en constante évolution. Elle mène à l'industrie des langues, et rencontre au passage le traitement automatique du langage et la communication interculturelle. Voilà qui ne facilite certes pas la théorisation, mais la rend d'autant plus stimulante et nécessaire : comment ces changements ne modifieraient-ils pas les réflexions au même titre que les pratiques dans le(s) champ(s) envisagés(s) ?

Une distinction est de ce fait pertinente, afin d'échapper à la fois aux oppositions binaires et aux désirs de subordination ou d'annexion. La traduction est chose interdisciplinaire, c'est une affaire entendue. Néanmoins, les interdisciplinarités ne sont pas les mêmes en traduction pragmatique, en traduction littéraire et ailleurs en sciences humaines. En effet, ces activités relèvent d'univers conceptuels différents, procèdent de visées distinctes et s'appuient sur des réalités professionnelles dissemblables. La question est donc, sur le plan collectif, *Avec qui chercher ?* Et la réponse dépendra grandement des objectifs assignés à cette recherche. Nous verrons plus loin que cette problématique comporte également une dimension institutionnelle. Ma réflexion sur ces points s'est structurée sur une période de 15 ans, ponctuée par quatre publications. Il s'agissait déjà (ou peut-être encore) de trouver une articulation entre trois éléments de nature différente : tout d'abord les outils de l'étude littéraire conduite autour de

ma thèse ; ensuite, la recherche qu'il m'apparaissait nécessaire de mener à partir de ma pratique en traduction pragmatique ; et enfin la traduction littéraire. Je suis pour cela parti de la notion d'interdisciplinarité dans le registre professionnel et en général, avant d'aborder le rôle du facteur local et les apports des démarches policière et scientifique dans ce vaste ensemble.

a. *L'interdisciplinarité vue par un professionnel*

L'interdisciplinarité en traduction professionnelle tient certes aux conditions concrètes d'exercice, mais elle est, plus profondément, due à trois types de cohabitation entre différentes formes de langue⁵⁸. Il y a tout d'abord celle entre langue générale et langues de spécialité, appréhendable par une métaphore : un texte technique est un échiquier, avec des cases blanches (la langue générale) et des cases noires (les composantes purement techniques, couverts par la langue de spécialité). Point fondamental, et qui distingue par exemple mes conceptions de celles de Marianne Lederer (1994/2006), il est fréquent que l'un au moins de ces aspects soit déficient, et il revient au traducteur de reconstituer le schéma d'ensemble à partir de celui qui lui semble le plus fiable. Pour autant, l'existence de ces langues de spécialité représente davantage une contrainte qu'une difficulté, car elle a tendance à réduire les possibilités de choix, et donc à faciliter la tâche (phénomène maintes fois illustré par les travaux de l'OULIPO). S'il y a ici difficulté, c'est dans les points de contact avec la langue générale, ainsi qu'entre les différentes langues de spécialité. Se pose ensuite la question du rapport entre la fiction et les langues techniques. Il apparaît ici que la littérature, contrairement à ce qu'on pourrait penser, a toujours accordé une large place aux savoirs techniques. Le point commun est à rechercher dans l'importance de la nouveauté, dans la forme comme dans les thématiques, sans pour autant que l'expression, dans ces deux domaines, fasse appel aux mêmes qualités. On peut s'en servir pour tenter de définir la différence entre traduction littéraire et traduction technique. Dans la première, nous l'avons vu, la question du « *vouloir dire* » n'a pas lieu d'être : on ne se demande pas quelle a pu être l'intention de l'auteur. Dans la seconde, au contraire, on misera tout sur l'intention. Dans la première, on traduira un auteur particulier, dans son style particulier. Dans la seconde, on s'exprimera dans la langue d'une collectivité. Néanmoins, c'est surtout dans le traitement de l'erreur que ces deux genres se différencient le plus nettement : en littérature, l'erreur est une donnée signifiante ; en technique, elle est un problème qui suppose un positionnement et un

⁵⁸ « Le traducteur face à l'interdisciplinarité », article 1, volume deux.

choix informé de la part du traducteur. Avec le recul, on peut observer qu'une bonne partie de ma réflexion ultérieure est déjà présente dans ce tout premier texte traductologique (1996), mais que bien des points méritent d'être consolidés, en particulier en ce qui concerne la terminologie, ce qui ne sera vraiment fait qu'avec les chapitres consacrés à ce sujet dans le volume trois de ce dossier.

b. Composer avec la diversité

À ce stade demeure néanmoins un paradoxe : plus on est spécialisé, moins on est à même de se faire comprendre du monde extérieur, et pourtant le rôle des traducteurs techniques consiste à transmettre un message précis à des spécialistes, sans disposer au départ des mêmes connaissances qu'eux. Ce constat est aggravé par l'hétérogénéité des pratiques, la diversification des métiers de la traduction et la multiplicité des traits partagés avec d'autres professions. Deux options sont alors envisageables : le traducteur peut simplifier son univers en se restreignant à un champ aussi étroit que possible, mais cette forme d'organisation relève d'un choix individuel et non collectif ; ou bien il peut fonder sa réflexion sur les points de contact entre les micro-domaines, en s'appuyant sur la structure des textes et sur ce qu'on peut appeler des *savoirs de base*. Il faut ainsi sortir des domaines de spécialité pour les regarder du dehors et en discerner les éléments de régularité, ce qui finit par en révéler la réconfortante simplicité : une fois acquises quelques bases, on retrouve globalement les mêmes schémas. Là encore, on constate un trait de différenciation très nette d'avec la littérature et la traduction littéraire. En se plaçant au niveau de ces savoirs de base, on peut donc sauter avec agilité d'un secteur à l'autre, et engranger des idées claires et opératoires : « *la technique, c'est un rapport à la nouveauté ; l'économie et les finances, c'est un rapport au temps ; la traduction de contrats, c'est avant tout un problème de limites*⁵⁹ ». Ces réflexions, encore hésitantes, seront approfondies, dans leurs aspects didactiques quelques années plus tard (voir article 23, volume deux, et chapitre 4 de cette note de synthèse).

c. L'approche par le facteur local

Troisième voie d'approche, il semble possible de justifier une autonomie raisonnée de la traductologie pragmatique en intégrant une dimension géographique au tableau. En effet, le facteur local importe également en technique, domaine pourtant *a priori* aisément universalisable, avec d'ailleurs des déclinaisons temporelles et des problèmes d'arbitrage

⁵⁹ « Interdisciplinarité et savoirs de base, la question jumelle », article 2, volume deux.

entre relativisme et impérialisme culturel, et ce phénomène nécessite de prendre en compte les différences d'imaginaire social. D'où une première conclusion, empruntée à un Henri Meschonnic qui l'applique d'abord à la littérature et aux textes religieux : on traduit ce que le texte fait et non pas ce que le texte dit. En l'occurrence, en s'adaptant à son lectorat (ce qui, pour le coup, ne recueillerait pas forcément l'aval du traducteur des *Cinq rouleaux* (1970). C'est alors que survient la réelle difficulté traductologique : on semble ainsi mettre d'accord, lorsqu'on les transpose dans le secteur pragmatique, des théoriciens aussi opposés que Meschonnic, justement, et Nida ou Nord, qui raisonnent pourtant tous trois à partir de traductions de la Bible. C'est notamment pour tourner ce paradoxe que l'on peut plaider pour un affranchissement de la traductologie pragmatique par rapport aux sphères religieuse ou littéraire. Il importe donc, pour arriver à une vision cohérente, de la séparer de ces sphères, ce qui permet dans un deuxième temps de la nourrir des apports d'auteurs qui sont par ailleurs incompatibles. Si la traduction littéraire est bien soumise aux mêmes questions de facteur local, ses solutions y seront différentes, et auront pour visée de faire ressortir l'étrangeté, de rendre l'écriture manifeste en arrêtant la lecture (du moins chez les sourciers). La traduction pragmatique, au contraire, dans sa prise en compte du même facteur local, cherchera à gommer ou à rendre familier, précisément pour ne pas interrompre cette lecture. Au bout du compte, le problème majeur de la première serait *comment réexprimer l'unique ?* alors que celui de la seconde est l'intégration du référent. Dans le premier cas, on localisera dans un imaginaire ; dans le second, on localisera dans le réel. D'où une observation là encore paradoxale, mais qui me semble fondamentale : « *il y a véritablement traduction là où il y a défaut d'identité*⁶⁰ ».

d. Modèles littéraires pour la traduction pragmatique

J'ai enfin pu synthétiser mes spéculations sur le rapport entre traduction littéraire, traduction pragmatique et littérature tout court⁶¹ en 2011, en partant d'un passage du *Double assassinat dans la rue Morgue*, d'Edgar Poe. Il n'y a nullement lieu, ici, de s'intéresser aux traductions possibles, mais bien de raisonner sur l'intrigue, pour reprendre la démarche de l'enquête, telle qu'elle est analysée par Boileau et Narcejac (1975/1994), et pour montrer qu'elle est peu ou prou celle d'un traducteur pragmatique. Celui-ci doit en effet poser les bonnes questions, formuler des hypothèses, qu'il importera de vérifier, savoir remettre en cause les données de départ et assumer l'incomplétude de ses investigations. Avec d'ailleurs des différences : en

⁶⁰ « Le facteur local comme levier d'une traductologie pragmatique », article 26, volume deux.

⁶¹ « Heuristique et limites du modèle policier en traduction », article 33, volume deux.

traduction, à la différence de l'enquête policière, il faut choisir, au risque de se tromper – ce qui nous éloigne au passage de la production d'un équivalent fidèle. Pour autant, cette démarche policière, tout utile qu'elle soit, n'est qu'une stylisation, un paravent de l'approche scientifique. Dans les deux cas, il s'agit de partir d'une jungle foisonnante pour l'ordonner. La métaphore policière est donc avant tout un moyen habile – et pratique sur le plan didactique – de mettre en lumière la façon d'aborder un texte pragmatique. Or, c'est par la littérature, par son pouvoir évocateur, par son pacte de lecture, qui nous aspire à l'intérieur d'un espace fictionnel et par son aptitude à proposer des images mémorables, que l'on peut saisir ce phénomène. On comprend ainsi comment cette littérature peut être la cheville qui s'insère entre traduction littéraire et traduction pragmatique, pour permettre, peut-être, de surmonter le paradoxe qui veut que, dans notre domaine, la majorité de la recherche et des thèses concernent encore la sphère littéraire, tandis que la plus grande partie des professionnels, du marché, des évolutions et des nouveaux métiers se rencontrent dans le champ pragmatique.

*

* *

Je n'ai pas, avec ces quelques écrits, épuisé le thème des relations entre traduction et littérature, tant s'en faut. Il serait par exemple très intéressant d'étudier les romans (et d'ailleurs des films) qui, de plus en plus nombreux, prennent la traduction comme sujet, afin d'en extraire une représentation de cette pratique du point de vue d'un créateur de formes. On pourrait aussi creuser la question du rapport au réel par le truchement de la fiction, y compris, au demeurant, dans une perspective lacanienne (selon le principe, en deux mots, que le réel ne serait pas ce que nous appelons le référent, mais bien ce qui se trouve dans notre inconscient). Il y aurait également lieu de revenir sur certains passages techniques de Thomas Pynchon pour les traduire comme s'il s'agissait effectivement de textes pragmatiques, afin de les comparer aux traductions publiées, et de tenter, peut-être d'en dégager des règles d'écritures différentielles. Enfin, dans le registre de la narratologie appliquée à la traduction, il serait très instructif de travailler, en traduction littéraire (et plus spécifiquement dans la littérature grand public) sur la construction du lecteur par projection de la subjectivité du traducteur. Cette réflexion pourrait partir d'une observation de Dominique Defert, traducteur notamment de Dan Brown. Lors d'une journée d'étude dont j'ai été l'animateur⁶², celui-ci remarquait en effet que, dans sa démarche de traducteur soumis à des délais extrêmement stricts, il veillait à être le premier surpris par les rebondissements de l'intrigue, et à transmettre, dans son texte,

⁶² À l'ENS de Cachan, sous la direction d'Anthony Saber, en mars 2010.

cette surprise de lecteur, car tel est l'effet que cherche à produire cette catégorie d'ouvrage. On pourrait alors comparer cette stratégie à celle de Jean-François Ménard, traducteur de la saga *Harry Potter*, qui, astreint à des exigences de calendrier analogues, procède à l'inverse : lecture du premier et du dernier chapitres, suivie de leur traduction, puis même chose pour le deuxième et l'avant-dernier, et progression en boustrophédon vers le milieu du roman (voir interview dans Mathieu, 2005). On réintégrerait ainsi dans la traduction littéraire les problématiques de marché et de contraintes qui sont plus couramment traitées, en France, sur le versant pragmatique, de même qu'il me semble souhaitable de considérer la technologie en général comme relevant des sciences humaines, et non comme en contradiction avec ces dernières.

Beaucoup reste donc à faire dans ces domaines, dès lors qu'on les envisage comme autonomes et en interaction, et non plus comme hiérarchisés ou comme en opposition. La distinction des sous-domaines de la traductologie doit être regardée comme un moment dans une logique visant à établir eux des circulations nécessaires à une recherche qui soit fructueuse et susceptible de guider les professionnels dans leur pratique. Ce qui compte, ce ne sont pas tant les oppositions que les possibilités de ménager des correspondances et des échanges. Comme chez Thomas Pynchon, il faut contrarier les contraires, ce qui passe par la réintégration d'un élément tiers, qui conserve la différence – et permette ainsi l'orientation en évitant la subordination. Ce point commun, cette cheville, n'est pas à chercher dans la traduction elle-même. Elle est, d'une part, dans la littérature et, d'autre part, dans la réflexion scientifique.

La fiction n'est plus, ici, un moyen d'échapper au réel, mais un outil pour mieux comprendre ce dernier, qui est aussi l'objet de la traduction pragmatique. Dans cette approche, le vecteur part donc de la science et de la création artistique, et pointe en direction de la traduction littéraire et de la traduction pragmatique. C'est évidemment la démarche inverse de certains traductologues littéraires, qui considèrent que leurs travaux doivent irriguer les études littéraires, ou de certains traductologues contrastivistes, qui conçoivent leurs efforts comme autant de contributions à la linguistique. Là encore, tout dépend d'où l'on parle et pour quel objectif.

Chapitre 3. Faire : une recherche fondée sur une pratique

Le chapitre précédent s'attachait à montrer qu'une recherche débutée en littérature américaine et poursuivie en traduction pragmatique peut non seulement être qualifiée de cohérente, mais aussi apporter des éclairages originaux sur le positionnement de cette dernière discipline par rapport aux autres sous-domaines de la traductologie, ainsi que sur l'articulation intellectuelle entre traduction littéraire, littérature, traduction pragmatique et démarche scientifique. Pour prendre tout son sens, cette articulation doit néanmoins rencontrer les applications professionnelles de la traduction.

Ce nouvel aspect de ma recherche s'est donc inspiré de l'exercice de la traduction professionnelle, que j'ai pratiquée à temps plein pendant 17 ans. C'est une faiblesse, dans la mesure où la méconnaissance traductologique dans laquelle je me trouvais initialement (si l'on exclut la théorie interprétative, découverte de première main comme étudiant à l'ESIT) a pu m'amener à proférer quelques évidences. C'est aussi une force, car cela m'a ensuite permis de mettre les concepts traductologiques à l'épreuve d'une pratique solide. Je disposais en effet là d'un point d'appui pour confronter mes observations aux multiples théories appelées par la traduction⁶³. Le rapport entre exercice professionnel et recherche avait au demeurant déjà été traité par Antoine Berman (1995, pp. 72-73) ou Anthony Pym (1998, p. 160). Le premier se pose des questions de nationalité, de langue maternelle, de profession, de langues, de types d'œuvres, de co-traduction..., mais ne prend en compte que la sphère littéraire. Il met en revanche de côté tout ce qui peut relever des affects : « *La vie du traducteur ne nous intéresse pas, et a fortiori ses états d'âme* » (Berman, 1995, p. 173). Le second estime à l'inverse que les traducteurs doivent être envisagés dans leur dimension purement humaine, privée, psychologique et que ces facteurs sont significatifs pour la traductologie. Il avance néanmoins que les producteurs de traductions ne sont que rarement des professionnels et que la professionnalisation, finalement, parce qu'elle impose un cadre de fonctionnement, constitue en quelque sorte un *bruit* dans la recherche des motivations à devenir traducteur. Pour moi, au contraire, c'est la profession qui est essentielle, même s'il existe des traducteurs occasionnels ou dilettantes⁶⁴. J'en reviens donc à ce qu'a dit (mais non publié) Anca Greere lors du

⁶³ Et j'apprécie particulièrement, aujourd'hui, de parler de recherche à des professionnels, car c'est le meilleur indicateur possible de la pertinence d'un propos traductologique.

⁶⁴ J'y ai même consacré la quatrième édition de la *Traductologie de plein champ : Désir de traduire et légitimité du traducteur* (Froeliger et Laplace, sous la direction de, 2012), voir chapitre 4

colloque organisé pour les 50 ans de l'ESIT, en 2007 : « *what is acceptable is not the theory of translation BUT the theory of the translation profession.* »

C'est précisément dans un tel cadre que j'ai pu accumuler une somme considérable d'étonnements et d'interrogations quant à la façon dont fonctionnent les traducteurs et le marché de la traduction en général, ainsi que sur les résultats tangibles de ces manifestations. Ces observations s'appuient sur ma propre expérience, individuelle et collective, mais aussi sur les contacts suivis que j'ai pu entretenir avec de nombreux professionnels (la traduction est une affaire essentiellement plurielle) et qui se poursuivent aujourd'hui, notamment avec certains de mes anciens étudiants. Après m'être demandé comment poser les bases d'une réflexion traductologique à partir de la pratique, j'ai envisagé le rôle de la norme, de la forme et du paradoxe dans ce domaine puis tenté de replier les problématiques du tournant culturel sur celles de la traduction pragmatique, avant de me pencher sur divers aspects psychologiques qui me semblent plus prégnants en traduction qu'ailleurs.

I. Poser les bases

Antoine Berman lui-même le disait à sa manière, les conditions réelles d'exercice de la traduction constituent un observable : « *La traductologie : réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience.* » (Berman, 1999, p. 17⁶⁵). La traduction fait en effet partie de ces nombreux secteurs (la métallurgie, la musique, la chimie... mille autres) qui ont d'abord relevé du savoir-faire avant de susciter un questionnement et une formalisation scientifiques. Dans un domaine en pleine évolution, qui n'a pas encore totalement réussi à opérer la jonction entre recherche et vie professionnelle, la démarche empirique, qui part du cas pour remonter vers une forme de généralisation, me semble le meilleur moyen de progresser.

Peut-on tenter, tout d'abord, une synthèse des manières d'être traducteur⁶⁶ ? Le principal point commun à toutes celles-ci est sans doute la prévalence du malentendu, que l'on croise aussi bien à l'intérieur des textes, dans la mission à accomplir et dans le rôle du praticien. Ce phénomène est d'abord dû aux diversités d'exercice, qui concernent à la fois le statut (avec pour enjeu le degré de sujétion par rapport au demandeur), le partage des fonctions dans la chaîne de communication (avec des répercussions sur la répartition de la valeur ajoutée), la relation avec les auteurs et destinataires (qui influera sur la visibilité), et bien sûr, mais seulement en dernier lieu, la variabilité des domaines (avec un arbitrage entre productivité et

⁶⁵ Précisons toutefois que, dans l'approche de cet auteur, le mot *expérience* est chargé de connotations philosophiques qui sortent de notre cadre.

⁶⁶ « Dompter le malentendu : les tâches de la traduction », article 7, volume deux.

enrichissement personnel). Corollaire de ces diversités, la rémunération est elle aussi fort dissemblable, et les bases de calcul très disparates. D'où la nécessité, avant de commencer à traduire, de s'assurer qu'on parle le même langage que le commanditaire. Dans le même temps, ces hétérogénéités sont contrebalancées par quatre facteurs de cohérence, qui justifient que l'on continue d'employer le mot de *traducteur*. Tout professionnel doit d'abord comprendre à quoi et à qui doit servir son document. Il lui faut ensuite faire preuve de neutralité, ce qui ne doit certes pas l'amener à gommer les aspérités, mais à laisser son amour-propre et ses convictions de côté, pour adopter une *posture de traduction*. Il doit également avoir conscience de ce qu'il traduit et se comporter en producteur et non plus en consommateur de textes. Il lui faut enfin savoir résister à la tentation du perfectionnisme : un bon traducteur est un traducteur qui dure, et donc qui accepte le compromis en fonction d'une situation de communication. C'est encore, avant tout, le professionnel qui s'exprime ici. Les années ayant passé, il y aurait sans doute lieu d'approfondir la question de la neutralité, notamment pour la confronter aux traductions militantes et au rôle de l'idéologie. J'ignorais par ailleurs, en rédigeant cet article, que la théorie fonctionnaliste avait longuement traité des mêmes sujets.

Pourquoi, ensuite, peut-il sembler préférable de s'intéresser davantage aux traducteurs qu'à la traduction ? « *Parce qu'il y a de plus en plus de traductions sans traducteur et de traducteurs qui réalisent plus que des traductions*⁶⁷ » : le recouvrement n'est pas total. À l'instar du cinéma selon André Bazin, la traduction est un *art impur* dans le sens où elle repose sur un exercice concret. D'où l'intérêt de réfléchir aux évolutions des métiers et à la manière dont les conditions de réception peuvent influencer sur l'opération, afin de répondre à une question provocatrice placée dans l'appel à communication du colloque organisé par la revue *Méta* pour ses cinquante ans : « *La recherche, d'ailleurs, est-elle tenue de se traduire dans une pratique ?* » Parmi ces évolutions, on peut s'attarder sur deux cas de fructueuse hybridation des savoirs. Il y a tout d'abord la façon dont la traduction peut s'aider d'une démarche terminologique, pour gérer le problème de la répétition en dégageant un certain nombre de variantes, synonymes, hyperonymes et hyponymes, afin d'aboutir à une traduction qui ne tombe pas des mains du lecteur. On peut aussi s'inspirer de la narratologie pour problématiser la traduction. Certains textes publicitaires, par exemple, sont organisés de manière polyphonique, en donnant fictivement la parole tantôt à un vendeur (qui joue en attaque), tantôt à un avocat (qui joue évidemment en défense) et tantôt à un technicien (qui noie cette

⁶⁷ « Placer le traducteur au cœur de la traductologie », article 10, volume deux.

opposition sous des expressions spécialisées faisant appel à l'émotion plus qu'à la raison). Il faut alors, pour traduire, se positionner. Ces observations débouchent sur l'importance de placer le traducteur au cœur de la traductologie afin de rendre justice au caractère essentiellement démocratique de cette profession et d'allier utilement pratique et recherche : la traduction est dialogue et construction d'une convergence. Ce qui passe aussi par une forme de naïveté, au moins dans les premiers temps d'une telle démarche.

II. Le rôle de la norme

S'intéresser à l'histoire de la traduction montre ensuite que les travaux traductologiques ont longtemps pris la forme d'autojustifications à caractère prescriptif et individuel : *j'ai traduit de telle manière parce que cela s'imposait...* Beaucoup de cours de traduction, aujourd'hui encore, fonctionnent sur le même principe : *il faut... Suivez mon exemple...* C'est peut-être aussi ce qui explique une part du succès des approches contrastives, par le passé et chez beaucoup d'étudiants encore de nos jours. Il y a, dans ce domaine, une forte attente de normativité qui mérite que l'on s'y attarde. La référence principale se trouve ici chez Gideon Toury (1978/1992, notamment) et Andrew Chesterman (1997, p. 64). Pour l'un et l'autre, les normes n'entraînent pas d'obligation absolue, elles s'interprètent en tendance, mais leur non-respect expose néanmoins à un risque de sanction. Elles s'observent à la fois dans les comportements et dans les textes.

On peut appliquer cette problématique aux traits communs entre traducteurs indépendants ou salariés, étudiants, enseignants, chercheurs en lien avec la traduction⁶⁸. Il en est un en particulier : la peur. C'est pour la tenir à distance que les uns et les autres se renferment derrière des murailles de papier et en l'occurrence dans la normativité : désir de rectitude et rage typographique, par exemple. Or, le respect scrupuleux de ces normes n'a en réalité aucune incidence sur le sens ou sur l'intelligibilité du document... Sa fonction n'est donc pas là. Il confère par contre stabilité, cohérence et structure. En d'autres termes, l'application de la norme agit avant tout comme un outil pour instaurer la confiance dans le texte et, ainsi, dans le traducteur, pour établir un espace de consensus, et aller vers une forme de qualité, aspect au demeurant composite et subjectif. D'où son intérêt chez les traducteurs et traductologues⁶⁹. Si l'on élargit la réflexion au-delà de notre domaine de compétence, on rencontre ensuite la violence et l'institution, avec comme question cardinale *qui décide, en vertu de quoi ?* Que l'on pousse alors le respect des normes à l'extrême, et l'on grippera le fonctionnement de tout

⁶⁸ « Les traducteurs sont-ils des normopathes ? », article 18, volume deux.

⁶⁹ Voir notamment les travaux dirigés à ce sujet par Ilse Depraetere, à l'Université Lille III (2011), et dans ce volume, le colloque *Tralogy I* (chapitre 4).

système : la norme ne peut produire ses bienfaits que lorsqu'elle n'est pas complètement suivie. Au-delà, on rentre dans le pathologique. Et c'est bien le problème de beaucoup de traducteurs : cette norme, il faut la connaître toujours, s'y plier la plupart du temps, l'enfreindre aussi souvent que nécessaire. Il y a donc lieu de plaider, comme naguère chez Pynchon, pour un usage ironique de ce paramètre, qui correspond bien à la distance que tout professionnel et tout chercheur se doivent d'établir par rapport à son outil de travail. Ce que résumera une citation de l'admirablement caustique Ambrose Bierce : « *Désobéir* v. tr. ind. *Célébrer par une cérémonie appropriée la maturité d'un ordre.* » (Bierce, 2006, p. 29).

La norme s'oppose ainsi à la règle en ceci qu'elle peut être contredite (voir Toury, 1978/1992, p. 199). Après l'approche psychologique centrée sur ce qui amène à rigidifier des principes *a priori* souples, il importe donc de passer aux préconisations à destination des professionnels⁷⁰. On peut pour cela mentionner dix critères de qualité généralement reconnus comme étant à même d'aboutir à un texte qui fonctionne (maîtrise de la langue, compréhension du domaine, précision, exactitude, fidélité au sens initial, rejet des ambiguïtés...), pour observer, d'abord, que ces principes sont contingents, puis que l'on peut citer des contre-exemples pour chacun. Cette contradiction peut alors être résolue dialectiquement par la notion de compromis : dans une perspective professionnelle, il faut pondérer les prescriptions en enseignant aussi leurs limites. D'où un recentrage nécessaire de l'attention sur les conditions de production des textes plutôt que sur le texte lui-même. Réfléchir en termes de normes peut ainsi conduire à une « *traductologie réaliste* » (selon l'expression de Michel Ballard) et à combler le hiatus déjà déploré par Mounin en 1955 (p. 7) entre pratique et théorie. Ces considérations nous amènent au concept de *mêtis* (la ruse, l'intelligence pratique, mais aussi l'astuce, l'habileté technique ou l'ingéniosité, en grec), pour désigner la mesure de subtilité que réclame cet art du compromis qu'est la traduction.

Dans un tel contexte, il n'y a pas de communication efficace à 100 %. La traduction doit donc être étudiée en tenant compte des paramètres qui sont susceptibles d'en dégrader la qualité. Cette réflexion comporte des implications philosophiques : dans les rapports entre êtres humains, un socle de compréhension est certes indispensable, mais une compréhension totale (d'ailleurs impossible) ne serait pas souhaitable, car c'est la persistance de points de vue divergents sous le parapluie d'un texte commun – ou réputé tel – qui permet de conjurer la violence. Ici aussi, à partir d'un certain seuil, le respect des exigences se retourne en son contraire. Le rôle de traducteur consiste également à déterminer, au cas par cas, où se situe ce

⁷⁰ « De la centralité du compromis en traduction et en traductologie », article 24, volume deux.

seuil. C'est une réalité professionnelle ; c'est un sujet pour la recherche ; c'est aussi un problème pour l'enseignement de la traduction. Comment, en effet, expliquer à des étudiants qu'une trop forte tension vers le bien peut mener au pire – et le faut-il ?

Oui, il le faut. Avec, certes, quelques précautions : avant de s'affranchir des règles, encore faut-il être en mesure de les respecter. L'irrespect ne doit donc pas être une échappatoire en cas d'incompétence, mais la forme achevée de la compétence. Notre rôle est de former de futurs professionnels à l'exercice concret de métiers, ce qui passe non seulement par l'acquisition de compétences orientées vers la compréhension et la réexpression les plus précises possible d'un texte initial, mais aussi par la prise en compte de modes d'organisation du marché qui viendront ponctuellement tempérer la mise en œuvre de ces compétences. C'est, je pense, un des buts de la pédagogie en traduction pragmatique. Au-delà, c'est-à-dire lorsqu'on arrive au niveau des choix individuels, nous entrons dans le registre de l'éthique (qui n'est pas la déontologie, même si certains peuvent être tentés de calquer l'anglais *ethics* en français), et qui renvoie chacun à sa propre responsabilité. On peut enseigner la morale ; on n'a pas intérêt à le faire en traduction. On ne saurait enseigner l'éthique. On peut en revanche chercher à y sensibiliser les étudiants. C'est – outre la franchise et l'honnêteté qui consistent à ne pas cacher aux apprenants les réalités de la profession – une des fonctions que l'on peut assigner aux contre-exemples. Comme toute tentative de communication, celle-ci pourra être mal comprise. C'est un risque qu'il faut prendre parce qu'il a pour chacun comme prolongement logique l'exercice de sa propre liberté.

Quelques années plus tard, une partie de ces interrogations aboutiront à la rédaction de l'ouvrage qui constitue le volume trois de ce dossier, mais la norme, la *mêtis* et le compromis y auront perdu leur centralité au profit de la notion de *méconnaissance*, mieux à même de fournir la matrice à une conceptualisation large de la traduction pragmatique. Elles représentent donc une étape dans un processus. La construction d'une réflexion traductologique s'effectue de la même manière que l'accumulation des compétences en traduction tout court : par sédimentation.

III. Retour sur la forme et sur le fond

Nous l'avons vu au chapitre précédent, la distinction entre traductions littéraire et pragmatique tient à la forme : dans la première, on a affaire à un style individuel visant à produire une émotion ; dans la seconde, le style est celui d'une collectivité et l'on s'attache avant tout à communiquer. Il importe ici d'étayer cette affirmation par l'observation concrète de différents secteurs, ce qui nous conduira à la question fondamentale de la divergence et de l'erreur.

1. Technique et esthétique

En technique plus encore qu'ailleurs, le traducteur est perçu comme peu légitime et peu fiable sur le plan des principes – d'autant plus qu'il est souvent amené à traiter une multitude de sujets en apparence déconnectés. Vouloir y dessiner une esthétique pourrait donc sembler totalement illusoire. Il faut pourtant chercher à conceptualiser ce domaine là aussi. Mais comment ? D'abord en donnant un contenu concret au mot de technique. On ne gagne pas grand-chose à la définir simplement, pour les traducteurs, par ce qui relève des langues de spécialité et pose de ce fait une difficulté de compréhension – ou encore par une supposée opposition à la sphère de la culture. La technique est au contraire de plain-pied dans la culture et dans l'humain, et ce qui confère à un document son caractère technique, ce seront sa visée et ses destinataires (ingénieurs et techniciens). C'est ensuite à partir des présupposés implicites de ces utilisateurs que l'on peut dessiner les critères de forme d'une traduction technique : exhaustivité, monosémie, précision, accessibilité à l'ensemble de la collectivité envisagée... L'objectif stylistique consiste alors à réduire la marge d'indétermination, ce qui explique qu'à l'arrivée, l'entropie (la perte d'information par rapport à l'original, en l'occurrence) soit fréquemment négative. Ce phénomène vaut donc pour les traductions quand bien même les originaux ne les respecteraient pas : « *la forme de départ [...] est secondaire*⁷¹ ». Conséquence qui fera écho à nos réflexions précédentes, les documents traduits sont souvent plus normalisés que ceux de départ. Reste à déterminer à quel type d'imaginaire renvoie l'esthétique de la traduction technique : vers quels modèles se tourner ? On peut en citer trois. Tout d'abord, le texte peut être considéré comme une *machine* : c'est un dispositif orienté vers la production d'un effet. L'objet de la technique se replie ici sur l'esthétique de cet objet : on retrouve les principes du modernisme. Ensuite, afin de surmonter la difficulté due à la multiplicité des domaines en apparence isolés les uns des autres, on peut trouver un schème unificateur à la fois dans l'utilisation des mathématiques et, là aussi, dans l'esthétique de celles-ci (univocité, exhaustivité, précision, accessibilité, là encore). Enfin, pour faciliter aussi bien la compréhension que le passage d'une spécialité à l'autre, on rappellera que les mathématiques ont une traduction visuelle : la géométrie. Grâce à ces aides et à ces modèles, on peut réaliser des textes qui fonctionnent, comme on produit, en architecture (autre terrain fertile pour les métaphores en traduction), des *bâtiments qui fonctionnent*. Néanmoins, l'ensemble de ces critères, que l'on pourrait estimer francs, massifs, solides – binaires, en somme –, ne dit pas tout de l'esthétique de la traduction technique ni de

⁷¹ « Binaire et liminaire : la forme en traduction technique », article 4, volume deux.

la posture de celui qui l'exerce. En effet, cette activité demeure marquée par divers paradoxes : on ne traduit pas dans un univers linguistique mais dans un imaginaire ; la traduction technique demeure un artisanat dans des domaines industriels où l'empirisme est mal vu ; c'est le texte d'arrivée et non le contenu thématique qui détermine le caractère technique (ou non) d'un texte ; et bien qu'étant au service d'un idéal essentiellement moderniste, le traducteur reste confiné à un espace assimilable au baroque.

Comme tous les articles que j'ai pu écrire au début de ma carrière de chercheur, celui-ci a pour intérêt d'apporter la vision d'un professionnel et pour défaut de manquer de recul théorique. Dans la perspective d'une nouvelle publication, il faudrait confronter ce qui est ici dit de la terminologie aux travaux des spécialistes de ce secteur (Maria Teresa Cabré, par exemple) et de creuser les aspects liés à la standardisation en m'appuyant sur ce qu'en disent Frawley (1984), avec la notion de « *troisième code* », Toury (1995), avec celle de « *translationese* » ou de « *lois de la traduction* », ou Baker (1993, 1995), avec celle de « *d'universaux de traduction* ». Tout ce qui figure dans ce document mérite donc d'être approfondi, et le sera par la suite.

2. Retour sur le malentendu

Un point par lequel Ludwig Wittgenstein résume l'essentiel de sa première philosophie peut néanmoins servir de principe à tout traducteur pragmatique⁷² : « *Tout ce qui peut être dit peut être dit clairement [...].* » (Wittgenstein, 1953/1993, p. 27). Il s'agit effectivement de clarifier, pour soi-même d'abord, pour nos lecteurs ensuite, ce qui semble de prime abord obscur. Il existe toutefois des exceptions, et ce sont elles, bien sûr, qui requièrent l'attention de la recherche. En reprenant un exemple brièvement évoqué plus tôt (article 10), on parvient ainsi à deux observations. D'une part, du point de vue de la communication, les problèmes de traduction les plus aigus ne se trouvent pas dans les aspects techniques, pourtant intimidants, mais souvent dans de simples mots de liaison. D'autre part, sur deux traductions possibles du texte envisagé – la première ayant tout résolu et tout clarifié, la seconde conservant les effets de flou liés à la théâtralisation de la technicité –, c'est la seconde qui, en tant que texte publicitaire, est la plus efficace. Et cela précisément par défaut d'intelligibilité. Il n'est donc pas toujours souhaitable d'être clair, ce qui montre qu'il est des cas où l'on ne traduit pas du sens (cet article a été présenté lors du colloque *Le sens en traduction*, organisé en 2005 à l'ESIT), mais bien un effet. Cette observation peut-elle néanmoins être élargie à d'autres domaines ? Dans certains cas, tout d'abord, on constate que le passage du passif à l'actif et de

⁷² « Faut-il toujours être clair ? Le traducteur et la cohabitation des subjectivités », article 11, volume deux.

l'abstrait au concret permet certes de faire reculer l'entropie (c'est-à-dire de réaliser un texte plus immédiatement saisissable), mais il doit aussi correspondre à l'intention prêtée au texte. Ailleurs, et notamment en sciences, même s'il s'agit, pour l'auteur (et donc pour le traducteur) de se faire comprendre, cette compréhension doit se payer d'un effort intellectuel : dispositif rhétorique destiné à asseoir la légitimité de l'auteur parmi ses pairs et qu'on ne saurait gommer à la traduction. Ce qui soulève un problème de positionnement au traducteur : lui ne fait pas partie des pairs en question, il se doit de comprendre, mais également de réexprimer le texte d'une manière qui ne serait pas aussi immédiatement accessible qu'il ne l'aurait souhaité. L'opaque a donc sa place, mais il doit correspondre à une intention de la part de l'auteur ou du demandeur. Tout est, une fois encore, affaire de communication.

La traduction juridique, en particulier celle liée aux relations internationales, constitue un domaine de choix pour approfondir cette problématique et mettre en doute l'impératif de produire un texte absolument transparent et rigoureusement équivalent (ce qui n'est pas la même chose)⁷³. Cet article part d'un désaccord avec Rajiv Gunoo (2005), qui voit une erreur de traduction (*dominion* traduit par *puissance*) ce que je considère comme une différence intentionnellement placée dans la Constitution canadienne de 1867. Une fois encore, le sens commun voudrait que l'équivalence soit la garantie non seulement de la qualité, mais aussi de l'efficacité du texte. Ce qui est attesté, dans nombre d'ouvrages, par des épisodes historiques extrêmement dissuasifs. On observera au passage que l'un au moins de ces cas repose sur une réalité linguistique douteuse, ce qui ne l'empêche pas d'être colporté régulièrement, signe que, dans l'histoire de la traduction, comme dans *L'homme qui tua Liberty Valance* (John Ford, 1962), c'est souvent le mythe qui l'emporte sur la véracité des faits⁷⁴. Cette horreur affichée de la divergence s'appuie sur un système censé encadrer la liberté du traducteur pour garantir l'équivalence : codification, présomption, hiérarchisation des textes. Il est pourtant possible de montrer que les écarts, en traduction, loin de mener à la guerre, ont au contraire pour fonction d'assurer ou de ramener la paix. L'obscurité peut en effet éviter à une des parties de perdre la face ou permettre de concilier les inconciliables. Il arrive même que des textes réputés *authentiques* divergent. C'est notamment le cas de la résolution 242 du Conseil de sécurité des Nations unies, en 1967. Un décryptage serré de ce document, en anglais et en français, montre en effet qu'il n'est sans doute pas l'œuvre d'un traducteur, et que la différence entre les deux versions a toutes les chances de procéder d'un désaccord politique

⁷³ « Les enjeux de la divergence en traduction juridique », article 14, volume deux.

⁷⁴ Cette remarque ne saurait remettre en cause l'importance d'ouvrages consacrés effectivement à l'Histoire de la traduction, parmi lesquels on citera d'abord ceux de Christian Balliu (2002) et de Michel Ballard (1992), mais aussi le très utile, pédagogique et multimédia CD-ROM coédité par Jean Delisle et Gilbert Lafond (1999).

entre les grandes puissances : elle est niée, certes, mais elle est voulue. Mieux vaut donc parler, ici, de divergence de traduction que d'erreurs de traducteur : l'écart de formulation est une façon de manifester un accord de fond sur la nécessité de présenter les apparences d'une entente. Or, ce schéma ne cadre pas totalement avec la fonction principale du traducteur : celui-ci doit *a priori*, c'est-à-dire hors contexte choisir, élaguer, clarifier. Il n'est pas un diplomate. Il est donc parfois des traductions bonnes qui ne sont pas de bonnes traductions : le traducteur se doit de devenir un interlocuteur, mais il n'a pas forcément à avoir le dernier mot. On touche là deux aspects fondamentaux : la fonction pragmatique de la traduction et l'insistance sur les points où, pour être efficace, une traduction se doit de diverger (et pas seulement sur la forme) d'avec l'original. C'est bel et bien dans la différence que se trouve l'essence de la traduction. Nous sommes loin, ici, de la linguistique contrastive ou de la docimologie. Au contraire, une bonne traduction est parfois une traduction qui s'écarte de l'équivalence, et ce que l'on pourrait prendre pour une erreur constitue bien souvent au contraire une excellente solution. C'est dans ce retournement, dans cette différence de soi à soi, que se situe le noyau dur de la compétence du traducteur. La traduction serait ainsi comparable à la duchesse de Guermantes « [...] *laquelle à vrai dire, à force d'être Guermantes, devenait dans une certaine mesure quelque chose d'autre et de plus agréable...* » (Proust, 1921, chapitre 2).

3. L'intention n'est pas toujours le sens

Cette observation nous ramène à la différence, à mes yeux capitale, entre *sens* (selon la théorie interprétative de la traduction) et *intention* (dans une optique pragmatique). La réflexion part ici d'un encadré initialement destiné au *Rapport mondial sur le développement humain* du PNUD⁷⁵ (Programme des Nations unies pour le développement), sur la montée de l'extrême droite en Europe. On en proposera d'abord une traduction raisonnée du sens : éloignée de la forme originale, stylistiquement remaniée, « *déverbalisée* »... On montrera ensuite que cet assez beau travail aurait donné un résultat catastrophique pour le demandeur (et par ricochet pour le traducteur) s'il avait été rendu sous cette forme innocente parce que le texte initial regorge d'erreurs factuelles. D'où la nécessité de se raccorder au réel et de s'interroger sur *l'intention* du commanditaire, et non pas seulement ce qui figure dans le document. Tout est donc dans la prise en compte du référent : il faut non seulement produire un document qui ait un sens, mais ce sens doit aussi cadrer avec la réalité et avec le message à faire passer. On généralisera alors le propos au traitement de l'erreur et aux moyens de parer à

⁷⁵ « *Felix culpa* : congruence et neutralité dans la traduction des textes de réalité », article 5, volume deux.

cette dernière (dans l'original et dans la traduction), en observant que la tendance à rectifier qui est inhérente à la traduction pragmatique (Mona Baker et Gideon Toury ne diraient pas autre chose, tandis qu'Eco, 2003/2006, pp. 52-53, parlerait de « *mondes possibles* ») peut conduire à raboter le texte d'arrivée et à gommer des éléments d'information qui sont précisément essentiels parce qu'incongrus⁷⁶.

Face à l'erreur ou aux problèmes du texte original, la traduction pragmatique rejoint paradoxalement la tradition herméneutique. L'une et l'autre s'accordent au moins sur un point : on ne traduit pas de la langue, mais malgré la langue. Elles le font néanmoins à partir de présupposés antinomiques :

- dans l'optique herméneutique, le sens est ineffable et le rôle de l'écrit est d'en figurer la trace, pour lui donner accès d'une manière transcendante ;
- en traduction pragmatique, beaucoup plus modeste, le texte de départ est forcément mal écrit et il faut s'en détacher ne serait-ce que pour cette raison (il y en a évidemment d'autres). Cela suppose, à partir des signes dont on dispose, de reconstituer une intention qui sera confrontée à une seconde intention (celle liée à l'utilisation à prévoir pour le texte traduit) et de procéder en fonction de ces deux paramètres, sans omettre de raccorder l'ensemble au réel – et surtout sans certitude de ne pas se tromper.

4. Réhabiliter l'erreur

La posture épistémologie du traducteur pragmatique est donc un mélange d'immanence (raccordement au réel) et de transcendance de faible niveau (la reconstitution des intentions), quand la vision herméneutique est tout entière du côté de la transcendance.

Pourtant, des erreurs, chacun en commet, même les traducteurs, quand bien même, en tant qu'enseignants, nous cherchons à immuniser autant que possible nos étudiants contre cet aléa. Il arrive en outre que des traductions fautives soient consacrées par le temps et par l'art : le Moïse cornu de Michel Ange⁷⁷. Approfondir cette question suppose, d'une part, une perspective historique, d'autre part, un retour sur le concept même d'erreur. Celle-ci, pour Francis Bacon, est une représentation fautive qui nous éloigne de la vérité. Transposée à la traduction, cette conception revient à affirmer que la vérité de la cible, c'est la source : cela expliquerait la domination séculaire du principe d'équivalence et le statut minoritaire de la

⁷⁶ Ce point me paraît essentiel et il serait très utile de l'approfondir, notamment en s'appuyant sur les travaux de Daniel Kahneman (2011), spécialiste notamment de la prise de décision en psychologie.

⁷⁷ « On Creative Errors in Translation », article 12, volume deux.

traduction. Or, on peut aussi considérer (en particulier en pragmatique) que le foyer de la vérité se trouve non dans la source mais dans le référent, voire nulle part. D'où l'intérêt de se poser la question de l'erreur à la lumière de ses apparitions concrètes, exemples historiques à l'appui, pour en dégager certains traits extrinsèques : l'erreur est précaire, elle est parfois d'une grande discrétion, il lui arrive d'être parfaitement volontaire ou totalement subjective, mais elle est aussi profondément révélatrice (de points de vue individuels ou de lignes de fracture historiques). Au final, en traduction, on peut considérer qu'elle apporte de la diversité et de la nouveauté et, à ce titre, évite au texte de s'ossifier et de perdre de son actualité : c'est, pour les textes qui durent, une fontaine de jouvence d'autant plus efficace que notre intellect nous pousse à lui trouver souvent une justification, même la plus abracadabrante. L'erreur est donc créatrice. En effet, la force de conviction n'est pas tant liée à l'exactitude qu'à son contraire, comme le montre, dans un registre légèrement différent, la destinée littéraire du roman *Little Women* (Alcott, 1867), devenu *Les Quatre filles du docteur Marsh* au prix de transformations radicales. Une manière fructueuse de poser la problématique de l'erreur consiste donc non pas à traquer cette dernière, mais à s'en servir pour mieux la comprendre. Notre discipline est bien placée pour cela car elle suppose un triple pouvoir d'élucidation : accès à la connaissance de ses propres mécanismes de pensée (c'est ici qu'une approche cognitive peut se révéler utile), mise en perspective des principes qui régissent le marché et compréhension de sa propre époque dans son historicité. Ce qui débouche sur une conclusion pédagogique : l'erreur n'est plus, comme dans la définition de Bacon, ce qui nous éloigne de la vérité, mais au contraire ce qui y conduit, par un chemin certes tortueux, mais instructif. Steiner (1975/1978, p. 276) nous apprend d'ailleurs que le mot *traduction* lui-même, dans les langues romanes, doit son apparition à une erreur... de traduction.

On voit là encore à quel point l'acquisition des compétences en traduction et la formulation d'un savoir traductologique sont des processus itératifs (*trial and error...*). C'est bien pour cette raison que l'enseignement de cette discipline procède souvent par exemples, c'est-à-dire par accumulation de cas d'espèce qui ne prendront parfois leur sens qu'une fois rencontrés et recentrés en situation professionnelle. Dans son enseignement, Florence Herbulot parlait à ce sujet des « *maladies infantiles du traducteur* » : il faut avoir été exposé à tout type d'erreur au moins une fois pour développer une forme d'immunité.

À limiter son raisonnement à une telle observation, néanmoins, on pourrait rapidement conclure que la théorisation n'a aucune utilité concrète pour les professionnels. Il ne faut pas céder à cette facilité. La traduction, en effet, n'est pas faite que de cas pratiques, isolés les uns des autres, et le rôle (un des rôles, en tout cas) de la traductologie consiste à élaborer une

pensée synthétique qui s'appuie sur ces cas pratiques pour permettre aux traducteurs un positionnement global. Cette forme de théorisation, dans sa visée didactique, se doit donc de présenter trois traits distinctifs :

- l'usage aussi systématique que possible d'exemples⁷⁸ ;
- la prise en compte de la dimension de communication, et en particulier du cahier des charges ;
- une forme de légèreté : ce savoir ne doit pas être écrasant. Comme le dit Jean-René Ladmiral (1987, p. 193), mieux vaut un « *équipement alpin* » plutôt « *qu'himalayen* » pour affronter les moraines et autres falaises de la traduction.

IV. Les paradoxes de la traduction comme pratique

Nous avons déjà évoqué en passant quelques paradoxes liés à l'exercice de la traduction. Il en est d'autres, qui procèdent une fois encore de la nature praxéologique (selon Jean-René Ladmiral, de nouveau) de la traductologie. Il s'agit ici de s'interroger sur des aspects de la traduction qui viennent contredire l'intuition, pour tenter d'en déduire des traits distinctifs de cette pratique ou de cette profession. Cette partie de ma recherche n'a donné lieu, à ce jour, qu'à deux publications, mais comporte également des projets d'articles en attente, là aussi, d'une occasion propice.

1. Traduire vers le texte de départ

Il est des cas dans lesquels la cible (la traduction) peut rejaillir sur la source (l'original), et violer ainsi la loi aristotélicienne qui veut que la conséquence ne puisse précéder la cause : le temps s'écoule *a priori* en sens unique avec pour conséquence, dans le domaine qui nous intéresse, de survaloriser l'œuvre initiale par rapport au simulacre que sera sa traduction. C'est généralement considéré comme vrai en littérature, même si T. S. Eliot, André Malraux ou les études sur la réception amènent à nuancer ce jugement. Cela ne l'est pas en cybernétique, d'où provient le concept de rétroaction (*feed-back*, en français). Et pas non plus en traduction pragmatique, où l'effet retour peut s'exercer non seulement sur le sens, mais aussi sur la substance du document. L'opération de traduction, en effet, n'est pas linéaire : on procède par allers et retours⁷⁹. En outre, parce qu'elle suppose un travail parfois complexe pour aboutir à la compréhension, la traduction pragmatique, et en particulier la traduction technique, produit la plupart du temps des textes meilleurs que les originaux, ce qui

⁷⁸ Si la présente note de synthèse fait exception à ce principe, c'est uniquement pour des raisons d'espace.

⁷⁹ Ce qui est également attesté par les approches cognitives (voir Fabies et Hurtado Albir, 2010, p. 34).

renverse la hiérarchie par rapport à celle héritée de la littérature. Parce qu'elle tend vers la monosémie, elle peut aussi amener à privilégier une interprétation par rapport à d'autres, et donc à faire lire l'original à la lumière de sa traduction (parfois avec la bénédiction du commanditaire, voire de l'auteur initial, à mesure que sa pensée s'affine). Enfin, c'est souvent par la traduction – et grâce au traducteur – que l'on découvre des bévues dans le document de départ, ce qui permet, lorsque l'effet retard dans la diffusion des deux textes est faible ou nul, de modifier le premier : « *la traduction pragmatique est tellement cibliste qu'elle fait de l'original même une cible*⁸⁰ ». Le traducteur agit alors comme contrôleur du texte source, ce qui conduit, dans certains cas, à la corédaction (en juridique, notamment). L'objectif est donc de mettre en place une boucle de rétroaction négative (à visée régulatrice) ou positive (destinée à une adaptation créative, pour localiser un bien de consommation, par exemple) dans laquelle l'élément décisif est l'intention communicative. L'essentiel, une fois encore, est l'effet produit. Cette réflexion représente une première tentative de mettre en valeur les apports de la systémique en traduction pragmatique. Ceux-ci seront envisagés plus longuement au chapitre 7 des *Noces de l'analogique et du numérique* (volume trois de ce dossier), qui traitera notamment d'un aspect que je m'étonne, rétrospectivement, de n'avoir pas davantage développé à ce stade de ma recherche : la révision.

2. Retraduire vers la langue de départ

Il arrive aussi que l'original n'en soit pas réellement un. On sait qu'au Moyen Âge, la traduction oblique était pratiquement la règle : « *Au XII^e siècle, une référence à Aristote suppose une traduction latine d'une traduction arabe, elle-même faite sur le syriaque, qui traduisait du grec.* » (Meschonnic, 1999, p. 39). Plus près de nous, c'était encore souvent le cas jusque dans les années 80 avec la littérature japonaise ou israélienne traduite en français. Cela se reconte aussi, et on le sait moins, avec ce que l'on appelle la *syndicated press* : les droits de tel article, par exemple une prise de position d'un personnage connu sur un sujet de société, sont cédés à une agence de presse qui les revend par le monde. Que reste-t-il de l'original après deux traductions ? C'est évidemment une question traductologique. J'ai de longue date l'intention de la poser, à partir d'une histoire vécue. J'ai naguère eu l'occasion de traduire, du vendredi soir pour le lundi matin et d'allemand en français, un texte saisissant du romancier et journaliste sénégalais Boubakar Boris Diop sur la difficulté d'être écrivain dans une culture de tradition orale. Le simple énoncé de la nationalité de l'auteur incite à penser qu'il existait un original français. N'ayant néanmoins pas la possibilité de contacter le

⁸⁰ « De l'aval vers l'amont : la rétroaction en traduction », article 17, volume deux.

demandeur pendant le week-end pour m'en assurer, je me suis exécuté, avant de lui signaler mes présomptions. Effectivement, le texte initial était bel et bien rédigé dans cette langue, et le document publié fut celui-là. Je me trouve ainsi depuis lors en possession de deux textes français : un original et une retraduction, plus une version allemande intermédiaire et au demeurant douteuse, car ayant fait l'objet d'un travail d'édition. Il s'agirait donc, dans une première partie, d'examiner les rapports entre les deux versions françaises :

- Que retrouve-t-on à l'identique ?
- Qu'est-ce qui disparaît ?
- Qu'est-ce qui a été ajouté ?
- Quels sont les apports culturels parasites ?
- Qu'est-ce qui prend carrément un autre sens ?
- Qu'est-ce qui change d'intensité, et dans quelles conditions ?

Outre la situation de communication assez baroque, ce cas est intéressant car il se trouve aux confins de la littérature et du journalisme tout en concernant la différence entre oralité et culture écrite : l'auteur est un écrivain, le texte est un article de presse et son traitement en allemand a été journalistique. D'où une batterie de questions : quelle forme de fidélité attendre ? Quels critères objectifs de qualité ? D'où vient le sentiment artistique que l'on fait une *rencontre* ? Ici, d'ailleurs, ce n'est pas à la première lecture, mais au moment de la confrontation *par l'écriture* entre les documents et les langues qu'est né ce sentiment, comme plus tard lorsque j'ai eu à traduire pour *Libération* des tribunes de Salman Rushdie ou David Grosman. Pourquoi le traducteur peut-il parfois se sentir stylistiquement paralysé par l'écriture des autres, comme l'étudiant novice (ou le non-professionnel) peut l'être vis-à-vis de la langue de départ ?

Il serait également bon de se pencher sur les aspects informationnels et d'opérer une généralisation sur ce que l'on demande réellement à un traducteur de presse (en particulier lorsqu'il traduit des textes étrangers sur son propre pays). Ici, la retraduction intervient au niveau du *raccordement au réel* : que faire lorsqu'un journaliste allemand attribue à Voltaire l'expression « *la bête immonde* » en visant le cléricalisme, alors que cette formule est évidemment de Brecht et concerne le nazisme : Voltaire disait « *l'infâme* ». Traduction de presse toujours (mais avec une visée de communication, et non plus d'information) : j'ai eu à traiter des articles sur une bataille boursière entre deux groupes français, pour constater qu'un article anglais avait été rédigé à partir d'une traduction erronée du français... Rétroaction, encore, mais que faire ?

3. Traduction et géométrie : un art de la nuance

Ces paradoxes temporels se manifestent généralement sous forme de nuances, introduites, gommées ou modifiées lors de la traduction. On partira ici encore d'une métaphore : « *le traducteur est géomètre, et son principe est la mesure*⁸¹ ». Les outils du géomètre étant la règle et le compas, on démontrera comment transposer l'usage de ces instruments à la pratique de la traduction : la règle seule, c'est le respect scrupuleux des nuances, sans surtraduction ou sous-traduction. L'introduction du compas rendra ensuite compte des cas dans lesquels peut varier l'extension du domaine couvert : gestion de la redondance et de l'implicite, ou recombinaison des énoncés en fonction des éléments nécessitant une insistance. Cependant, la géométrie, c'est aussi, selon Descartes, « *l'art de raisonner juste sur des figures fausses* », admirable définition que l'on croirait être celle de la traduction, de la pragmatique et de la traduction pragmatique à la fois. La figure, ici, est l'original, et le raisonnement est ce que l'on va appliquer pour produire un texte d'arrivée plus exact ou plus efficace. D'où l'importance, une fois encore, du référent. Il peut aussi être judicieux de faire varier certaines nuances afin de ménager les susceptibilités, au risque de perdre une part de tranchant. Enfin, il faut parfois, lorsqu'on s'interroge sur le statut informationnel d'un élément textuel, choisir franchement : le faire disparaître ou le survaloriser. En effet, le plus risqué est souvent de vouloir concilier toutes les interprétations possibles : il faut choisir, et se servir, pour cela, de son compas. Ce qui suppose d'avoir, auparavant, appris à manier la règle.

Il me semble avoir touché avec cet article un sujet qui mérite d'être approfondi, notamment sur le dernier point. J'ai un temps caressé le projet de reprendre l'ensemble pour le traiter lors d'un autre colloque, mais c'est, je crois, la seule de mes propositions qui n'ait pas été retenue. Ce qui est finalement une bonne chose car cela aurait abouti à deux publications partiellement redondantes. Il y aurait lieu, néanmoins, de creuser l'apport, conscient ou non, d'une réflexion à base de symboles dans la constitution d'un savoir traductionnel pratique et transférable. On pourrait à cet effet dresser un parallèle avec les modes de communication sur les chantiers du Moyen Âge, lorsque s'est élaborée la symbolique compagnonnique, sachant que ces chantiers faisaient justement appel à des ouvriers de nationalité et de langues différentes⁸² : une tour de Babel à l'envers, en somme.

⁸¹ « Le problème de la nuance en traduction pragmatique », article 19, volume deux.

⁸² Voir à ce sujet Vergez, 1976 et Vincenot, 1982.

V. De l'apport du tournant culturel en traduction pragmatique⁸³

Ces questions, dans une large mesure, débordent du cadre de la langue au sens saussurien du terme. Cela ne saurait surprendre si l'on considère que la traduction est essentiellement affaire de discours. C'est une évidence aujourd'hui. Cela l'était moins hier, avant la théorie interprétative, mais surtout avant ce que l'on a appelé le *tournant culturel*, selon une expression forgée par Susan Bassnett et André Lefevere (1990), parrainée par Mary Snell-Hornby (1990) et d'ailleurs souvent citée en version originale. Ce dernier phénomène mérite qu'on s'y attarde. D'une part, il dénote une prise de distance et une difficulté d'insertion dans le paysage intellectuel du pays d'arrivée, comme pour ses proches parents les *gender studies* ou les *post-colonial studies*. D'autre part, certains s'en sont inspirés pour proposer un tournant sémiotique, un tournant de la mondialisation, un tournant empirique, un tournant sociologique, un tournant œcuménique (Ladmiral, 2008), et même un tournant linguistique, voire, pour les plus hardis, un tournant traductif ou traductionnel (Bassnett, 1998, Snell-Hornby, 2006, pp. 146-160)... Ce refus de traduire conjugué à cette postérité zigzagante méritent de plus amples investigations. Il importe donc, dans un premier temps, de revenir brièvement sur les problèmes soulevés par ce courant (que, en tant que traducteur, je n'aurai nulle vergogne à franciser), et dans un second temps, de le pousser au bout de sa logique en le repliant sur le champ pragmatique.

1. Du tournant culturel en général

Tout comme la théorie interprétative et la théorie herméneutique, le tournant culturel s'inscrit d'abord en réaction à la domination de la linguistique en traductologie. Déjà en 1978, Gideon Toury écrivait : « *However highly one may think of Linguistics, Text-Linguistics, Contrastive Textology or Pragmatics and of their explanatory power with respect to translational phenomena, being a translator cannot be reduced to the mere generation of utterances which would be considered "translations" within any of these disciplines. Translation activities should rather be regarded as having cultural significance.* » (Toury, 1978/1992, p. 198). Ce courant a pour principe que le contexte culturel (au sens large) joue un rôle essentiel pour déterminer, d'une part, ce qu'est une traduction dans un univers donné (d'où la définition digne de Ponce-Pilate proposée par Toury en 1985 et reprise en introduction de ce volume) et, d'autre part, quels en seront les critères d'acceptabilité. Le tout en gardant en mémoire cette

⁸³ Les considérations qui suivent sont la lointaine conséquence d'échanges répétés et parfois polémiques avec Jane Wilhelm, qui mérite d'en être remerciée.

observation : « *On every level of the translation process, it can be shown that, if linguistic considerations enter into conflict with considerations of an ideological and/or poetological nature, the latter tends to win out.* » (Lefevere, 1992, p. 39). Même si Mary Snell-Hornby (2010, pp. 366-370) tient à inclure dans cet ensemble les travaux des fonctionnalistes allemands, au motif que la visée d'un texte est clairement un élément culturel, on peut considérer qu'il comporte deux subdivisions principales.

a. *Les études postcoloniales*

On trouve tout d'abord les théories postcoloniales, avec une argumentation en quatre temps :

- la traduction a joué un rôle actif dans le processus de colonisation (mais aussi, précise Lori Chamberlain [1988, p. 459], qui ne serait pas démentie par Anne-Marie Thiesse [2001], dans la constitution des identités nationales), notamment par la diffusion d'une image idéologisée du colonisé ;
- après la décolonisation a émergé une littérature écrite dans la langue des ex-puissances impériales et qui donne une place centrale à des phénomènes jusqu'alors périphériques (identité, genre, ethnicité, immigration, oralité, notamment) ;
- la traduction va alors servir de modèle aux études consacrées à cette littérature : « *the representation of cultures of orality in colonial language writing is viewed as a double transposition process involving translating oral narrative cultures into written form and translating between distant or alien language cultures.* » (Bandia, 2010, p. 265) ;
- il s'agira enfin de faire accéder les cultures en question, minoritaires, à une plus grande reconnaissance par la traduction, en s'attachant (Spivak, 1993) à préserver l'altérité que fait entendre cette littérature.

b. *Traduction et féminisme*

Un autre pan du tournant culturel porte sur la relation entre traduction et genre. La traduction et les femmes, dira Sherry Simon (1996, p. 1, notamment) se rejoindraient en effet dans leur secondarité par rapport à un modèle dominant (le texte original et l'homme, en l'occurrence), qui serait le siège de la puissance et de la création, tandis qu'elles devraient se contenter de l'imitation et de la reproduction (voir certaines des métaphores mentionnées en introduction). À partir de ce socle, certaines traductologues féministes vont se battre pour un renversement des normes d'écriture et en particulier du genre, grammatical cette fois (voir Binard, 2008). C'est une théorie (et une pratique) militante, qui renvoie entre autres à Benjamin : « *l'erreur*

fondamentale du traducteur est de conserver l'état contingent de sa propre langue au lieu de la soumettre à la motion violente de la langue étrangère » (Benjamin, 1923/1971, p. 274). Il y a donc, dans cette approche, un rejet de toute velléité d'acclimatation, mais aussi un désir de transformation sociale à travers la langue et la traduction : « *My translation practice is a political activity aimed at making language speak for women. So my signature on a translation means: this translation has used every translation strategy to make the feminine visible in the language* » (Suzanne de Lotbinière-Harwood, citée par Simon, 1996, p. 15).

On recense également, dans cet ensemble, des féministes, parmi lesquelles Sherry Simon ou Luise von Flotow, qui vont mettre en cause le discours sur la traduction elle-même, en particulier chez Steiner dans sa description en quatre actes, disons virils, de « *l'élan herméneutique* » (1975/788, pp. 278-285, notamment) :

- « *l'élan de confiance* », qui doit permettre la compréhension ;
- « *une étape d'incursion et d'extraction* », qui consiste essentiellement en une « *agression* » du texte, par laquelle « *le traducteur envahit, extrait et rapporte* », et qui peut prendre la forme d'une « *pénétration-annexion* » ou d'un « *transfert-appropriation* » ;
- « *l'incorporation* », qui consiste à intégrer le texte dans son contexte d'arrivée ;
- « *la mise en œuvre d'une réciprocité qui recrée l'équilibre* » et que Steiner compare à un « *retour de piston* » (p. 280).

Effectivement, est-ce qu'on ne parle que de traduction, dans cette description ? Quelle est la métaphore sous-jacente ? La même question pourrait être posée à Valéry Larbaud : « *Même dans nos rapports quotidiens avec l'œuvre que nous traduisons nous reconnaissons les conditions du couple humain...* » (Larbaud, 1946, p. 87, dans un chapitre intitulé « L'amour et la traduction ») ; ou encore : « *traduire un ouvrage qui nous a plu, c'est pénétrer en lui plus profondément que nous ne pouvons le faire par la simple lecture, c'est le posséder plus complètement, c'est en quelque sorte nous l'approprier.* » (Larbaud, 1946, p. 22). Et bien sûr, une cible toute trouvée pour ces critiques est une tradition qui présente l'intérêt d'être attaquant à la fois en tant que domesticatrice et que machiste : les *Belles infidèles*⁸⁴. Enfin, il faut rappeler que Jean-René Ladmiral a écrit « La langue violée ? » (1991).

c. Références communes à ces deux courants

⁸⁴ D'où le brillant jeu de mots qui donne son titre au livre-programme de Suzanne De Lotbinière-Harwood : *Rebelle et infidèle. La traduction comme ré-écriture au féminin [...] (1992).*

Études postcoloniales et études sur le genre ont donc pour point commun d'employer la traduction à la fois comme sujet scientifique et comme outil pour mettre au jour des phénomènes d'ordre socioculturel. Elles s'appuient en particulier sur la notion d'altérité et se rejoignent aussi dans leurs références à Venuti, Berman et Meschonnic.

Le premier se fait l'avocat d'une résistance de l'étranger dans la langue d'arrivée, et s'oppose à l'impérialisme de la langue anglaise, responsable d'une répartition inégale des traductions entre l'économie dominante (les États-Unis, au centre en termes d'influence culturelle) et celles, périphériques, qui en subissent les effets, tout en dénonçant « *the ethnocentric violence that every act of translating wreaks on a foreign text* » (Venuti, 1995, p. 212⁸⁵). La domestication qui tend vers l'invisibilité selon cet auteur procède d'un principe sous-jacent : la traduction et le traducteur doivent rester cachés, car ils sont de rang inférieur. C'est à la fois l'étranger et le traducteur qui sont ainsi rendus invisibles. Ce qui se constate d'ailleurs aussi sur le plan universitaire, où l'on voit que l'institution éprouve encore quelque difficulté à considérer la traduction comme une discipline scientifique de plein exercice.

Antoine Berman (1984), pour sa part, s'oppose à la « *naturalisation* », et incite à « *accueillir l'Étranger comme Étranger* » (Berman, 1985, p. 68, allusion à Levinas) et à lutter, là aussi, contre l'ethnocentrisme. Ce qui passe, sous sa plume, par une « *traduction de la lettre* », qui fasse ressortir l'altérité dans le texte d'arrivée là où celui-ci est à même de l'accueillir (point essentiel qui fait toute la subtilité de son approche). Et de décrier 13 procédés qui sont pour lui des erreurs graves parce qu'elles dévient de ce principe : rationalisation, clarification, expansion, anoblissement, appauvrissement qualitatif, appauvrissement quantitatif, destruction des rythmes, destruction du réseau sous-jacent de signification, destruction de la trame linguistique, destruction ou exotisation des réseaux vernaculaires, destruction du caractère idiomatique, effacement de la superposition des langues (Berman, 1999, *passim*).

La même préoccupation pousse Henri Meschonnic à expliquer pourquoi la traduction a aujourd'hui un rôle plus important à jouer qu'hier dans la façon dont on peut penser le langage : « *La traduction depuis toujours tient une place majeure comme moyen de contact entre les cultures. La communication y consiste à faire passer un énoncé d'une langue dans une autre. C'est la notion encore la plus répandue. Elle peut suffire pour certains objectifs. Elle n'est plus la seule. Pour des raisons qui tiennent à la transformation en cours des rapports interculturels. Transformations liées aux diverses décolonisations et à la*

⁸⁵ Notons que cette opposition entre centre et périphérie se trouve déjà, nous dit Mounin (1963, p. 240), dans les premiers écrits de Nida, qui la formule en termes d'opposition entre « *cultures simples* » et « *cultures complexes* ».

planétarisation de ces rapports, et à la transformation des conceptions du langage [...]. »
(Meschonnic, 1999, p. 13).

2. Quel emboîtement avec la traduction pragmatique ?

Comme toute pensée polémique, celle-ci a vocation à être critiquée. On pourra reprocher à son aile féministe une tendance à l'essentialisme qui consiste à figer des identités au lieu de les considérer comme des entités dynamiques, en évolution. On pourra déplorer sa propension à poser les termes du débat en termes de victimes et de coupables, ce qui, transposé à l'échelle de la société (mais tel est bien l'enjeu), aboutit à une segmentation du corps social qui fait passer à l'arrière-plan toute lutte pour l'universel. On pourra lui objecter que le masculin n'a pas le monopole de la violence. On pourra observer qu'on n'y lit guère d'auteurs hommes, et ajouter que la cause en question aura fait bien des progrès lorsque ce sera le cas. Et bien sûr, chacune de ces critiques pourra appeler des réponses, qui auraient pour point commun de sortir du cadre de cette note de synthèse.

Ceux qui s'intéressent à la traduction professionnelle et à ses métiers pourraient néanmoins formuler un autre grief. Tous les tenants du tournant culturel semblent en effet avoir un ennemi partagé dans la sphère traductologique : la traduction pragmatique. Celle-ci, en effet, est considérée comme le repoussoir absolu soit parce qu'elle est le véhicule de l'idéologie capitaliste américaine dominante ; soit parce qu'elle obéit aux stéréotypes du centre, empreint d'une vision machiste de la langue et de la société ; soit parce que son orientation cibliste la conduit à nier l'altérité dont le texte source est l'expression. Ainsi, tout ce qu'écrit Venuti tend à défendre l'insularité de la sphère littéraire par rapport au marché. On sait en effet que cet auteur reproche aux traductions ciblistes (qui ne datent pas d'hier, certes, même si la formule est récente) de faire disparaître le traducteur, sous la contrainte des éditeurs, en écrivant en anglais dans une langue qui coule, qui se lise, et qui soit idiomatique, avec pour effet de créer une « *illusion de transparence* » (Venuti, 1998, p. 1). Ce qui, effectivement, constitue l'idéal d'une traduction pragmatique, qui se doit de tenir compte de la réception adéquate, et donc du cahier des charges.

Nous sommes ici en présence d'un nouveau paradoxe : un des apports majeurs du tournant culturel est bel et bien d'intégrer les conditions socio-économiques de réalisation des traductions dans le champ scientifique. Cependant, cette logique relègue du mauvais côté de la ligne de démarcation, parmi ceux que l'on aurait qualifiés, dans les années 60 et 70, de

laquais de l'impérialisme, tout le champ pragmatique, là où s'effectuent pourtant l'essentiel des traductions.

Il serait tentant, alors, de faire l'impasse sur un courant qui condamne et méprise ce domaine. C'est ce que fait Jean-René Ladmiral (1999) dans sa typologie des quatre âges de la traduction. Je compte néanmoins proposer une autre approche. D'abord parce que, comme le fait dire Vladimir Nabokov à l'un de ses personnages, « *nous avons l'habitude d'être insultés* » (Nabokov, 1940/1979, p. 150). Ensuite, parce que rien ne nous oblige à accepter des clivages procédant de préoccupations étrangères aux nôtres. Il me semble au contraire souhaitable de réactualiser certaines des approches de la traduction pragmatique à la lumière des apports du tournant culturel. On pourra en particulier s'en servir pour opérer un retour sur les *Belles infidèles*, pour nous demander si les critiques adressées à certains traductologues qualifiés de machistes sont totalement disqualifiantes et pour réfléchir aussi bien à la sociologie de la profession qu'aux positionnements de ceux qui en vivent par rapport à la norme dominante.

3. Des vertus de l'éclairage indirect

a. Retour sur les Belles infidèles

Pourquoi évoquer les *Belles infidèles* alors que notre préoccupation est la traduction pragmatique ? Tout simplement parce que cette école, on ne le dit pas assez, préfigure ce qui sera la localisation et la transcréation à partir de la fin du XX^e siècle et qu'elle est plus généralement une des matrices du *ciblisme*. Ce préalable étant posé, on peut revenir sur ses critiques féministes, notamment celles de Lori Chamberlain (1988, pp. 454-472), pour se demander si elles sont totalement justifiées. Ce sont en effet les reproches d'une chercheuse contemporaine sur un phénomène survenu trois siècles auparavant. Et qui font fi de l'Histoire. Or, si l'un des mérites des théories féministes consiste à exposer le discours machiste comme parole située, on peut faire à cette auteure exactement la même remontrance : elle met en cause avec sa conscience politique d'aujourd'hui un épisode qui procède lui-même d'une dynamique historique. Il faudrait au contraire replacer les *Belles infidèles* dans leur contexte, qui est celui du libertinage, d'abord philosophique, au XVII^e siècle, puis sexuel, au siècle suivant : l'infidélité, y compris féminine, commence ici à être admise, du moins dans les couches supérieures de la société. C'est un moment où naît, dans l'élite lettrée, une forme de liberté dans les rapports entre hommes et femmes, et qui marque l'émergence de ces dernières comme sujets à part entière. Sans donc constituer un idéal social, ces *Belles infidèles* sont le

signe que les relations d'inégalité entre les genres étaient en train de changer pour un mieux. Dans ces conditions, les traductions ainsi métaphorisées ne sont pas *belles mais infidèles* : elles sont *infidèles parce que belles*. Elles peuvent maintenant et désormais se le permettre ! On observe d'ailleurs que les appellations anglaises de ce concept français hésitent entre ces deux options : on trouve tantôt « *beautiful but unfaithful* » (voir par exemple DeLater, sous la direction de, 2002), ou, beaucoup plus neutre, et à mon sens beaucoup plus proche de l'esprit initial, « *unfaithful beauties* » (voir notamment Hatim et Munday, 2004, p. 104⁸⁶). Chacune de ces deux traductions procède d'une vision idéologique – et c'est le tournant culturel qui nous permet de le voir de la manière la plus éclatante ! Ce qui me semble manquer à la lecture de théoriciennes comme Lori Chamberlain, c'est donc une pensée dialectique : en contexte, la métaphore, tant pour les femmes que pour les traductions, n'est peut-être pas si dépréciative qu'on a voulu le croire.

b. De la centralité problématique du machisme en traductologie

Il est par ailleurs impossible de nier que certains chercheurs du XX^e siècle ont une vision sexuée et machiste de la traduction. Cette seconde critique est donc plus justifiée et mieux étayée que la première. Reste à déterminer si ce rapprochement est central dans la posture théorique des auteurs en question, ou s'il ne trahit qu'un phénomène banal, à savoir la tendance, y compris pour les esprits les plus novateurs, à réfléchir en arrière de leur époque. On peut, à l'appui de la deuxième option, estimer avec Cornelius Castoriadis (1975, p. 242) qu'« *Un grand auteur, par définition, pense au-delà de ses moyens. Il est grand pour autant qu'il pense autre chose que ce qui était déjà pensé, et ses moyens sont le résultat de ce qui était déjà pensé, qui n'a jamais fini d'empiéter sur ce qu'il pense, ne serait-ce que parce qu'il ne peut pas annuler tout ce qu'il a reçu et se placer devant une table rase même lorsqu'il en a l'illusion.* » Le véritable problème est donc plutôt, ici, dans l'actualité des métaphores que l'on se choisit. Et certaines images vieillissent plus vite que les concepts qu'elles ont mis au jour. La composante phallocrate des œuvres considérées montre ainsi avant tout que leurs auteurs sont les produits de leur éducation et de leur psychisme ; elle n'invalide pas forcément ce qu'ils ont à dire par ailleurs sur la traduction.

⁸⁶ Cette confusion a au demeurant été alimentée, en français, par Edmond Cary, qui va déformer la phrase de Gilles Ménage à l'origine de l'expression : « *Elle me rappelle une femme que j'ai beaucoup aimée à Tour, et qui était belle mais infidèle* » (selon Cary, 1963, p. 29). En réalité, Gilles Ménage avait écrit : « *Lorsque la version du Lucien de M. d'Ablancourt parut, bien des gens se plainquirent de ce qu'elle n'était pas fidèle. Pour moi je l'appelai la belle infidèle, qui était le nom que j'avais donné étant jeune à une de mes maîtresses.* » (cité par Ballard, 1992, p. 147)

Ces critiques féministes de la traductologie pourraient alors nous aider à séparer les questions de fond et les références que l'on a pu utiliser pour exprimer celles-ci. Plutôt que d'opposer les unes (traductologues féministes) aux autres (traductologues phalocrates sans y avoir réfléchi), il paraît souhaitable de procéder, là aussi, dialectiquement. Pour paraphraser Olympe de Gouges, le discours féministe peut ici libérer la traductologie d'une part de son caractère phalocrate, lié à un système de représentation qui a fonctionné, mais qui n'est plus valide : on ne gagne rien à jeter Steiner, Larbaud ou d'autres avec l'eau du machisme. En procédant de la sorte, on s'empêche en outre de porter sur leur œuvre des critiques qui seraient sans doute plus centrales...

c. De la sociologie du marché de la traduction et de l'écriture y afférente

Le tournant culturel mérite donc bien son nom en ceci qu'il transforme en observables des phénomènes qui passaient jusqu'ici pour naturels, et permet de faire la part, dans les théories qui l'ont précédé, entre l'ancien et le véritablement nouveau. On voit là toute son utilité pour la traduction pragmatique. C'est peut-être grâce à lui que l'on peut s'interroger aujourd'hui sur l'évolution de la répartition entre les genres dans le secteur de la traduction : il y a 50 ans, les traducteurs étaient essentiellement des hommes ; de nos jours, ce sont en grande majorité des traductrices – et qui sont actives pour l'essentiel en pragmatique, ce qui influe sur la sociologie et sur l'image de la profession. Il nous faut réfléchir à partir de cette réalité et il est sans doute possible de le faire en s'aidant, par exemple, des travaux de Sherry Simon, qui visent à « *identify and critique the tangle of concepts which relegates both women and translation to the bottom of the social and literary ladder* » (Simon, 1996, p. 1).

Cela permettrait ensuite de revenir à l'ambition d'une féminisation du discours par la traduction telle que proposée par Suzanne de Lotbinière-Harwood. La pratique militante qui se donne pour projet de changer la perspective sur les rapports entre hommes et femmes (et dont la forme la plus anodine est l'emploi du vocabulaire épïcène) est-elle envisageable en pragmatique ? On pourrait oser une réponse positive en établissant un parallèle avec le rôle des traducteurs vis-à-vis de la néologie et de la préservation d'une langue (française) dynamique, ouverte à la nouveauté et apte à résister au calque. Mais cet optimisme est sans doute hors de propos. Nous avons vu, en effet que les traducteurs pragmatiques se doivent bien souvent d'adhérer en tout point aux formes stylistiques les plus communément admises chez leurs lecteurs. Cette nécessité les amène en bonne logique à produire des textes obéissant

aux canons conservateurs du système institué. Elle les expose *ipso facto* au reproche de se comporter en serviteurs fidèles de l'ordre établi.

Le tout, néanmoins, est d'avoir saisi le caractère contingent de cette tendance. Celle-ci ne procède pas d'un état de nature, mais d'un fait de culture – et à ce titre elle ne saurait engager absolument ceux qui doivent s'y conformer pour de simples raisons économiques. En somme, la prise de conscience, grâce notamment au tournant culturel, de nos aliénations est un pas important vers l'émancipation, quand bien même cette libération serait condamnée à n'être qu'intellectuelle (et donc à ne pas déboucher sur des traductions substantiellement différentes). On s'apercevra alors, en reprenant les 13 procédés décriés par Berman dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999), que ceux-ci sont certes notre pain quotidien, mais également que les stratégies qu'il propose en lieu et place, en se servant notamment de Chateaubriand, ont bel et bien en cours en traduction pragmatique. Cet auteur se révèle ainsi comme un sagace théoricien du domaine pragmatique, non seulement en attaque, mais aussi, quoi qu'il ait pu en penser, en défense. Les meilleurs observateurs d'un champ quelconque sont bel et bien ceux qui le considèrent avec un œil critique, car ils le voient du dehors. Grâce au tournant culturel, les traducteurs pragmatiques peuvent eux aussi se doter d'un tel mode de vision – et fournir ainsi, ajouteront les cyniques, des documents encore plus conformes aux attentes du système.

Tout est dans la prise de distance. On rejoint une fois encore le concept d'ironie : le traducteur doit être conscient que ce qu'il produit n'a pas à l'engager personnellement, ni sur le fond ni sur la forme. Il devient de ce fait libre de manier son outil sans innocence. On sait bien que l'essentiel, en effet, est de ne pas avoir un rapport naïf à la langue, au texte, à la demande. On sait bien que la traduction, loin de ne concerner que la langue, est affaire de société, d'échange, de discours... d'idéologie. On sait qu'elle emprunte au moins autant à la civilisation qu'à la linguistique. Le tournant culturel le confirme de manière éclatante. Grâce lui en soit rendue. Poser la problématique dans ces termes peut alors justifier que l'on se penche de plus près sur divers états mentaux prégnants chez les traducteurs professionnels, dans une entreprise qui serait le pendant des approches cognitives.

VI. États mentaux

Traductrice fameuse, auteure du stimulant *The Prosperous Translator* (2010) et avocate dynamique de la qualité en traduction, Chris Durban a un jour fait observer que la Société française des traducteurs, sous sa présidence, avait quitté son siège parisien de la rue des Martyrs pour la rue de l'Espérance (où elle ne s'est d'ailleurs guère attardée). Cette remarque

n'est pas qu'un symbole ou une boutade : elle montre bien que traduire met en jeu davantage que de la langue, du culturel, des compétences, des outils et de la communication. Le facteur psychologique y est déterminant. Il influe sur les motivations qui poussent à devenir traducteur, à le rester ou non, sur la perception qu'ont les traducteurs d'eux-mêmes, sur celle qu'en a le monde extérieur, et va jusqu'à imprimer sa marque sur les textes eux-mêmes. Cette thématique, par le passé, a été traitée sous l'angle de l'autobiographie et part de l'autojustification : saint Jérôme, Luther, Larbaud, Coindreau... J'ai pour ma part souhaité l'aborder au carrefour de la psychologie et de la sociologie, dans l'espoir de cerner les principaux phénomènes mentaux qui contribuent à définir ce qu'est un traducteur aujourd'hui, avec quelles conséquences, quels risques et quels enjeux. Et à mon grand étonnement, cette partie de ma recherche est sans doute celle qui a le plus intéressé les auditoires auxquels j'ai pu être confronté. Elle m'a notamment valu d'être invitée deux fois aux États-Unis, dont une comme conférencier plénier au congrès de l'ATA (*American Translators' Association*). J'y vois donc un moyen efficace et utile de faire converger les préoccupations scientifiques et la vie professionnelle.

Le premier de ces aspects psychologiques qui organisent et conditionnent la pratique de la traduction est la confiance. D'une manière générale, on la constitue avec du pluriel, de l'inconnu, de la réciprocité, du temps et du silence. En traduction, elle est d'abord un problème de rapport de soi à soi : le sentiment d'infériorité face aux experts, aux demandeurs ou au texte mène au calque ou à la sous-traduction par démission devant le réel (généalement métaphorisée par le *Traducteur kleptomane* de Dezső Kosztolányi, 1933/1994, p. 15). Comment, en effet, oser reformuler un texte qui nous semble (dans sa forme originale) parfait et que nous craignons de ne pas comprendre aussi bien que les experts du domaine ? C'est cet aléa qu'il s'agit de réduire. La confiance fait ensuite intervenir une incontournable relation à autrui. Comment la construire face à un demandeur ? L'observation montre que le marché de la traduction opère bien souvent sur le mode de la clôture, par cooptation, rites de passage, signes de reconnaissance, éthique confraternelle et tabous. C'est un nouveau paradoxe pour une profession qui consiste avant tout à établir une communication et donc à franchir des barrières. Mélange de Romulus et de Remus, le traducteur est à la fois « *celui qui trace les limites et celui qui les enjambe*⁸⁷ », phénomène typique, nous apprend la théorie du nationalisme (et notamment Ernest Gellner, 1989) des fonctions d'intermédiation. Cette caractéristique débouche sur une autre difficulté : il est communément admis (en

⁸⁷ « Les mécanismes de la confiance en traduction – aspects relationnels », article 8, volume deux.

pragmatique) qu'une bonne traduction ne doit pas se présenter comme telle, ce qui conduit (nous dirait Venuti, 1995) à l'invisibilité du traducteur, qui se trouve ainsi, *parce qu'on lui fait confiance*, méconnu et mal reconnu. Victime, en somme. Pour en sortir par le haut, il lui faut se hisser au rang d'interlocuteur, en faisant accepter aux clients, demandeurs et experts qu'il ait voix au chapitre au même titre qu'eux : il est un égal. L'enjeu de la confiance dans ses aspects relationnels, c'est donc finalement de décider du lieu d'exercice de l'autorité.

La confiance, toutefois, peut aussi être étudiée à partir des textes seuls, en langue originale ou en traduction. Il faut pour cela dresser la liste des moyens rhétoriques qui procurent ce sentiment dans un modèle idéal : celui des documents scientifiques originaux. Ce modèle, toutefois, ne s'observe que rarement dans la réalité. D'abord parce que les textes sources sont en général imparfaitement rédigés. Ensuite parce que les marqueurs de la confiance ne se construisent pas de la même manière dans des langues différentes (et doivent donc être recréés plutôt que traduits). Enfin parce que la traduction pragmatique ne se résume pas, il s'en faut, à la sphère scientifique. Traduire, c'est donc bien souvent rectifier pour aboutir à un produit qui inspire confiance, y compris lorsque l'original est défaillant sur ce plan. Ce qui amène à reposer la question de la confiance à travers trois exemples passablement absurdes : un canular journalistique, la méprise qui a conduit au rejet scientifique puis à la validation (pour respect des procédures) d'une thèse d'abord prise elle aussi pour une imposture, et enfin un passage totalement délirant d'un texte qui se voudrait scientifique, mais n'est que *new age*. Dans chacun de ces cas, c'est l'écriture qui va décider du crédit à accorder au texte initial. Or, un traducteur est avant tout un rédacteur, impliqué dans une chaîne de communication. Comment s'y prendra-t-il face à ces manifestations paradoxales ? Dans les deux premiers exemples, il n'a pas à engager sa subjectivité : n'étant pas omniscient, il est bien obligé de faire confiance. Dans le troisième, il ne peut pas faire confiance, mais il se doit de produire un texte qui, lui, inspire confiance à ses destinataires. D'où la réutilisation des marqueurs rhétoriques envisagés dans la première partie. Ce qui pourra l'exposer au risque éthique de rendre acceptable l'inadmissible. Parce qu'il se doit d'établir une forme de confiance, le traducteur a donc « *tendance à replacer le rapport à la vérité à l'intérieur même du texte, c'est-à-dire à renforcer la cohérence interne de celui-ci*⁸⁸ ».

La confiance, ou plutôt le manque de confiance, est loin d'être le seul état d'âme dont souffrent les traducteurs plus sans doute que les autres. Ainsi, le sentiment d'imposture, ou *syndrome de l'imposteur*. Selon Belinda Cannone (2005) et Pauline Rose Clance (1985), il

⁸⁸ « Les points aveugles de la confiance dans la rédaction et la traduction des textes pragmatiques », article 9, volume deux.

s'agit globalement de la sensation de ne pas être digne de la considération d'autrui. En traduction, ce phénomène se rencontre vis-à-vis des clients et employeurs, des experts et du texte original, ce qui empêche bien souvent de mettre en cause ces différentes instances – et donc d'accéder au rang d'interlocuteur de plein droit. Il a pour effet de dégrader la qualité de la communication et donc celle des textes d'arrivée tout en maintenant le traducteur en position d'infériorité dans le rapport de force avec les autres acteurs du processus. Quelles en sont les causes ? La peur d'être percé à jour, car la traduction, quel que soit son domaine, en appelle à l'intime, mais aussi l'identité flottante du traducteur aux yeux du monde extérieur (avec un risque d'intériorisation), ce qui incite à se dépasser pour asseoir une légitimité toujours contestable et constitue *in fine* un net facteur de conservatisme. Comment en sortir, alors ? Là encore, en se battant pour accéder à la reconnaissance, en admettant que les traducteurs ne soient pas les seuls à être faillibles, en résistant à la tentation de s'identifier aux textes qu'ils traduisent... D'où, en conclusion, une suggestion spinozienne : il s'agit de « *vivre la traduction comme un moyen, vis-à-vis de l'extérieur comme de soi-même, d'établir avec le monde des liens fondés sur une connaissance juste, et donc d'accroître notre capacité d'être (notre puissance) par cette maîtrise partielle et modeste que nous acquerrons via nos textes*⁸⁹ ».

Toujours au titre des états d'âme, il y a lieu de revenir sur un adage fort rebattu, que l'on a attribué tour à tour à Napoléon, Spencer et un certain nombre d'autres personnages, mais dont on trouve la trace jusqu'à Joachim du Bellay (« *Mais que dirai-je d'aucuns, vraiment mieux dignes d'être appelés traditeurs que traducteurs ? vu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent exposer, les frustrant de leur gloire...* », du Bellay, 1549, chapitre VI). Parmi ceux, nombreux, qui ont abordé le thème de la trahison, Alexis Nouss (2001) l'a traité sous un angle philosophique, en se servant en particulier de Berman. Est-il nécessaire d'y revenir encore ? Oui, parce qu'à force de le répéter – et de l'entendre répéter – on n'y réfléchit plus. Il s'agirait de distinguer deux catégories de traîtres : les heureux et les malheureux. Parmi les premiers, certains accomplissent une révélation en mettant au jour des virtualités enfouies dans l'original, ce qui les amène à mettre en pratique, ironiquement, l'enrichissement global de la langue par la traduction prôné par Benjamin (1923/1971). D'autres, au contraire, opèrent un dévoilement en rendant explicite ce qui ne l'est pas (des présupposés idéologiques, par exemple, ou une incohérence placée dans un contrat pour piéger l'une des parties). Quant aux traducteurs malheureux, ils se voient conduits à endosser des oripeaux ou à retranscrire des

⁸⁹ « Le sentiment d'imposture en traduction », article 32, volume deux.

idées qui ne sont pas les leurs, phénomène qui peut occasionner une assez grande souffrance (et que l'on dit encore plus répandu chez les interprètes). Cette variante élégiaque de la trahison ne relève donc pas du sentiment d'imposture, mais de l'imposture tout court – et celle-ci est d'autant plus douloureuse qu'elle est imposée de l'extérieur.

Pour rester dans le même registre, on pourra rappeler que la traduction de l'humour, parce qu'elle procède par superposition des codes, et comporte une composante culturelle et une part d'implicite, est fort difficile. Et que les écrits à ce sujet sont en général sinistres. Il serait tentant d'enrichir ce corpus grinçant par le sujet de l'humour involontaire en traduction, dont le prototype serait sans doute l'histoire du général Staff, reprise par Jean-René Ladmiral dans *Traduire* (1979/1994, pp. 93-94). Qu'est-ce qui amène nombre de praticiens (et je ne m'exclurai pas de cet ensemble), à écrire tant de sottises lorsqu'ils ne s'expriment pas directement, mais mettent leurs compétences au service d'un texte autre ? La méconnaissance de la langue ? Parfois, mais ce phénomène est minoritaire et finalement de peu d'intérêt (sauf lorsqu'on est tenu de reprendre une formulation aberrante mais consacrée, comme *architecture durable* ou *rendre le travail payant*). C'est bien plus souvent, au contraire, une focalisation sur la langue, qui nous fait oublier les effets de sens produits par la confrontation au réel. C'est aussi souvent un défaut de réflexion en termes de catégories, c'est-à-dire la carence d'une approche terminologique, ou bien un retour du refoulé qui nous amène (sous l'influence de certains guides de style, par exemple) à placer des métaphores ou allusions sexuelles là où précisément notre souci principal serait de les occulter. Avec, de ce fait, des stratégies de floutage qui ont pour seul effet d'alourdir le texte. À travers un tel tableau, on parviendrait ainsi à distinguer, en creux, non seulement des aspects sociologiques révélateurs de l'identité des traducteurs, mais aussi des règles d'écriture en traduction : dimension descriptive et productive. Il serait alors possible de conclure sur une note un peu moins rassurante : celle de l'attitude des traducteurs face aux produits de la traduction automatique. Dans l'humour volontaire, le traducteur doit d'abord comprendre le trait d'humour pour pouvoir le restituer, y compris dans ses aspects culturels. En traduction automatique, au contraire, il n'y a rien à comprendre, et ce sont les aléas du décodage et du ré-encodage qui fonctionnent comme un générateur automatique de blagues. Comme dirait Henri Bergson (1900, p. 23), nous sommes face à « *du mécanique plaqué sur du vivant* ». Cette forme d'humour a donc la particularité d'être à double détente : on rit des bévues produites par la machine, mais cette manière de se gausser prête elle-même à sourire, même si c'est parfois un sourire navré, car cette défense dénote la peur, le repli et l'ignorance. Certaines formes d'humour – l'ironie en particulier – sont cruelles en ceci que pour qu'une histoire soit vraiment

drôle, il faut qu'une personne au moins ne la comprenne pas. Ici, cette personne est bien souvent celle-là même qui la raconte : méfions-nous de l'ironie machinique.

Les deux sujets qui viennent d'être évoqués, on l'aura compris, existent à l'état de projet. C'est également le cas de deux autres, qui seront rédigés à quatre mains. Le premier, qui sera cosigné avec une collègue québécoise, portera sur l'insécurité linguistique en traduction, avec un arrière-plan sociolinguistique. Le second sera consacré au mensonge, et viendra sans doute clôturer cette série sur le rôle des états d'âme et aspects psychologiques dans la construction identitaire des traducteurs. Le coauteur sera un traducteur américain impliqué dans l'*American Translators' Association*. L'intérêt de travailler en duo sur un sujet est de confronter des points de vue divergents pour en tenter la synthèse. Ce collègue est donc censé défendre l'idée que les traducteurs, comme tout le monde, mentent en permanence, ce qui se paye cher en termes de qualité. Je ferai pour ma part valoir que l'éthique de ces professionnels est au contraire celle d'une élucidation qui place le concept de vérité (mais la vérité du pragmatisme...) au centre de leurs préoccupations.

*

* *

Comme on peut le voir, cette partie de ma recherche centrée sur les états d'âmes et autres aspects psychologiques n'est pas achevée : trois articles publiés, quatre en cours ou en projet. C'est qu'il faut un long temps de maturation pour avancer sur de tels sujets. Et plus encore qu'ailleurs, la réflexion y est favorisée par la confrontation des idées. Comme toujours en traduction, nous sommes face à des phénomènes collectifs qu'il s'agit, à l'occasion, d'envisager collectivement.

Je n'ai pas, à ce stade, de vision claire de l'aboutissement à prévoir pour ces recherches. Il serait bon, à coup sûr, de les étayer sur le plan théorique en les rapprochant des travaux sur la théorie de l'agence ou sur le concept d'*habitus*, dû à Pierre Bourdieu, et de les confronter aux travaux sociologiques sur le milieu de la traduction. On peut ici penser à la thèse préparée par Keltoume Larchet à l'École normale supérieure de Cachan. Je dois pour l'heure me contenter d'intuitions. Il me semble, pour l'avoir vécu et observé chez d'autres, qu'il existe, en traduction, un phénomène de dépersonnalisation qui peut être ressenti aussi bien comme libérateur que comme oppressant : un client me disait un jour son horreur de son vécu ancien de traducteur : « *Traduire, c'est louer son cerveau à autrui !* » Parce qu'elle intervient dans un espace liminaire, la traduction met en crise la notion d'unicité de l'individu : un traducteur est soi-même et l'autre. C'est un syndrome – et parfois une souffrance – qui justifie que certains s'orientent vers une autre profession. C'est également un remède aux affres de beaucoup de

professionnels : *pourquoi endosser ces paroles qui ne sont pas les miennes ?* Entre souffrance, névrose et exultation ironique, la solution passe peut-être par la constitution d'une personnalité de traducteur qui ne serait qu'accessoirement l'individu traduisant : un masque ... C'est ici que l'on rejoindrait la littérature : c'est la thématique de l'autofiction (*j'écris sur moi, mais ce n'est pas tout à fait moi*) et des doubles romanesques (chez Philip Roth, l'autre grand romancier américain contemporain, ce serait le personnage de Nathan Zuckerman et les rapports inextricables que celui-ci entretient non seulement avec l'auteur Philip Roth, mais aussi avec le Philip Roth autofictionnel). Et comment ne pas penser, bien sûr, aux hétéronymes de cet occasionnel traducteur que fut également Fernando Pessoa ? En tout état de cause, l'expérience de la traduction, de la révision et de l'observation des traducteurs *in vivo* m'a conduit à quatre certitudes relatives à la recherche que j'entends mener :

- les processus de pensée comptent beaucoup plus que les langues : traduire nécessite avant tout un état d'esprit. Ce qui justifie au passage que j'emploie des exemples glanés dans le sens allemand-français lorsque ceux-ci me semblent pertinents, même si je suis, universitairement parlant, considéré comme angliciste. Sur ce point, je suis pleinement en accord, notamment, avec Christian Balliu, 2012, par exemple ;
- contrairement aux idées véhiculées par des siècles de tradition (y compris iconographique : que l'on pense à saint Jérôme dans la peinture occidentale), la traduction, et en tout cas la traduction pragmatique, est une affaire collective, qui fait intervenir en permanence la notion de négociation⁹⁰. C'est notamment en mettant l'accent sur la communication que l'on peut le mieux véhiculer cette idée ;
- la spécialité d'un traducteur n'est pas un domaine thématique lambda, mais bien la traduction elle-même, c'est-à-dire l'aptitude à transmettre une intention conforme aux attentes d'un destinataire identifié, quel que soit le sujet. C'est précisément ce point qui est occulté par les spécialistes d'autres disciplines qui se servent accessoirement de la traduction. Et le fait que la *traduction* cède aujourd'hui de plus en plus le pas aux *métiers de la traduction* ne change rien à l'affaire. En effet, ceux-ci trouvent leur cohérence dans la traduction elle-même, dont ils procèdent ;
- le marché est le juge de paix des traducteurs et des traductologues.

Ce dernier aspect n'est pas le plus facile à accepter. Il ne s'agit pas de laisser accroire, en écrivant cela, que la concurrence dite libre et non faussée fournit les conditions qui permettent

⁹⁰ C'est sur cette évidence qu'Umberto Eco a bâti l'essentiel de son ouvrage *Dire presque la même chose* (2003/2006).

dans tous les cas d'arriver aux meilleures solutions traductives. C'est déjà difficile à admettre en finance, alors dans notre domaine... En effet, tout traducteur peut citer une multitude d'anecdotes dans lesquelles une solution aberrante a été reconnue valide, ou inversement, une formulation excellente jugée inepte par ses destinataires. Ces cas sont pour moi ceux qui méritent le plus de réflexion, car ils révèlent des fonctionnements plus profonds, un éthos professionnel : le réel, et plus précisément les imperfections qui le rendent réel⁹¹, est un observable.

On pourra faire un autre reproche à cette approche buissonnière des problèmes de traduction : celui de procéder par fragments, de manquer de représentativité, d'être impuissante à s'élever au niveau de la théorie. C'est ici à Gideon Toury que l'on peut penser, lorsqu'il écrit : « *What is missing is not isolated attempts reflecting excellent intuitions and supplying fine insights (which many existing studies certainly do), but a systematic branch proceeding from clear assumptions and armed with a methodology and research techniques made as explicit as possible and justified within translation studies itself. Only a branch of this kind can ensure that the findings of individual studies will be intersubjectively testable and comparable, and the studies themselves replicable.* » (Toury, 1995, p. 3). Effectivement, on peut avoir des doutes sur la possibilité de parvenir – par des moyens autres qu'informatiques – à une « science du traduire ». Là encore, néanmoins, l'objet n'est pas le même. Ce qui m'importe, c'est de contribuer à l'émergence d'une science des traducteurs : de mieux comprendre ce qui les agit et les amène à telle solution concrète plutôt qu'à telle autre, afin de les aider concrètement. La traductologie se doit d'être appliquée. Je précise également que j'ai entrepris de me prémunir contre cette deuxième catégorie de reproches, d'une part, en m'attachant toujours à livrer des exemples circonstanciés et concrets, afin de ne pas donner l'impression de raisonner dans un vide abstrait, et, d'autre part, à débattre de mes observations aussi bien avec des professionnels qu'avec des étudiants ou d'autres traductologues. C'est également pour cela que j'ai tenu à publier certains articles dans des revues lues avant tout par des praticiens (*Traduire*, en particulier) sans accorder la priorité aux questions de bibliométrie et de classement. Les retours de ces spécialistes ont contribué à me rassurer sur la pertinence de mon propos.

⁹¹ Proust ne dit pas autre chose, lorsqu'il observe, au début de *La Prisonnière* (1925), que les menteurs se trahissent par la cohérence même des édifices mensongers qu'ils ont bâtis : le réel étant tramé d'incongruités, une histoire vraie sera forcément en partie bancale.

Chapitre 4. Dire et faire dire : enseignement, responsabilité pédagogique et organisation d'une recherche collective

Le positionnement que j'avais choisi sur le marché de la traduction m'a maintenu longtemps éloigné de certaines composantes de cette profession que j'estime aujourd'hui fondamentales. C'est l'enseignement qui m'y a confronté : un intervenant, quel que soit son statut, se doit de s'intégrer une équipe et de savoir, même approximativement, ce que font ses collègues, et dans quel esprit ils le font. Ce processus a conduit, après quelques années, à mon recrutement comme maître de conférences. Outre diverses responsabilités dans la vie collective de mon université, cette phase nouvelle de mon parcours m'a ensuite amené à diriger un master professionnel de traduction, à m'intéresser au devenir des métiers de la traduction et à endosser, seul ou à plusieurs, les habits d'organisateur de manifestations scientifiques. Ce faisant, j'ai pu réviser partiellement mon opinion sur la linguistique et réfléchir au positionnement des formations dans le paysage français et européen.

I. Enseigner et structurer un enseignement en traduction

Enseigner la traduction, pour un professionnel, c'est avoir la possibilité de prendre le temps, de confronter ses choix aux avis de futurs praticiens qui sont à la fois exigeants et critiques, et de réfléchir aux besoins de ces étudiants en termes de compétences. C'est un excellent moyen d'affiner sa pratique – de passer du faire au dire – en même temps qu'une incitation à la recherche.

De 1992 à aujourd'hui, j'ai ainsi pu donner des cours de traduction économique et financière, de traduction technique, de traduction de presse et, sous diverses appellations, de méthodologie de traduction, le tout d'abord en master 2, puis progressivement du master 1 à la deuxième année de licence. C'est ici, et ici seulement, que j'ai compris que la traduction n'est qu'un aspect – central, certes, et fondateur – du vaste ensemble constitué par les métiers de la traduction. Il m'a très vite paru indispensable de réfléchir, d'une part, au moyen de faire cohabiter dans un cadre universitaire les différentes compétences liées à ces métiers et, d'autre part, aux évolutions passées, présentes et futures de ces formations.

D'où une première interrogation sur ma propre utilité : *À quoi bon enseigner la traduction technique*⁹² ? Après tout, cette matière ne fait rêver qu'une faible proportion d'étudiants et ce domaine n'occupe aujourd'hui qu'une minorité de professionnels... Répétons-le, on n'a pas

⁹² Article 23, volume deux.

toujours une idée précise de ce qu'est la technique. D'une manière générale, celle-ci constitue une méthode (Simondon, 2005, p. 86), une école de pensée, dont la visée principale est l'action humaine (par opposition à la science, qui cherche avant tout à découvrir les lois de la nature). Il s'agit donc d'abord et avant tout d'une *science humaine*. Cette approche permet de comprendre que la traduction technique, en tant que produit, est elle-même un objet technique, dans son esthétique comme dans sa fonction. C'est une première et excellente raison pour l'enseigner. Avec pour difficulté de faire communiquer les domaines techniques entre eux, ce qui suppose de mettre en œuvre une heuristique de l'exemplarité, passant par des allers et retours entre le concret (le détail) et l'abstrait (la généralité) et donnant toute leur place aux modes de représentation visuels. La technique apparaît alors comme le socle sur lequel il sera possible de fonder un enseignement raisonné de la traduction pragmatique qui se démarque des approches purement linguistiques ou littéraires. Il est donc indispensable de lui conserver une part dans l'enseignement aux métiers de la traduction. Cette conception comporte néanmoins une fragilité. Elle repose sur un principe dont scientifiques et techniciens ont tendance à se méfier : l'analogie. Ce point sera développé dans le volume trois de ce dossier (chapitre 7), notamment en ce qui concerne la discipline à même de répondre au problème de la diversité apparente des savoirs techniques : la systémique.

Le développement de l'intelligence artificielle constitue un deuxième sujet d'actualité – et de polémique – pour les professionnels et les formations. Les responsables de ces dernières, même lorsqu'ils ne prisent guère ces aspects, sont bien obligés de devenir prescripteurs dans ces domaines et de travailler à la convergence entre les approches asystématiques de la traduction humaine et la puissance systématique de la machine. Il en résulte une deuxième question, intrinsèquement ambiguë : pourquoi avoir peur de l'informatisation en traduction (c'est-à-dire pourquoi en avoir peur et faut-il en avoir peur ?)⁹³ ? On peut commencer par avancer deux explications partielles. D'un côté, la crainte de nombreux traducteurs devant la montée de l'informatique est en partie due au risque de voir leur part baisser dans la valeur ajoutée (comme le dit Daniel Gouadec, 2003b) et au décentrement qu'elle induit, au profit de la machine (comme le suggère Marie-Claude L'Homme, 2000). C'est juste, mais probablement insuffisant. À mon sens, en effet, l'introduction de la TAO et de la TA heurte beaucoup de professionnels parce qu'elle bouscule leurs processus mentaux. Ce qui suppose de revenir sur ce que les ordinateurs, en traduction, sont incapables de faire et qui concentre, précisément, toute la compétence du traducteur. Cette problématique peut être abordée au

⁹³ Article 16, volume deux.

moyen de la distinction faite par Henri Meschonnic (1999) entre *discret* et *continu*, en partant de l'échelle du paragraphe pour resserrer progressivement l'analyse jusqu'au mot et en différenciant les aptitudes et incapacités de la TA et de la TAO. Par rapport à un logiciel, un traducteur peut (et doit) jouer sur les délimitations entre phrases, procéder à des recompositions internes, ainsi qu'à des ajouts et suppressions, faire varier l'expression (au point de traduire, correctement, un terme par son antonyme). Dans cet ensemble, ce sont donc le référent et la communication qui priment : la traduction est affaire de *discours*, les algorithmes travaillent sur de la *langue*. Contrairement à ce qu'avancent souvent les adversaires comme les militants de l'informatisation, l'écueil n'est donc pas réellement le traitement de l'ambiguïté. Il tient plutôt à ce que la TA avant tout, mais aussi la TAO, sont par nature *sourcières* alors que la traduction pragmatique est *cibliste* – et qui plus est orientée vers la nouveauté. Et pourtant, ces outils existent, progressent et se répandent. Il faut apprendre à les intégrer, tout en ayant conscience que l'essence de la traduction se trouve justement là où ils cessent d'être opérants. Une fois encore, l'opposition frontale doit céder le pas à la complémentarité.

Partie d'une matière précise, poursuivie par la recherche d'une convergence là où, souvent, on veut voir un affrontement, cette série d'articles devait ensuite logiquement s'élargir à la cohérence générale d'une formation aux métiers de la traduction. Comment, dans un tel cadre, faire cohabiter harmonieusement enseignement, recherche et vie professionnelle ? Cette tâche passe d'abord par une saine gestion des contradictions didactiques entre, d'une part, ceux qui enseignent thème et version et, d'autre part, ceux qui procèdent à partir et à destination de la traduction professionnelle : sans condamner radicalement les premiers, qui ont leur propre rationalité, il importe de faire ressortir les différences afin d'inviter les apprenants à adopter un positionnement. Il faut ensuite instaurer des passerelles : enseignement, vie professionnelle et recherche ne doivent pas être séparés, mais au contraire se nourrir mutuellement. Ces circulations sont également affaire de statuts : il faut une saine répartition des rôles entre enseignants-chercheurs et intervenants professionnels, mais rien n'interdit de passer de l'un à l'autre (il faut ici se faire avocat du statut de PAST, pour *professionnel associé sur service temporaire*, comme le fera officiellement l'AFFUMT, Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction, en 2012). Il s'agit en outre de mettre en place un enseignement directement axé sur la vie professionnelle : stages, junior-entreprises, apprentissage, mais aussi exercices de traduction simulant les conditions réelles (sur le modèle, par exemple, de TRADUCTECH, né à Rennes dans les années quatre-vingt-dix et fréquemment imité depuis) et faisant participer les enseignants de différentes matières. Car il

faut également tenir compte de la diversité des métiers, et donc des enseignements qui y préparent. Faire comprendre la cohérence de cet ensemble évolutif revient à un cours de méthodologie « *pensé en fonction des besoins identifiés chez les étudiants et tentant de faire la synthèse entre les problèmes terre à terre du traducteur professionnel et les enjeux intellectuels ainsi mis au jour*⁹⁴. » En tout état de cause, cette nécessaire mise en cycle des savoirs suppose de faire non seulement cohabiter, mais encore œuvrer à un objectif commun des spécialistes de domaines dont l'objet n'est pas rigoureusement le même et qui se sont longtemps considérés comme antagonistes ou en tout cas distincts : traitement automatique des langues, linguistique, traduction.

II. De l'évolution des formations en traduction

La visée des recherches mentionnées depuis le début de ce chapitre était principalement pédagogique. Celles-ci se sont accompagnées de réflexions plus politiques sur les évolutions des métiers et des formations. Chez beaucoup d'observateurs, la réforme LMD a suscité une inquiétude : celle de voir la multiplication des diplômes étouffer le marché⁹⁵. La traduction possède une utilité sociale chaque jour plus évidente à mesure qu'augmentent les échanges et les brassages transfrontaliers. Répondre à ces besoins nécessite de plus en plus de professionnels formés à cet effet. Il existe néanmoins un seuil à partir duquel le nombre des masters dits professionnels vient nuire à la professionnalisation et dévaloriser les métiers. Ce phénomène s'est produit de manière emblématique en traduction audiovisuelle⁹⁶. On aurait pu, ici, m'adresser une objection : de quel droit peut-on critiquer ce que font d'autres formations, et employer pour cela des critères marchands tels que l'offre et la demande de traducteurs, *a fortiori* lorsqu'on est soi-même responsable d'un diplôme dans le même secteur, et donc potentiellement concurrent ? Cette question est plus profonde qu'elle n'y paraît. Elle ne porte pas tant sur la légitimité de la parole située que sur les objets qui peuvent être ceux de la traductologie, d'abord, et sur le rôle social non seulement de la formation, mais aussi de la science tout court. Si elle m'était posée (personne ne l'a encore fait), je répondrais par le critère de l'utilité sociale, par la nécessité de mener des recherches en prise avec la vie

⁹⁴ « Mettre en cycle les savoirs, l'enseignement de la traduction à l'Université Paris Diderot », article 22, volume deux. Ce document approfondit considérablement, et avec quelques années de recul, certaines problématiques esquissées dans celui noté 2 dans le volume deux (voir aussi chapitre 2).

⁹⁵ « Marché de la traduction et marché des formations en traduction, ou les conséquences de nos inconséquences », co-écrit avec Isabelle Audinot, article 31, volume deux. Les prémices de cette réflexion sont déjà présentes dans l'article 22, évoqué à la section précédente.

⁹⁶ Raison pour laquelle, en tant que responsable de master professionnel, j'ai refusé, après deux ans de tractations et discussions, une cohabitation avec une université qui souhaitait utiliser notre modèle pour former des spécialistes de ce domaine.

professionnelle et par l'observation qu'une part de concurrence existe bel et bien, qu'on le veuille ou non, entre formations et entre universités. Pourquoi l'ignorer ; pourquoi le taire⁹⁷ ? L'état des lieux de la traduction audiovisuelle, doublé d'un historique de son évolution depuis 30 ans, statistiques à l'appui, montre ensuite qu'on est passé, en France, d'un seul diplôme professionnel spécialisé dans ce domaine en 1983 à six aujourd'hui, outre les formations qui y consacrent une part mineure. Avec un double effet : structuration du marché au moment où celui-ci se développait fortement, puis effondrement des tarifs et forte dégradation des conditions d'exercice. Sans être les seules responsables de ces phénomènes, les universités y ont leur part. Ce tableau amène à déterminer quels sont les perdants et les gagnants d'une telle évolution. Les premiers se recrutent parmi les diplômés, les professionnels et à terme les formations concernées ; les seconds sont les employeurs et donneurs d'ordre. C'est en refusant de prendre au sérieux la dynamique de la professionnalisation qu'on crée l'université à deux vitesses.

Ce débat n'est d'ailleurs pas limité à l'Hexagone, malgré une très forte composante nationale dans l'organisation des marchés et des formations. Il était donc souhaitable de l'approfondir en se dégageant du modèle fourni par la traduction audiovisuelle⁹⁸. Cela suppose de revenir sur un préjugé : si, en France, tant d'auteurs fameux ont aussi signé des traductions, ce n'est pas un titre de gloire pour la profession de traducteur, mais plutôt le signe que celle-ci, jusqu'à récemment et à de rares exceptions près, n'existait pas. La traduction était une discipline ancillaire, dont la pratique dans le cadre économique était en outre totalement déconnectée de l'enseignement universitaire. La professionnalisation est donc un phénomène jeune et encore inachevé, dont il importe de retracer, en France, les grandes étapes. Ce fut d'abord la mise en place d'organisations internationales après la Première guerre mondiale, suivie de l'apparition d'écoles à partir de 1941 et surtout des années 50, et la quête d'une légitimité de ces établissements par l'élaboration de théories, dont la plus représentative, en France, est la TIT. Une deuxième phase est intervenue à compter de la fin des années 80, avec une inversion des vecteurs : cette fois, c'est l'institution universitaire qui faisait mouvement vers la professionnalisation, avec, toujours dans l'Hexagone, la création de plusieurs DESS (diplômes d'études supérieures spécialisées) et un positionnement différent de celui des écoles : plus diversifié, moins lié à l'interprétation et insistant davantage sur les outils

⁹⁷ Pour être tout à fait exact, les évolutions récentes mentionnées plus haut ont plutôt contribué à atténuer cette concurrence qu'elles ne l'ont exacerbée. Elles ont en effet favorisé l'échange de bonnes pratiques. La ligne de fracture se situerait donc plutôt, aujourd'hui, entre les formations réellement professionnalisantes et les autres.

⁹⁸ « Institution, déstructuration et nouvelles régulations : la dialectique de la professionnalisation en traduction », article 29, volume deux.

informatiques. Ces deux vagues successives ont grandement contribué à structurer le marché et à conférer à la profession un début de légitimité institutionnelle. Un début, car manque encore une reconnaissance pleine et entière de la traduction, notamment aux yeux du CNU (Conseil national des universités), ce qui tient entre autres à un phénomène que Daniel Gile déplorait en 2005, mais qui n'a guère évolué depuis : « *À l'heure qu'il est, dans de nombreux cas, les thèses de doctorat sont dirigées par des non-traductologues, et au niveau des mémoires pré-doctoraux, une grande partie des directeurs de recherche n'ont pas eux-mêmes une formation à la recherche.* » (Gile, 2005, p. 245). Y remédier n'est pas simple, et suppose de mettre en place un cercle vertueux : former des encadrants, par des thèses, financées par des contrats doctoraux, qui seront plus faciles à obtenir lorsqu'existera une reconnaissance d'une filière traductologie de plein droit, à côté et en complément de la linguistique, de la civilisation et de la littérature, pour le recrutement des enseignants-chercheurs. On rejoindra ici l'opinion de Mary Snell-Hornby : « *Notre thèse est que la traductologie devrait se voir elle-même comme une discipline autonome et non plus comme un sous-domaine d'une sous-discipline (à savoir la linguistique appliquée). Si l'on raisonne à partir des sciences existantes en tant que catégories, on entendra par traductologie une entité interdisciplinaire et "multiperspectiviste" qui, en se fondant non pas sur les modèles axiomatiques de la linguistique mais sur la réalité complexe du traduire (et des produits de traduction), se caractérise par sa perspective intégratrice.* » (Snell-Hornby, 1986, p. 12, citée par Reiss, 1995-2009, p. 6⁹⁹)

Le processus de Bologne est ensuite venu généraliser ce phénomène, avec la création d'un nombre très important de masters professionnels, nouvel avatar des DESS. Cette tendance dénote certes une meilleure acceptation de la professionnalisation et de la traduction à l'université. Néanmoins, elle est surtout inquiétante, car elle fait craindre, comme nous l'avons vu, un effondrement du marché par surabondance de l'offre de nouveaux diplômés. Trois évolutions peuvent toutefois contribuer à éviter une telle catastrophe : le dialogue avec les organisations représentatives (SFT, ATAA, ATLF, AFFUMT..., en France), dont la montée en puissance ces dernières années constitue un progrès majeur ; le projet EMT (master européen de traduction) et son pendant OPTIMALE (*Optimising Translator Training in a Multilingual Europe*¹⁰⁰), qui pourraient permettre à la fois de distinguer les formations

⁹⁹ C'était déjà, au demeurant, la conclusion à laquelle parvenait Mounin, 1963, p. 227. Voir aussi, pour les distinctions à l'intérieur de ce domaine, le chapitre 2 de cette note de synthèse.

¹⁰⁰ Le projet OPTIMALE m'a d'ailleurs donné l'occasion d'organiser le 17 juin 2011 une journée d'étude qui a réuni, outre des responsables de neuf formations françaises, des représentants de chacune des organisations professionnelles actives dans ces domaines : SFT (Société française des traducteurs), ATLF (Association des

sérieuses de celles qui le seraient moins et d'améliorer la qualité de toutes par un échange de bonnes pratiques, tout en favorisant les rapprochements ; et enfin la recherche, qu'il faut cesser d'opposer à la vocation professionnalisante, et qui peut au contraire amener à mieux penser cette émergence des métiers de la traduction. Aussi synthétique soit-elle, cette réflexion se veut un modèle transposable à d'autres secteurs, en lien plus ou moins étroit avec la traduction. On pourrait en effet envisager d'appliquer une grille d'analyse semblable à une autre profession en plein développement : la rédaction (ou communication) technique.

Ces considérations sur l'organisation, le positionnement et le devenir des formations appellent des conclusions de simple bon sens, que l'on peut également extrapoler à l'échelle européenne. Nos formations sont de nature universitaire et préparent à la vie professionnelle. Il ne faut pas opposer ces deux paramètres, mais chercher entre eux la complémentarité. Certains enseignements, en particulier ceux qui ont un arrière-plan académique, doivent être confiés à des enseignants-chercheurs titulaires (terminologie, corpus, éléments théoriques...). D'autres, en particulier ceux qui touchent aux aspects les plus appliqués des métiers nécessitent la participation de spécialistes venus du monde professionnel. Très souvent, c'est le cas des cours de traduction proprement dits, des cours liés à la TAO, aux autres outils ou à la gestion de projet. Ce deuxième ensemble peut représenter jusqu'à 75 % des heures de cours ou des intervenants.

L'optique professionnelle suppose également de prendre en compte la dimension collaborative des métiers de la traduction : chaque intervenant constitue un maillon d'une longue chaîne, et celle-ci sera d'autant plus solide que ce maillon a conscience des autres. Cela nécessite d'enseigner aux étudiants comment coopérer, de les inciter et de les aider à s'organiser entre eux (notamment grâce à la technologie du web 2.0), de concevoir des enseignements faisant se rencontrer plusieurs cours et plusieurs spécialistes (recherche documentaire, corpus, terminologie et phraséologie – et enfin traduction, par exemple), en insistant sur la complémentarité. Une telle mise en cohérence suppose évidemment un

traducteurs littéraires de France), ATAA (Association des traducteurs et adaptateurs de l'audiovisuel), CNET (Chambre nationale des entreprises de traduction), APIL (Association des professionnels de l'industrie des langues), CRT (Conseil des rédacteurs techniques) et STC (*Society for Technical Communication*), ainsi que des traducteurs et responsables de services traduction jugés représentatifs et une représentante du projet EMT. C'est semble-t-il la première fois qu'était réuni un assortiment aussi large de spécialistes de ce secteur en France. L'objectif était triple : tout d'abord délimiter, arguments à l'appui, ce qu'il faut entendre par le marché des métiers de la traduction (la rédaction technique en fait-elle partie, ou vaut-il mieux parler, à son sujet, de « *profession voisine* », quelle part du traitement automatique des langues y inclure?...), ensuite fournir et échanger des données chiffrées sur chacun des segments de ces marchés, à la fois en termes quantitatifs (enquêtes SFT et CNET, notamment) et qualitatifs (enquête OPTIMALE sur les attentes des entreprises en termes de compétences), enfin, débattre de ces informations, de la position économique et institutionnelle de la traduction en France et en Europe, et nous interroger sur l'avenir.

environnement technologique approprié : salles équipées d'ordinateurs en réseau, et reliées à leurs propres serveurs et équipe informatique apte à répondre à ces besoins spécifiques. C'est dans un tel contexte qu'on peut alors mettre en place des projets dans lesquels les étudiants se partagent à leur tour les rôles (gestion de projet, recherche documentaire, traduction, révision, édition, par exemple) qui permettent de se rapprocher au plus près de la vie professionnelle tout en conservant l'arrière-plan universitaire idoine. Le *dire* doit être rejoint par le *faire*. Cette triple répartition des fonctions (entre universitaires et intervenants extérieurs, entre responsables de divers cours et entre étudiants eux-mêmes) doit, à l'issue de la formation, donner aux étudiants les moyens de fonctionner en groupe et en autonomie, ce qui suppose au final de concevoir des dispositifs d'évaluation et d'autoévaluation à partir des compétences professionnelles visées (voir le référentiel de compétences de l'EMT).

Ces problématiques ressortissent *in fine* à des considérations d'histoire de la traduction : parce que nous sommes à un moment charnière de celle-ci, il faut nous placer dans une perspective longue, qui nous permettra aussi d'anticiper. En montrant que l'on n'a pas toujours traduit et enseigné de la même manière et avec les mêmes présupposés, cette recherche nous renseigne en effet sur nos propres impensés : « *La fidélité d'une époque paraît infidélité plus tard, parce qu'elle était sans le savoir une fidélité non au texte, mais à l'époque.* » (Meschonnic, 1999, p. 57) Tout comme le tournant culturel (chapitre 3), elle dénature la traduction et rend ainsi ses acteurs plus conscients de ce qu'ils font – et donc plus efficaces. Cette connaissance (même limitée à la sphère occidentale) présente également un intérêt plus large et tout aussi contemporain : elle montre à quel point la traduction a été importante dans la constitution d'une conscience européenne¹⁰¹ qui, de ce fait, accorde un rôle très considérable au multilinguisme : « *La langue de l'Europe, c'est la traduction.* » (Umberto Eco, 1993, p. 206). Diriger une formation suppose donc une culture générale de la traduction. Si je compte m'inspirer de l'Histoire, c'est donc essentiellement pour comprendre et faire comprendre la traduction pragmatique telle qu'elle se pratique aujourd'hui et pourrait se pratiquer demain. Dans cette perspective, c'est un outil plus qu'un sujet. Et si je devais approfondir ce dernier, ce serait sans doute sous l'angle de la mythologie portée par l'Histoire de la traduction, en traitant des représentations liées à celle-ci. Après tout, l'histoire de la Bible des Septante est très probablement une fiction, mais qui en dit beaucoup sur les valeurs attachées à la traduction au moment de sa réalisation et par la suite...

¹⁰¹ « *L'Europe est née de la traduction et dans la traduction. L'Europe ne s'est fondée que sur des traductions. Et elle ne s'est constituée que de l'effacement de cette origine toute de traduction. Ce qui vaut pour ses textes fondateurs, ceux de ses deux piliers, le grec pour sa science et sa philosophie, l'hébraïque pour la bible [...].* » (Meschonnic, 1999, p. 32)

III. Faire dire : organisation d'une recherche collective

Nous l'avons vu en introduction de cette note de synthèse, il est devenu impossible d'avoir tout lu en traductologie. La richesse de ce champ est d'ailleurs une grande surprise pour beaucoup de traducteurs professionnels. À titre personnel, j'ai longtemps cru qu'il n'existait, dans ce domaine de compétence qui était pourtant le mien, qu'un seul ouvrage de référence : celui que l'on m'avait fait lire lorsque j'étais étudiant... Quelle ne fut pas ma surprise lors d'un des tout premiers colloques auxquels j'ai participé, en entendant cette phrase inoubliable : « *Translation studies has more authors than readers: it is cannibalistic in nature*¹⁰² ! »

Mon ignorance d'alors n'est ni unique ni anodine, ce qui atteste la survivance du hiatus déjà déploré par Mounin dans *Les Belles infidèles* (1955, p. 7, cité en introduction), auquel faisait plus récemment écho Jean-René Ladmiral : « *Il y a induction de la théorie à partir de la pratique, mais le retour déductif ne se fait pas* » (Ladmiral, 1998, p. 139). C'est une source de fragilité à laquelle il importe de remédier. Comment faire, néanmoins, compte tenu de la richesse insoupçonnée des parutions traductologiques ? Au-delà des lectures indispensables, ma culture dans ce domaine s'est principalement constituée dans les manifestations scientifiques. C'est en effet l'occasion, d'une part, d'observer la pensée en train de se former et, d'autre part, de confronter les points de vue, de toucher du doigt les enjeux, les courants, les chapelles. Mais également d'interroger directement les auteurs, puisque ces événements sont aussi des moments de sociabilité.

On n'insiste pas assez sur la culture orale en traductologie : il est des paroles qui ne s'envolent pas, et sont parfois profondément révélatrices d'une approche, quand bien même leurs auteurs ne les auraient pas consignées sur le papier. Ainsi, la saillie évoquée plus haut sur le cannibalisme intrinsèque des traductologues ne figure pas dans les actes du colloque où elle a été prononcée. Il en est d'autres, colportées avec constance, avec lesquelles on peut être en désaccord ou non, mais qui présentent l'intérêt de déclencher une réflexion : « *Il faut suspecter la non-imbécillité du lecteur* », disait à l'envi Danica Seleskovitch devant ses étudiants ; « *La traduction, cela n'a rien à voir avec les langues* », assénait Renée Van Hoof, longtemps chef du Service commun-Interprétation de conférence de la Commission européenne¹⁰³. Et n'oublions pas que la fameuse typologie sourciers-ciblistes, due, qui peut encore l'ignorer ?, à Jean-René Ladmiral, est née d'un instant d'inspiration lors d'un colloque, le 18 juin 1983 (ou peut-être bien le 17 du même mois).

¹⁰² L'auteur des paroles en question est Rajendra Singh, lors du colloque *Pour une traductologie proactive*, organisé en particulier par André Clas pour les 50 ans de la revue *Méta*.

¹⁰³ Ici, c'est Christian Balliu qui a fortement contribué à populariser cette déclaration (voir notamment Balliu, 2012, p. 28).

De même que, au moment d'étudier les adaptations en français de Bob Dylan, j'avais écarté les traductions imprimées pour me concentrer sur les versions chantées, je pense qu'il faut donner toute sa place à l'oralité non seulement en traduction, mais aussi en traductologie – et donc que ces formules entendues au vol doivent être prises au sérieux. Notamment parce qu'elles révèlent une opinion qui ne se déguise pas derrière les précautions de l'écrit.

Le danger d'une telle attitude est bien sûr de produire une traductologie à partir de ce que l'on a retenu plutôt que de ce qui a été effectivement sanctionné par la démarche universitaire de la publication, prudente par nature. Néanmoins, si la vivacité des idées et des débats est à ce prix, ce risque de travailler sur l'oral et sur la confrontation vécue en vaut la peine : ici aussi, il existe une composante mythologique à côté des faits historiques. C'est la raison pour laquelle les journées d'étude et colloques que j'ai pu, à ce jour, organiser ou coorganisées m'ont paru au moins aussi importantes, comme outil de débat, que les publications auxquelles chacune de ces manifestations a pu donner naissance. Après le *faire* (la traduction), le *dire* (l'enseignement de la traduction), il apparaît donc essentiel de *faire dire*.

Outre la relecture de projets d'article pour diverses revues, en particulier Méta, et plusieurs présidences de séance lors de colloques et journées d'étude – ainsi que deux colloques imaginés respectivement par Élisabeth Lavault¹⁰⁴ et par Antoine Cazé et Rainier Lanselle¹⁰⁵ dans lesquels je n'ai joué qu'un rôle mineur de participant au comité scientifique (avec certes une part conséquente dans l'organisation du second, mais sans intervenir dans la rédaction de l'appel à communications), cet aspect de ma recherche s'est principalement déployé sur deux axes : la *Traductologie de plein champ*, qui couvre les métiers de la traduction dans un sens relativement restreint, centré sur les compétences du traducteur en tant qu'êtres pensants, et *Tralogy*, qui vise à confronter ces compétences à celle des machines et logiciels – et de ceux qui les conçoivent.

1. La Traductologie de plein champ

L'expression *Traductologie de plein champ* est dérivée d'une maxime (non écrite, là encore) de Claudie Juilliard, fondatrice du DESS ILTS et enseignante en terminologie : « *On ne fait pas de terminologie hors sol !* » Ce par quoi elle entendait que cette discipline devait procéder de l'étude des textes en situation, et non d'une approche normative imposée de l'extérieur (comme ceux qui ont une lecture hâtive de Wüster peuvent le reprocher à cet auteur, voir

¹⁰⁴ *Traduction et ergonomie*, Grenoble, 15-16 octobre 2010. Voir Lavault (sous la direction de), 2011, pour la publication.

¹⁰⁵ <http://www.univ-paris-diderot.fr/TransInov/page.php?np=welcome>

Candel, 2004 et chapitres 3 et 4 du volume trois de ce dossier). En agriculture, ce qui n'est pas cultivé hors sol l'est *en pleine terre*. Lorsqu'il importe de faire des recherches sur tel ou tel organisme végétal (notamment ceux modifiés génétiquement), on entreprendra des essais *in vivo* ou *de plein champ* (avec à la clef de vifs débats de société). En hybridant cette expression à celle de traductologie, il s'agissait de rompre avec un phénomène qui prive beaucoup de manifestations scientifiques d'une partie de leur tranchant : l'entre soi. La traduction est une activité de contact et de confrontation : c'est maintenant une évidence pour tous, en contradiction avec la représentation moyenâgeuse du traducteur retiré du monde et environné de grimoires poussiéreux. Il semble toutefois que cette évolution ne soit pas totalement passée dans les mœurs traductologiques : combien de colloques pourtant passionnants ne réunissent pour l'essentiel que leurs propres intervenants ?! C'est sans doute parfois justifié, et il ne s'agit pas de condamner ce phénomène en bloc. Néanmoins, ce n'est pas ce type de recherche que me paraît appeler, aujourd'hui, la traduction pragmatique. Celle-ci, nous l'avons vu, possède une utilité sociale. Il faut se positionner, à notre époque comme lorsque saint Jérôme retraduisait la Bible en rencontrant la vive opposition de saint Augustin. De là vient le besoin d'élaborer une recherche qui s'adresse directement aux professionnels et aux futurs professionnels (les étudiants actuels, donc), sans rien abdiquer de ses ambitions intellectuelles. Une « *traductologie productive* », dirait Jean-René Ladmiral (2009, p. 52).

Rompre avec l'entre soi nécessite d'opter pour la confrontation : celle des idées, celle des publics et celle des spécialités. Il faut permettre aux points de vue de se rencontrer, de se jauger, afin, si possible, de dépasser les divergences : là où il y a désaccord, il y a besoin de théoriser. On rejoindra ici Henri Meschonnic lorsqu'il assigné à la recherche la fonction d'apporter « *la conscience des enjeux* » (Meschonnic, 1999, p. 20). C'est ainsi qu'elle peut rejaillir sur la pratique et sur la pédagogie. Au demeurant, la *Traductologie de plein champ* n'est pas le seul rendez-vous de ce type en traduction, et heureusement : traducteurs professionnels et traductologues ont cessé de s'ignorer. Il s'agissait en tout état de cause d'inscrire cette démarche dans la durée et de faire suivre chaque manifestation par une publication aussi rapide que possible. D'où le choix, pour les deux premières, de la *Tribune internationale des langues vivantes*, qui a permis de diffuser la version écrite de nos travaux dans les neuf mois. Ce projet a ainsi connu quatre éditions publiées (une cinquième est en projet à l'heure où j'écris ces lignes) entre 2007 et 2012. Les deux premiers volumes reprennent pour l'essentiel les communications des journées d'étude correspondants. À partir du troisième, cette fois sous la forme d'un numéro thématique de *Méta* (2010), la version

papier est nettement étoffée par rapport au contenu oral. Les paragraphes qui suivent reviennent plus en détail sur ces différents travaux.

A. Première édition : poser les bases

Publiée en novembre 2007, la première édition de la traductologie de plein champ reprend donc l'intégralité de la journée d'étude du même nom, datant de février précédent. Tous ses intervenants étaient liés à un titre ou à un autre à l'UFR EILA (Études interculturelles de langues appliquées) de l'Université Paris Diderot et six sur neuf participaient au master professionnel ILTS (Industrie de la langue et traduction spécialisée) de cette même UFR. L'objectif était quadruple :

- il importait d'abord de redéfinir un corps de doctrine pour ce master, en faisant dialoguer, sous les yeux de professionnels et d'étudiants, des spécialistes du traitement automatique des langues (Natalie Kübler, « La traduction automatique : traduction machine ? », pp. 10-23, et Alexandra Volanschi, « Outils informatiques et ressources électroniques pour les traducteurs », pp. 24-39), de la terminologie (Elsa Pic¹⁰⁶, « Comprendre les concepts des droits de l'homme : où terminologie et traductologie se rejoignent-elles ? Une évaluation des théories cognitives », pp. 55-61, Gaëlle Many, « À quoi sert la terminologie pour le traducteur¹⁰⁷ ? » et John Humbley, « Horses for courses : la terminologie adaptée aux besoins des traducteurs », pp. 76-80) et de la traduction pragmatique (Michel Rochard, « Pédagogie de la révision utile dans une formation professionnalisante », pp. 81-87, et moi-même, « Pourquoi avoir peur de l'informatisation en traduction ? », pp. 40-54, article 16 du volume deux de ce dossier). Les titres choisis le disent assez, l'objectif était de décroiser, et de le faire devant un public averti, avec l'espoir d'obtenir des retombées pédagogiques et de renforcer les liens avec le monde professionnel, en particulier à travers sa principale association représentative, la SFT. Ces ambitions n'ont pas été déçues ;
- l'intervention de Michel Prum (« Retraduire Smith et Darwin : pourquoi et comment ? », pp. 88-93) visait pour sa part à remédier à ce qui m'apparaissait comme une incongruité : l'UFR dont je dépends est, de façon assez classique, composée d'enseignants-chercheurs qui se classent d'eux-mêmes en *linguistes* et *civilisationnistes*, distinction qui me semble peu appropriée dès lors qu'on parle de

¹⁰⁶ Comme Alexandra Volanschi, Elsa Pic était alors doctorante, la première avec Natalie Kübler, la seconde avec John Humbley, tous deux de l'UFR EILA.

¹⁰⁷ Gaëlle Many, aujourd'hui traductrice indépendante, était alors une étudiante du master pro ILTS très intéressée par la recherche.

traduction (voir chapitre 3, notamment). En l'occurrence, l'équipe de « civilisationnistes » dirigée par ce collègue a entrepris de retraduire et traduire (pour les parties inédites) les œuvres complètes de Charles Darwin et Adam Smith (voir chapitre 2) : éminent sujet pour la traductologie. En l'espèce, cet article présente avant tout cette entreprise de retraduction, et répond donc assez bien à la question *comment*, mais aurait pu creuser davantage les raisons et de l'actualité du projet (le *pourquoi* du titre), à l'heure où le darwinisme recommençait de faire l'objet d'attaques très vives de la part des conservateurs religieux de tout bord, réunis sous la bannière du créationnisme ;

- sur le plan institutionnel, il s'agissait également de donner une existence plus manifeste à la recherche en traduction au sein de l'UFR dont je dépendais. Il faut ici rappeler que, dans l'organisation de ces travaux et dans les réflexions qui y ont mené, j'ai toujours bénéficié du soutien sans faille et à tous les niveaux de l'équipe avec laquelle j'ai le plaisir de travailler. Qu'elle en soit remerciée ;
- il m'avait enfin paru souhaitable d'attribuer à chaque intervenant un temps de parole plus important que d'habitude (30 minutes, plus 10 autres pour le débat), afin de lui permettre de développer pleinement son argumentation, et de fournir ainsi à l'auditoire tous les moyens de lui répondre. Ce qui n'a pas manqué.

B. Deuxième édition : *Stratégies normalisatrices et traduction*

Après ce premier succès intellectuel et public (environ 120 participants) et la parution rapide de nos travaux, il s'agissait d'instaurer une forme de régularité et de donner à la salle voix au chapitre quant au sujet à traiter. Ce fut la norme, portée par l'actualité. La deuxième journée de la *Traductologie de plein champ (Stratégies normalisatrices et traduction)* est en effet intervenue, en février 2008, peu de temps après la parution de la fameuse norme de service 15038 sur les prestations de service en traduction (voir AFNOR CEN, 2006). Outre un représentant de l'AFNOR ayant participé aux discussions qui ont mené à ce document de compromis (Olivier Audebert, « Norme de service ou certification : quels enjeux ? », pp. 87-90), ce volume a lui aussi laissé une certaine place à la terminologie, de nouveau avec Elsa Pic (« Normes culturelles et manières de traduire : le cas des droits de l'homme », pp. 24-35), à la « civilisation », avec Serge Buj (« Langue et nation en Catalogne – Comment la revendication identitaire catalane se construit à travers l'élaboration conflictuelle d'une terminologie officielle de l'état et de la nation », pp. 12-23) et Florence Binard (« Limites linguistiques du genre grammatical et féminismes », pp. 49-59). Le principe est simple, et

resservira par la suite : les problématiques de la traduction sont informées par de multiples sources, qui en sont parfois éloignées. Il faut recueillir ces sources, avant de canaliser la réflexion vers les métiers de la traduction, le tout devant former un ensemble cohérent, assuré par l'introduction (« Les traducteurs sont-ils des normopathes ? », pp. 5-11¹⁰⁸). Nous entendions donc nous attacher aux stratégies visant, *via* la langue, à normaliser les territoires, les usages terminologiques, les pratiques générales ou spécifiques de traduction, l'acceptabilité sociale, la langue de départ et le service rendu en nous demandant quelles activités productrices d'une pensée normalisante influent sur les métiers de la traduction, de quelle manière, avec quelles incidences sur les postures du traducteur. Cette approche en entonnoir a également amené une professionnelle active à la fois en traduction littéraire et en technique à réfléchir aux éventuels points de contact entre ces deux domaines (Marie Gravey, « Traduction littéraire, traduction pragmatique : des points communs ? », pp. 36-48), puis un enseignant-chercheur et traducteur à traiter le sujet des langues contrôlées (Richard Ryan, « Les langues contrôlées sont-elles l'avenir de la traduction ? », pp. 60-74). Elle s'est conclue par la présentation, avec Christine Durban dont c'était l'idée initiale, d'un projet qui avait pour objectif de radicaliser le concept de *Traductologie de plein champ* : « La parole aux traducteurs/*Translators' Question Time* » (pp. 91-101¹⁰⁹). Il s'agissait de s'inspirer d'une rubrique familière aux auditeurs de la BBC : *Gardener's Question Time*, en mettant en contact des questions venues de l'auditoire, souvent reformulées par l'animateur de l'exercice, et un panel de répondants (composé notamment des intervenants de la journée), en tablant sur la brièveté et l'interactivité. Là encore, nous entendions montrer que la recherche et la vie professionnelle ont des préoccupations du même ordre et ont vocation à s'interpénétrer, pour le plus grand bénéfice de tous et en particulier des étudiants. Précisons enfin qu'une des interventions de la journée d'étude a été écartée de la publication, après avis du comité de lecture.

C. Troisième édition : *De la localisation à la délocalisation : le facteur local en traduction*

La troisième version de la *Traductologie de plein champ* a apporté quelques nouveautés par rapport aux deux premières :

- une organisation plus collégiale, avec cette fois des présidents de séance (Élisabeth Lavault et Philippe Rothstein) pour la partie journée d'étude, le 9 septembre 2009 ;

¹⁰⁸ Voir article 18 du volume deux.

¹⁰⁹ Article 20 du volume deux.

- une publication dans une revue de traductologie plus prestigieuse (*Méta*, en l'occurrence, dans son numéro 55/4 de 2010), avec un comité de lecture nettement plus étoffé ;
- une codirection de ce numéro thématique avec Jean-René Ladmiral (qui a aussi fourni des avis précieux dans la définition de la journée d'étude). La contribution de ce dernier a principalement pris la forme de discussions serrées sur la thématique du volume. C'est également lui qui a proposé l'intervention de Philippe Lacour, Jeannine Gerbault, ainsi que de Sylvie Monjean-Decaudin ;
- une version papier nettement plus conséquente que le contenu de la journée d'étude.

Le titre retenu était *De la localisation à la délocalisation : le facteur local en traduction*, sur un thème là encore suggéré par l'auditoire de la deuxième édition. Il s'agissait de prendre prétexte du développement de la localisation pour envisager de quelles manières la composante territoriale peut influencer sur la traduction en tant que pratique et en tant que produit. Celle-ci est en effet de plus en plus traversée et mise en cause par des considérations spatiales : reconfiguration des marchés, mondialisation, émergence de nouveaux acteurs étatiques... La notion de territoire – et les enjeux de la déterritorialisation – est partout dans cette activité.

Outre une introduction cosignée avec Jean-René Ladmiral (pp. 615-625¹¹⁰) et fournissant le cadre conceptuel du volume en question, la publication comporte douze articles, répartis en trois groupes :

- Il s'agissait d'abord d'envisager la thématique assez largement. Cette première partie a donné à Jean-René Ladmiral l'occasion d'expliquer en quoi la traduction peut être considérée comme un « phénomène interculturel et psychorelationnel » (pp. 626-641). Je tente ensuite de montrer (pp. 642-660) que « Le facteur local [peut servir de levier à] une traductologie pragmatique » (article 26 du volume deux), avant de passer la plume à Carmelo Cancio et Sydney Belmonte : « De la localisation à la délocalisation : enjeux professionnels » (pp. 661-673). Ce document est évidemment au cœur du sujet, et il avait dans un premier temps été présenté par Carmelo Cancio seul, en sa qualité d'expert en localisation. Cette compétence professionnelle était pour nous un atout précieux dans la thématique du numéro. Le comité de lecture de *Méta* y a toutefois vu une faiblesse, et jugé la première version insuffisamment scientifique. Le compromis trouvé fut de faire intervenir un deuxième rédacteur (en l'occurrence

¹¹⁰ Article 26 du volume deux.

moi-même, sous le pseudonyme de Sydney Belmonte¹¹¹) pour consolider les aspects traductologiques. Venait ensuite un premier décentrement du sujet, signé par Philippe Lacour, Aurélien Bénel, Franck Eyraud, Any Freitas et Diana Zambon : « TIC, collaboration et traduction : vers de nouveaux laboratoires numériques de translocalisation culturelle » (pp. 674-692). L'équipe conduite par Philippe Lacour est en effet à l'origine d'un projet collaboratif de mise en ligne de traductions littéraires baptisé Traduxio : <http://traduxio.hypertopic.org/> Son intérêt pour nous était sa manière de renverser les barrières communément admises entre traduction pragmatique et traduction littéraire : à la première les moyens informatiques, à la seconde le travail sur la substance et l'esprit du texte seuls (voir Berman, 1999, p. 70). Ici, au contraire, les outils les plus contemporains sont mis au service d'une ambition purement littéraire, avec comme arrière-plan philosophique la montée de la gratuité (ce qui préfigure dans une large mesure la quatrième édition de notre série).

- Un deuxième ensemble est plus resserré sur le plan thématique. Il se compose d'éclairages sur différents domaines : le droit, avec Sylvie Monjean-Decaudin, alors doctorante : « Territorialité et extraterritorialité de la traduction du droit » (pp. 693-711) ; l'audiovisuel, avec une récente docteure en traductologie, Nolwenn Minguant : « Tarantino's Inglourious Basterds: a blueprint for dubbing translators? » (pp. 712-731) ; les romans sentimentaux avec Maïca Sanconie : « 'Tout un monde d'évasion' : adapter les romans sentimentaux pour un lectorat français » (pp. 732-751), qui annonce cette fois la thématique de la cinquième édition de la *Traductologie de plein champ*. Vient ensuite la rédaction/communication technique, avec Patricia Minacori et Lucy Veisblat : « Translation and Technical Communication: Chicken or Egg? » (pp. 752-768). Dans ma commande initiale, ce dernier article avait été confié à Lucy Veisblat, professionnelle travaillant en France et à un rédacteur technique américain (d'où le choix de la langue). Il s'agissait à la fois d'encourager la recherche en rédaction technique et d'opérer une synthèse sur l'articulation entre celle-ci et la traduction, ainsi que sur les différences historiques à cet égard entre la France et les États-Unis. Le résultat est davantage axé sur un comparatif de compétences inspiré de l'EMT. Diriger un numéro de revue ne consiste pas à étouffer la créativité de ses auteurs, dès lors que celle-ci s'inscrit dans la thématique choisie et tient compte des remarques du comité de lecture. Deux contributions à tonalité terminologique et

¹¹¹ On trouvera donc cet article au numéro 27 du volume deux.

lexicologique viennent clore cette deuxième série par un nouveau décentrement. Le premier est signé Pierre Avenas et Henriette Walter, auteurs d'une suite d'ouvrages sur les noms d'animaux, et s'intitule « Noms d'animaux et difficultés de traduction » (pp. 769-778). Plus ambitieux et plus inattendu, le second est l'œuvre de Julie Noirot : « La photographie d'architecture, un art de la traduction ? » (pp. 779-788). Cette doctorante en histoire de l'art y montre comment les théories de la traduction (et notamment la TIT) peuvent être utilisées – et le sont – dans son domaine. C'est également l'occasion de citer un texte de Walter Benjamin moins métaphysique que le fameux « La tâche du traducteur » (1923/1971) et qui n'est pas non plus sans intérêt pour la profession en question : « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » (1935/2000).

- Deux contributions viennent clore la partie thématique de ce volume, et sont plus directement géographiques. Elles procèdent d'une interrogation sur la composante locale des marchés de la traduction : en quoi est-il différent de traduire et faire traduire dans tel pays que dans tel autre à l'époque de la mondialisation ? C'est tout d'abord Anca Greere, professeure à l'Université de Cluj-Napoca, qui traite du marché roumain : « Translation in Romania: Steps towards recognition and professionalization » (pp. 789-816), suivie par Jeannine Gerbault, qui aborde un sujet encore assez souvent ignoré : « Localisation, traduction et diversité sociolinguistique en Afrique sub-saharienne : stratégies et perspectives » (pp. 817-844).

La version publiée est globalement solide et équilibrée. Elle est toutefois assez éloignée du projet initial : cinq articles prévus manquent à l'appel, sur le marché canadien, sur les politiques de traduction au sein des collectivités locales britanniques, sur la manière dont la phraséologie peut venir bousculer et enrichir l'approche terminologique, sur le rôle de la réécriture dans la localisation et sur la publicité. Certaines des contributions écartées mériteraient, après remaniement, d'être publiées un jour. Travailler avec une revue plus que cinquantenaire, faisant référence en traductologie, et pourvue d'instances de contrôle assez rigoureuses, a en tout cas été très instructif, et cela en particulier par les contraintes de l'exercice. Outre une feuille de style que l'on qualifiera d'exigeante, il fallait respecter, nous l'avons vu, une scientificité ouvertement affichée, établir un dialogue avec des relecteurs scrupuleux et des auteurs impatientes, mais aussi se garder de toute forme d'humour susceptible de viser une catégorie quelconque de la population, ce qui a pu conduire à quelques impasses... Pour autant, les contraintes de ce type ne doivent pas être considérées comme des sources d'embarras : c'est leur acceptation qui atteste l'aptitude des rédacteurs et

de leurs commanditaires à livrer un numéro conforme à des attentes précises et définies hors d'eux-mêmes. Comme la traduction, la traductologie se déploie dans un espace collectif. Il faut un cadre pour organiser le débat et faire ainsi ressortir les recherches individuelles.

D. Quatrième édition : *Désir de traduire et légitimité du traducteur*

La quatrième version de la *traductologie de plein champ* est elle aussi une œuvre commune. C'est Richard Ryan, de l'Université de Clermont-Ferrand, qui a suggéré comme thème le désir de traduire. Dans son esprit, il s'agissait de tenter une classification des traducteurs selon leur façon d'exprimer leur volonté de traduire. D'où, au final, sa contribution : « Subtilités écoeürantes : vers une typologie psychosociale du traducteur professionnel », pp. (57-78). J'étais pour ma part sensible au fait, d'une part, que le désir de traduire n'est pas réservé aux traducteurs professionnels (peut-être même au contraire) et, d'autre part, que la multiplication des moyens technologiques gratuits permet aujourd'hui plus qu'hier de concrétiser cette envie. Ce qui explique le développement du sous-titrage sauvage (ou *fansubbing*) ou de la traduction partagée à titre gratuit (ou *crowdsourcing*) et amène à s'interroger sur la validité d'un diplôme de traducteur. J'ai alors proposé de coorganiser cette journée d'étude avec l'ESIT, à une époque (2010-2011) où nous projetions de fusionner nos activités pour créer un Centre d'études et pratiques de la traduction. La recherche me semble en effet un excellent moyen d'apprendre à travailler ensemble et de confronter les points de vue dans un cadre structuré, dans l'espoir de les faire converger. Dans nos discussions, c'est ainsi Colette Laplace, directrice de la recherche à l'ESIT, qui a résumé ma préoccupation par le thème de la légitimité du traducteur. Je n'ai donc finalement aucune responsabilité dans la formulation du titre... J'ai en revanche rédigé l'essentiel de l'appel à communications, ainsi que l'introduction générale de la journée d'étude et du volume, qui en présente la problématique (« Un métier nommé désir ? – Du désir de traduire à la légitimité du traducteur¹¹² »), Colette Laplace se chargeant seule de la table ronde, qui ne pouvait manquer, vu les circonstances, d'aborder la question de l'interprétation : « Les professions d'interprète et de traducteur face à la montée de la société numérique et des nouvelles technologies » (pp. 229-272), avec Sally Bailey-Ravet, Jan Krotki, Laurence Mongazon, Jean-Christophe Bailbé et Chloé Leleu. Le reste du travail (sélection des propositions, organisation de la journée et édition du volume, avec des équipes de relecteurs suggérées par moi-même – John Humbley, Chris Gledhill, Jane Wilhelm, Richard Ryan – ou par Colette Laplace – Marianne Lederer, Geneviève Roux-Faucart, Freddie Plassard) étant partagé également entre nous.

¹¹² Article 30 du volume deux.

Ici aussi, deux communications orales sont absentes de la publication, pour des raisons différentes. Celle de Jean-René Ladmiral (« *La libido interpretandi* »), qui explore les soubassements psychanalytiques et, une fois encore, sexuels (voir chapitre 3 sur le tournant culturel) de l'opération de traduction, n'a pas pu être rédigée à temps. Une autre, sur l'enseignement de la traduction, a été jugée trop peu aboutie. La version papier, selon un schéma maintenant éprouvé, comporte trois parties :

- Un ensemble théorique aborde le thème général sous l'angle historique, avec Christian Balliu : « Désir de traduire et affirmation d'une profession : les leçons de l'histoire » (pp. 21-30). C'est ensuite Yves Gambier, qui prend la question doublement à l'envers : en ne parlant cette fois que de nouveautés et s'intéressant au déni de traduire : « Du refoulement de la traduction à l'effervescence du traduire » (pp. 31-56), avant la contribution de Richard Ryan, déjà évoquée.
- Viennent alors plusieurs coups de projecteur thématiques avec deux doctorantes et un jeune docteur en traductologie. Lucile Davier traite de « Traduction journalistique et illégitimité du traducteur : l'exemple des agences de presse » (pp. 79-114), où l'on apprend entre autres choses qu'il reste du travail avant que les professions connexes à la traduction, telles que le journalisme, prennent conscience de ce que représente réellement cette dernière. Nathalie Sinagra aborde ensuite le thème de la journée dans le secteur de la bande dessinée : « Désir de traduire et professionnalisation du traducteur de bandes dessinées » (pp. 143-168), ce qui lui fournit notamment l'occasion d'envisager les composantes intersémiotiques de la traduction. Dans le seul article en anglais de ce volume, Alberto Fernandez Costales traite alors des différents aspects de la traduction dite communautaire : « Collaborative Translation Revisited: Exploring the Rationale and the Motivation for Volunteer Translation » (pp. 115-142).
- La *Traductologie de plein champ* ayant vocation à faire dialoguer traductologues, professionnels et étudiants, le troisième groupe de contributions donne la parole à trois (presque quatre, pourrait-on dire) praticiens. C'est d'abord Freddie Plassard qui revient sur un roman réalisé par un traducteur professionnel et traitant lui-même de traduction : « Figures du désir de traduire dans *Vengeance du traducteur* de Brice Matthieussent » (pp. 169-192) : belle mise en abyme. Michel Rochard tire ensuite les enseignements de son expérience dans les domaines économique et financier : « Le désir de traduire dans tous ses états » (pp. 193-218), et Françoise Wuilmart opère un retour autobiographique sur sa passion traduisante, en écho à la contribution non publiée de Jean-René Ladmiral : « La part de l'intime dans le désir de traduire »

(pp. 219-228).

Le sujet choisi avait des implications en termes d'outils (traitées par Yves Gambier et Alberto Fernandez Costales) et en termes psychologiques (Jean-René Ladmiral, Richard Ryan, Françoise Wuilmart). Il concernait l'évolution des métiers de la traduction (Christian Balliu, Nathalie Sinagra, Lucile Davier, Michel Rochard, ainsi que les participants à la table ronde). Il imposait que soit évoquée la traduction littéraire (Freddie Plassard), mais sans donner à celle-ci une place qui soit centrale ou hégémonique. Outre les aspects pédagogiques (contribution finalement écartée de la publication), il manquait à cet ensemble un point de vue sociologique. Celui-ci a été confié à Keltoume Larchet, doctorante en sociologie, dont le sujet est précisément le monde de la traduction. C'est donc à elle qu'est revenue la lourde tâche de faire la synthèse de la journée d'étude en s'aidant de ses propres outils méthodologiques, ce qui permet d'observer la question du dehors : « Le désir de traduire dans la professionnalisation des traducteurs : un regard sociologique » (pp. 273-300).

Autre motif de satisfaction, nous avons pu renouer, lors de cette édition, avec une publication rapide : les travaux ont eu lieu le 18 juin 2011, le numéro de la revue franco-coréenne *Forum* (volume 10, numéro 1) qui en est la continuation, paraissait en avril 2012.

E. Cinquième édition (en cours) : *Traduire pour le grand public*

C'est là encore dans un souci de partage que se prépare, à l'heure où j'écris ces lignes, la cinquième édition de la *traductologie de plein champ*. J'ai cette fois proposé une coorganisation plus ambitieuse en termes géographiques, avec Christian Balliu, longtemps directeur de l'ISTI (Institut supérieur de traducteurs et interprètes, à Bruxelles) et Lance Hewson, directeur, puis doyen de la Faculté de traduction et d'interprétation (FTI, ex-ETI), à l'Université de Genève (UNIGE). C'est aussi une façon de contribuer, modestement, à la réticulation des activités de recherche au sein de l'espace européen. Cette manifestation prendra la forme d'un colloque international en trois actes d'une journée chacun : début mars 2013 à l'Université Paris Diderot, septembre à l'UNIGE et décembre à l'ISTI, avec publication aux Éditions du Hazard, à Bruxelles. Son thème : *Traduire pour le grand public*.

Notre hypothèse de travail est que le modèle traductologique classique, défendu notamment par Steiner, Berman ou Meschonnic, qui verrait toutes les problématiques de la traduction se tenir dans les grands textes, destinés à une élite restreinte (voir chapitre 2) pourrait bien laisser inaperçus certains phénomènes. Il faut donc étudier les cas inverses, ou en tout cas, dans une perspective que la théorie fonctionnaliste n'aurait pas reniée, poser la question du public et de la manière dont un changement de destinataires influe sur l'opération et son résultat. Nous

nous situons ainsi dans le prolongement des deux dernières éditions. Soucieux, comme toujours, d'intégrer la traduction littéraire à nos réflexions sans chercher à en faire une pierre d'angle, nous entendons nous intéresser, non seulement à celle-ci (sans doute par le biais des best-sellers), mais aussi à la traduction de chansons, de textes politiques ou religieux, ce qui permettra d'aborder le sujet de la traduction militante, avec contenu exotérique et, éventuellement, ésotérique, de films à gros budget, de textes administratifs, etc. Sans oublier ce phénomène massif qu'est la traduction automatique à destination, précisément, du grand public (c'est-à-dire à visée non professionnelle). Nous ne comptons pas non plus ignorer la dimension sociale et politique de la traduction à nombre de destinataires élargi : dans quelle mesure celle-ci a-t-elle une fonction émancipatrice, joue-t-elle un rôle d'éteignoir, s'accompagne-t-elle de censure ou d'autocensure ? Ce qui pourrait nous amener au sujet de la non-traduction : existe-t-il des époques ou des régimes pour lesquels traduire est dangereux, à proscrire ; pourquoi et avec quels effets ? Présentement (automne 2012), l'appel à communications est sur le point d'être diffusé et il reste à prévoir la progression d'une journée à l'autre. On peut en tout cas attendre beaucoup de cette manière de traiter un même sujet sur la durée, avec rappel, en début de chaque journée, des acquis de la ou des précédentes. La *traductologie de plein champ* faisant par tradition une large place aux professionnels, nous comptons également organiser chacune des étapes en coopération avec la ou les associations professionnelles les plus représentatives dans chaque pays concerné (en France, ce sera d'abord la SFT, mais aussi l'ATLF et l'ATAA).

C'est principalement avec cette série de travaux que je suis passé, en recherche, du rôle de rédacteur (seul ou à deux) à celui de prescripteur. Passionnant exercice, qui consiste à identifier les sujets du moment, à poser une problématique, à réunir un consensus sur un appel à communications, à percevoir ce qui, dans les réponses, est prometteur en fonction des équilibres souhaités, à conduire travaux et tables rondes et à piloter l'édition sans vampiriser les auteurs : nous ne sommes après tout que des adjouvants. En tout état de cause, la *Traductologie de plein champ* a su s'implanter dans le paysage traductologique francophone, à mesure qu'elle passait du statut de journée d'étude à celui de colloque international et j'espère vivement qu'elle perdurera, y compris avec d'autres responsables. J'ai également la satisfaction d'avoir vu cette appellation imitée par d'autres collègues de l'Université Paris Diderot, qui ont créé sur le même modèle la *Communication technique de plein champ*. Dans ses successifs avatars, l'original reste en tout cas concentré sur une version certes actuelle, mais néanmoins relativement étroite de la traduction. Il s'agit principalement, à chaque fois, de déterminer comment une activité séculaire se confronte à une question contemporaine. Cet

exercice se doit aussi de procéder avec légèreté : toute la communication est électronique et les budgets sont volontairement modestes : 400 € en moyenne, 700 au maximum, ce qui, rapporté au nombre de participants, donne un ratio assez enviable, mais permet surtout d'éviter que le logistique prenne le pas sur le scientifique.

2. Vers un retour de la linguistique ?

Il existe une autre manière, à peine provocatrice, de caractériser la *Traductologie de plein champ* : il s'agit d'une forme de recherche qui, par le choix de ses sujets, de ses intervenants et de son public, peut se passer de la linguistique. Cette impasse est-elle encore justifiée ? Il me paraît souhaitable, ici, de reposer la question, pourtant rebattue et, une fois de plus, fortement teintée d'idéologie, des relations entre ces deux domaines scientifiques, y compris dans une perspective didactique.

A. Actualité des querelles ?

On sait que la méfiance de beaucoup de traducteurs envers la linguistique ou l'informatique a des raisons historiques. La traductologie, rappelons-le, et donc l'enseignement de la traduction, a longtemps été dominée par la linguistique contrastive, qui y voyait une opération somme toute mécanique. On sait également que les objets d'étude de ces deux domaines ne sont pas les mêmes : les textes, le discours, la communication ici, la langue là-bas. Les buts sont sans commune mesure, y compris lorsque l'une fait appel à l'autre. De ce fait, lorsqu'un spécialiste d'une de ces disciplines en vient à réfléchir sur l'autre, c'est soit pour affirmer une prise de distance radicale, comme le fait Toury (« *no study of translation can, or should proceed from the assumption that the latter is representative of the target language, or of any overall textual tradition thereof.* », Toury, 1978/1992, p. 203), soit pour prôner une inclusion dans un ensemble très vaste, mieux défini par l'appellation *sciences du langage* que par celle de linguistique. C'est ce que propose François Rastier : « *La traduction pourrait enfin révéler la linguistique à elle-même. Il faudrait éviter une disciplinarisation autonome de la traductologie, car sa vocation reste de renouveler la linguistique de l'intérieur : la question de la traduction peut et doit y devenir centrale dès lors qu'on quitte la problématique du signe pour celle du texte.* » (Rastier, 2006, p. 48) Ces deux auteurs, néanmoins, ont-ils la même définition du mot *linguistique* ?

Les insuffisances inhérentes aux approches linguistiques de la traduction ont au demeurant été fort bien identifiées par le Georges Mounin des *Problèmes théoriques de la traduction*. Le statut de cet ouvrage (qui promet, en passant et en 1963, p. 254, un bel avenir à un jeune

chercheur du nom de Noam Chomsky) est d'ailleurs assez paradoxal. On peut d'abord le lire comme un catalogue détaillant l'incapacité des théories de son époque à rendre pleinement compte du processus traductif. Dans ce sens, son titre pourrait être paraphrasé de la manière suivante : la traduction en tant que pratique n'a pas trouvé sa théorie (sous-entendu forcément linguistique). Ce serait assez surprenant de la part d'un auteur qui avait publié *Les Belles infidèles* huit ans plus tôt. Une deuxième lecture est néanmoins envisageable : on peut penser que, pour Mounin, la théorie linguistique qui rendra véritablement justice à la traduction n'est pas encore advenue (d'où son insistance sur des figures qui vont inspirer la pragmatique, p. 266, en particulier). Il l'écrit d'ailleurs lui-même : « *Les problèmes théoriques de la traduction ne peuvent être compris, et peut-être résolus, que si l'on accepte – au lieu de les éluder, de les nier, voire de les ignorer – ces faits apparemment destructeurs de toute possibilité de traduire.* » (Mounin, 1963, p. 58) Plutôt que d'opposer le Mounin de 1955 et celui de 1963, on peut donc estimer que le second assigne à la postérité linguistique la tâche de valider sur le plan théorique les observations empiriques du premier. Ce phénomène attesterait une fois de plus le caractère de projet qui est celui de la traductologie.

Sommes-nous pour autant encore en 1963, ou dans les années 80, lorsque Danica Seleskovitch et Marianne Lederer fustigeaient, avec de bonnes raisons et dans leurs enseignements, la « *traduction linguistique* », également qualifiée de « *version latine* » ? Il est certes réconfortant – et utile, lorsqu'on veut faire école – de désigner un ennemi. Il est aussi, néanmoins, des combats qui perdent de leur actualité parce que le débat s'est déplacé. La linguistique, science que je n'observe qu'en tant que traductologue, c'est-à-dire de l'extérieur, a évolué, avec notamment le développement de la linguistique du texte¹¹³ (ou linguistique textuelle, ou encore discursive) ou de la pragmatique (qu'on la considère, à l'instar d'Oswald Ducrot, comme faisant partie intégrante de la linguistique, ou, avec Anne Reboul et Jacques Moeschler, 1998¹¹⁴, comme une discipline à part entière). La traductologie s'est développée et diversifiée. Le risque principal et donquichottesque consiste alors, pour les uns ou les autres, à vouloir rompre des lances avec l'adversaire d'avant-hier. Il paraît plus raisonnable, comme avec la traductologie littéraire, de dire que nous avons aujourd'hui affaire à des domaines voisins dont aucun ne saurait être inféodé à l'autre. Elles peuvent maintenant dialoguer, avec d'ailleurs une justification scientifique de bon sens, suggérée par Maurice Pergnier : « *Pour qui regarde les choses en termes de recherche fondamentale, il ne fait guère de doute [...]*

¹¹³ À ce sujet, voir notamment Reiss, 1995/2009, p. 5. Précisons également qu'Eugenio Coseriu figure influente de la traductologie en langue allemande, prédisait déjà en 1981 un bel avenir à la convergence entre traductologie et linguistique du texte.

¹¹⁴ Voir le chapitre 8 du volume trois de ce dossier.

que la difficulté à trouver un langage commun manifeste un déficit épistémologique préjudiciable tant à l'avancée de la théorie de la traduction qu'à la linguistique. Qui peut, en effet, penser raisonnablement que des hypothèses théoriques émises dans l'un des domaines puissent être valables si elles ne satisfont pas aux exigences théoriques de l'autre ? En l'occurrence, peut-on admettre que des concepts théoriques généraux sur le langage soient pris en défaut dans un champ d'expérimentation aussi important que la traduction ? Ou, inversement, que des éléments fondamentaux dans l'élaboration d'une théorie de la traduction puissent être inintégrables à une théorie de linguistique générale ? » (Pergnier, 2004, p. 17) Ce sentiment irénique pourra toutefois être tempéré par un avertissement formulé par Katharina Reiss : « C'est dire qu'il faudra choisir une théorie linguistique prenant en compte toutes les dimensions des signes linguistiques (à savoir la syntaxe, la sémantique et la pragmatique) et donc ménageant une place au phénomène de la fonction communicative, autrement dit, et pour parler en termes saussuriens qu'il faudra se fonder non pas sur une linguistique de la langue (c'est-à-dire sur une théorie de la langue en tant que système), mais sur une linguistique de la parole (c'est-à-dire sur une théorie de l'usage qui est fait de la langue). » (Reiss, 1995/2009, p. 39). Nous voilà revenus à la distinction entre langue et discours (ou texte).

B. Convergence de la biotraduction et des outils

Un tel rapprochement, à vrai dire, ne serait pas indispensable en l'absence d'une évolution marquante tant en linguistique qu'en traduction : le développement rapide de dispositifs informatiques performants, qui s'appuient sur des principes linguistiques, certes, mais ont aussi une vocation résolument appliquée. En effet, que sont les outils d'aide à la traduction, qu'est-ce que la traduction automatique, sous leurs multiples formes, sinon des moyens de résoudre des problèmes *qui se posent au traducteur* à partir d'algorithmes reposant sur des observations linguistiques¹¹⁵ ? Et qui pourra nier que ces outils sont de plus en plus massivement utilisés ? Les métiers de la traduction et l'industrie des langues, qui regroupe les technologies annexes au travail des traducteurs, sont en plein développement. C'est même grâce à ces spécialités qu'on peut estimer à 10 % le taux de croissance moyen prévisible au cours des 10 années à venir dans ce secteur d'activité¹¹⁶ : il ne faut pas imaginer que la

¹¹⁵ La traduction automatique statistique fait certes exception, mais elle cherche justement, aujourd'hui, à intégrer une part de sémantique à ses algorithmes.

¹¹⁶ C'est ce que fait une analyse certes imparfaite, mais qui a le mérite d'exister, publiée sous le parrainage de la DGT (voir The Language Technology Sector, 2009).

croissance va s'opérer sur les segments déjà mûrs, comme la traduction humaine de l'anglais vers le français, voire en déclin, comme la traduction audiovisuelle...

Ces évolutions sont parfois douloureusement ressenties, même si elles ne rendent pas obsolètes les manières de traduire plus anciennes : tout dépend évidemment de la nature du texte et de sa destination. Or, c'est justement ici que le dialogue est nécessaire. Pour cela, il faut lutter contre deux attitudes :

- celle de certains chercheurs en traduction automatique, traitement automatique du langage et traduction assistée par ordinateur, qui ne réfléchissent qu'à l'intérieur de leur champ disciplinaire. On entend ainsi souvent parler de colloques consacrés à l'un de l'autre de ces domaines et auxquels n'est présent aucun traducteur ou traductologue : bel exemple de coupure entre concepteurs et utilisateurs ;
- celle de traducteurs et formateurs qui refusent tout simplement de considérer l'apport de ces techniques à leur science ou à leur profession, en jugeant par principe que cela ne peut pas marcher, ou qu'il est préférable de se concentrer sur le « *haut de gamme* » (le reste étant parfois qualifié de « *vrac* »). C'est prendre le risque de se couper du présent comme de l'avenir : un enseignement, une recherche qui feraient l'impasse sur les métamorphoses de leur propre domaine seraient tôt ou tard frappés d'obsolescence.

Les évolutions actuelles incitent *a contrario* à relire avec un œil neuf le fameux et catégorique constat d'échec de Yehoshua Bar-Hillel qui, en 1960, affirmait qu'une traduction automatique « *entièrement automatisée* » est inconcevable si on ne dispose pas d'une immense banque de données et si le locuteur n'a pas de connaissances extérieures au texte à traduire : « *the idea of inventing a method for fully automatic high quality translation (FAHQT) is just a dream which will not come true in the foreseeable future.* » (Bar-Hillel, 1960, p. 158) À l'époque, en effet, une telle déclaration pouvait sonner comme l'aveu d'une impossibilité, mais rétrospectivement, on peut y voir les prémises de la linguistique de corpus et de certains courants de la traduction automatique, en même temps qu'une invitation à réorienter les financements publics vers la TAO d'abord, puis vers un couple que nous appellerions aujourd'hui traduction automatique et postédition.

L'heure est en tout état de cause à la convergence des mécanismes mentaux asystématiques et de la puissance de calcul de l'intelligence artificielle. Cette réalité amène à envisager de manière nouvelle les métiers de la traduction. Avec des travaux de recherche fort prometteurs (de Ladmiral, 1990 à Tralogy, 2011 et 2012, comme nous le verrons, en passant par les réflexions sur l'ergonomie du traducteur, publiés en ligne dans ILCEA, 2011, sous la direction d'Élisabeth Lavault, pour ne citer que trois exemples). Après l'apaisement des querelles, c'est

donc par la massification du recours aux outils que les préoccupations linguistiques peuvent faire un retour plus prononcé en traductologie pragmatique¹¹⁷. On peut donc se permettre d'être plus optimiste que Daniel Gile lorsqu'il écrit « *Le périmètre sociologique de la traductologie explique que les chercheurs en traduction automatique, par exemple, ne soient perçus ni par eux-mêmes ni par le reste de la communauté traductologique comme des traductologues : ils sont en partie linguistes, en partie informaticiens, et ne cherchent pas l'interaction avec les traductologues.* » (Gile, 2005, p. 242) Il semble en effet que le verrou qui maintenait ces spécialités séparées soit en train de sauter.

C. Les corpus : un cas d'espèce

La linguistique *de* ou *sur* corpus mérite ici une mention toute particulière (voir notamment Rastier, 2002). Précisons que la tendance (voir Looock, 2012) consiste à parler de linguistique *sur* corpus lorsque les échantillons étudiés sont petits (jusqu'à quelques milliers de mots) et font l'objet d'un traitement purement manuel, et de linguistique *de* corpus lorsque les volumes considérés sont plus importants, ce qui suppose un traitement avant tout automatique.

Il existe trois utilisations principales des corpus en traduction :

- en TAO et en TA, pour la constitution de mémoires de traduction, alignées ou non ;
- en terminologie, par exemple, pour extraire des définitions par le repérage de marqueurs tels que *i.e.* (en anglais), ou bien « *on dira* » ou « *est/sont appelé(s)* » (voir à ce sujet Kübler, 2011) ;
- en phraséologie, aux confins de la terminologie, le repérage des mots situés à droite et à gauche d'une occurrence est extrêmement utile pour savoir *comment dire*, et avec quelles connotations, comme l'étudie par exemple la prosodie sémantique (à savoir la tendance, pour un mot, à entrer en co-occurrence statistiquement significative avec d'autres mots, pourvus d'une connotation positive ou négative, avec pour effet de connoter l'ensemble ainsi formé par effet de collocation : voir par exemple Pecman et Kübler, 2011).

Ce sont donc des outils précieux, et qui font ressembler la TA ou la TAO à deux arbres cachant une vaste forêt. Est-il souhaitable, alors, de s'en servir pour enseigner la traduction¹¹⁸ ? Sans doute pas directement, c'est-à-dire pas dans des cours consacrés spécifiquement aux corpus, car ce serait là encore en revenir à la tentation d'une vision

¹¹⁷ C'est aussi ce que l'on pressent chez Nida (1964) lorsqu'il cherche à fonder une « *science du traduire* » sur, notamment, la grammaire générative transformationnelle, sujet sur lequel il ne reviendra que très succinctement dans son ouvrage suivant (Nida et Taber, 1969).

¹¹⁸ Ces remarques s'inspirent de discussions survenues dans le cadre du laboratoire CLILLAC-ARP, en particulier avec Natalie Kübler.

purement linguistique. On se retrouverait alors avec des utilisations irréfléchies, c'est-à-dire non informées sur le contexte, des solutions repliées uniquement sur la langue au lieu d'être raccordées au réel. En effet, on doit parfois traduire non pas grâce au corpus, mais contre lui, et ce pour deux raisons :

- d'une part, parce qu'il y aura toujours des emplois nouveaux de constructions existantes, qui appelleront des traductions inédites. Comme le dit Castoriadis, « *c'est une propriété de la langue en tant que système de ne pas s'épuiser dans son état synchronique, de n'être jamais réductible à un ensemble de significations déterminées, fixées, disponibles, mais de contenir toujours un en plus éminent et imminent, d'être toujours synchroniquement ouverte à une transformation des significations, bref : de rendre possible, par des moyens connus, un discours original, de permettre un usage "inhabituel" de l'habituel.* » (Castoriadis, 1975, p. 261) ;
- d'autre part, parce que ces corpus ne témoignent jamais que des usages, corrects ou fautifs, et qu'une traduction n'a pas à être aveuglément soumise aux usages. Elle constituerait même un lieu de résistance aux emplois abusifs, qui proviennent d'un rapport naïf à la langue : ce sont les ingénieurs ou les financiers qui parlent français ; les traducteurs, eux, s'efforcent souvent de reformuler véritablement ce que les utilisateurs primaires des textes n'ont, avant eux, fait que calquer. C'est leur modeste rôle dans une politique générale de défense de la langue. Même si celle-ci appartient à tout le monde, et pas seulement à l'Académie française ou aux commissions de normalisation terminologique, il y a néanmoins des traductions et des tournures fautives ou maladroitement que l'on ne saurait valider ou reproduire au seul motif qu'elles sont répandues. Ce qui n'interdit en rien d'étudier les raisons pour lesquelles ces déviations par rapport à la norme s'institutionnalisent (voir chapitre trois).

Or, c'est à de tels endroits que se situe le cœur véritable de l'activité de traduction : les corpus permettent de déblayer les textes, et de concentrer l'attention du traducteur sur les points véritablement cruciaux. Ce sont de précieux auxiliaires, en même temps que des outils d'aide au choix. Mais pas plus qu'un quelconque dictionnaire ou qu'une autre analyse linguistique, ils n'offrent de solutions aux problèmes de fond de la traduction. Il importe de savoir s'en servir, sans en faire un fétiche ni un tabou.

Une des tâches de la traductologie pragmatique aujourd'hui consiste donc à intégrer les apports de la linguistique, et notamment des corpus, tout en délimitant leur zone de validité, au bénéfice des traducteurs. Sur le plan pédagogique, la difficulté est alors de faire fructifier

les enseignements liés à ces aspects dans des cours qui ont une visée autre, c'est-à-dire là où s'apprend la traduction au sens restreint du terme.

L'un des problèmes induits par la relation entre linguistique et traductologie est *in fine* que la première, fondamentalement, pose une réflexion sur les conditions de la correction, de la non-correction et de l'évolution des formes expressives, ce qui n'est qu'accessoirement le souci de la seconde. Celle-ci en effet, part de l'observation empirique que la formulation de départ est très souvent fautive (ce qui ne doit évidemment pas empêcher de produire, en traduction pragmatique, un texte d'arrivée linguistiquement irréprochable). Au final, la répartition souhaitable des rôles pourrait être la suivante : le linguiste observe ; le traducteur décide en s'aidant éventuellement d'outils issus de la linguistique informatique ; le traductologue se demande pourquoi le traducteur a tranché dans tel sens – et pourquoi ce choix a été ratifié par le marché – ; les uns et les autres profitent de ce retour réflexif dans leur pratique. Mais c'est la diffusion croissante des outils informatiques qui réactualise cet emboîtement. Cela nous amènera, dans un esprit à la fois conciliateur et synthétique, à redéfinir ce qu'il faut entendre par un problème en traduction : ce qui échappe aux tentatives de solution systématiques et informatisables. La traduction trouve précisément sa véritable nature là où l'explication par les mécanismes de langue devient inopérante. Et c'est là, au-delà des compétences technologiques de plus en plus indispensables, que se concentre tout *l'art* du traducteur. C'est dans cet esprit de partage qu'est né *Tralogy*.

3. Tralogy : vers d'autres rencontres

Tralogy est un mot-valise formé à partir de *translation* et *technology* (l'anglais l'ayant emporté sur le français pour des raisons de diffusion Internet). Autant, depuis la première édition de la *Traductologie de plein champ*, on a affaire à des individus qui s'entendent ponctuellement pour planifier une recherche à plusieurs, autant, ici, c'est le groupe qui prime. Et il faut saluer l'excellent esprit collectif dans lequel ont travaillé les organisateurs de la première édition, et travaillent actuellement ceux de la deuxième.

A. Tralogy I : Métiers et technologies de la traduction : quelles convergences pour l'avenir ?

C'est Jean-François Nominé, responsable du service traduction et documentation de l'INIST (Institut de l'information scientifique et technique), au CNRS, qui a eu, le premier, l'idée d'un tel projet : il s'agissait d'instituer un colloque autour de la traduction afin de faire valoir son intérêt dans le monde d'aujourd'hui. Il s'en est d'abord ouvert à Alain Wallon, représentant en France de la DGT (Direction générale de la traduction) de la Commission européenne et à

moi-même, qui ai suggéré de placer les travaux sous le thème de la convergence. Les réflexions se sont très vite étendues à Caroline Subra-Itsusutji, alors présidente de la SFT¹¹⁹, et Aleksandra Kowalska, également de la DGT¹²⁰, ainsi qu'à Joseph Mariani, directeur de l'Institut des technologies multilingues et multimédias de l'information (IMMI) au CNRS et spécialiste en particulier du traitement automatique du langage parlé. Sont ainsi représentés les professionnels (SFT), les formateurs (moi-même, en qualité de responsable de master professionnel, mais surtout comme vice-président de l'AFFUMT¹²¹), les utilisateurs de traduction (la DGT), ainsi que les scientifiques côté traductologie (moi-même, de nouveau) et côté traitement automatique du langage (IMMI). Le comité scientifique comprenait essentiellement le comité d'organisation, plus Monique Cormier (Université de Montréal, le Canada étant le pays invité de la première édition), Anca Greere (Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie), Gerhard Budin (Université de Vienne, Autriche) et Josef Van Genabith (National Centre for Language Technology, Dublin), mais l'implication de ces derniers a principalement pris la forme de présidences de séance ou de conférences plénières. Le public visé reflétait la diversité des organisateurs, et a répondu nombreux : nous avons dû limiter les inscriptions à 250 personnes, de 44 nationalités, car la jauge du grand auditorium du CNRS était atteinte. Le budget et les moyens techniques n'ont plus rien à voir avec ceux de la *Traductologie de plein champ*. En ma qualité de coordinateur scientifique du colloque, il m'est revenu de rédiger la trame de l'appel à communications, mais il faut insister sur le caractère collectif et pluriel de ce dernier, et il en va de même pour les conclusions et perspectives que j'ai présentées en clôture¹²².

La question posée était donc celle de la convergence entre métiers et technologies de la traduction : comment parvenir à un dialogue fructueux entre traducteurs humains (ou *biotraducteurs*, selon une expression récente) et techniques numériques, en dépassant les caricatures et en réunissant les différentes communautés concernées ? Nous entendions à la fois dresser un état des possibilités et des perspectives technologiques, mais aussi demander aux traducteurs ce qu'eux-mêmes attendent de la technologie – ce qui était semble-t-il assez inédit.

Il ne s'agit pas, ici, de revenir en détail sur les quarante interventions de ce colloque, d'autant plus que celles-ci sont disponibles en ligne, sous forme d'articles et de vidéos pour la grande

¹¹⁹ Remplacée par Dominique Durand pour la deuxième édition.

¹²⁰ Pour la première édition seulement.

¹²¹ J'ai en effet souhaité, pour la première édition, mettre en avant cette association, plutôt que ma propre université, dans un esprit de neutralité qui n'a pas été sans susciter l'étonnement amusé des autres organisateurs et du monde extérieur.

¹²² « J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs : Tralogy, conclusions et perspectives », article 28 volume deux.

majorité d'entre elles¹²³. Indiquons simplement que le format très bref (8 à 10 minutes) et totalement inusité en traductologie, même s'il est banal en traitement automatique du langage, imposé pour la plupart des communications s'est révélé un excellent choix. Il a permis à chacun d'aller à l'essentiel, en gardant plus de détails pour la version publiée, d'aborder une grande diversité de thèmes (terminologie et traduction, le métier du traducteur, la formation du traducteur, les outils du traducteur, la qualité en traduction, traduction et traitement automatique des langues, disponibilité des ressources...), et de donner une assez large place aux débats avec la salle. Une belle réussite, en somme.

Avec toutefois quatre ombres légères au tableau. Tout d'abord, nous avons souhaité, de la part des responsables de la DGT, une actualisation de l'étude de 2009 sur le marché de la traduction (voir plus haut), afin de pouvoir asseoir nos propos sur des bases chiffrées et solides. Le discours présenté par Rytis Martikonis, alors tout nouveau responsable de cette institution, a été plus politique, plus général et moins factuel. Ensuite, l'implication du Canada, pays invité de cette première édition, a finalement été relativement modeste, avec seulement cinq intervenants sur quarante. Par ailleurs, et de manière plus révélatrice, il est apparu qu'une partie des chercheurs présents, en particulier dans le domaine du traitement automatique du langage, s'adressaient avant tout à leur propre communauté et éprouvaient des difficultés à faire percevoir l'intérêt de leur activité à un public voisin et potentiellement utilisateur des débouchés de ces recherches. Enfin, la mise en ligne des travaux, en accès libre, qui devait avoir lieu dans les deux mois suivant le colloque (les 3 et 4 mars 2011) a pris quelque retard, pour des raisons classiques de logistique.

B. Tralogy II (en projet) : *Trouver le sens – Quels sont nos manques et nos besoins respectifs ?*

La deuxième édition, prévue pour les 17 et 18 janvier 2013 dans le même auguste lieu que la première, est la continuation logique de celle-ci, dont elle entend aussi corriger les imperfections. Il s'agit en particulier d'œuvrer concrètement à combler le fossé communicationnel entre les domaines impliqués en demandant cette fois aux intervenants de parler, non pas tant de ce qu'ils savent très bien faire, mais au contraire de ce qu'ils ne parviennent pas à accomplir seuls. Nous espérons ainsi arriver à un meilleur dialogue entre spécialités. D'où le titre choisi cette fois-ci : *Trouver le sens*¹²⁴ : *où sont nos manques et nos besoins respectifs ?* Le sens du mot *sens* ne se limite pas, ici, à ce qui propose la théorie

¹²³ À l'adresse suivante : <http://www.tralogy.eu/spip.php?article24&lang=fr>

¹²⁴ La paternité de la première partie de ce titre revient à Jean-François Nominé, et je suis responsable de la deuxième.

interprétative : il faut le prendre au sens large, y compris celui de la direction. Comment se pratique, s'apprend, s'enseigne la négociation avec le sens dans les métiers de la traduction, et bien sûr avec quelles technologies, quelles conséquences et quelles insuffisances, quelles attentes, liées à l'usage de ces dernières ? L'objectif est donc, ici, de faire le point non seulement sur les compétences et les moyens techniques existants ou en devenir, mais aussi et surtout sur les lacunes en la matière (en particulier pour la mesure de la qualité, point sur lequel beaucoup de progrès semblent encore souhaitables). C'est une manière de montrer que la traduction, de plus en plus, se trouve au carrefour de multiples disciplines.

Il importe également, à travers ces problématiques, d'éviter un autre piège : celui qui consiste à ne voir les questions de la convergence entre analogique et numérique qu'au regard des langues dominantes. Il est après tout relativement aisé de constituer, par exemple, de gigantesques mémoires de traduction à partir de l'anglais, du chinois ou, dans une moindre mesure, du français, de l'espagnol, du russe ou de l'allemand. Mais *quid* des langues à faible nombre d'utilisateurs ? Sont-elles condamnées à s'étioler faute d'une présence suffisamment massive sur les réseaux ou bien l'informatisation croissante des sociétés est-elle, pour elles, une chance nouvelle, à un moment de l'Histoire où la mondialisation s'équilibre (si l'on peut dire) par une montée des nationalismes ? Si le Canada avait été retenu, lors de Tralogy I, en tant que pays invité représentatif d'un marché où la traduction a pignon sur rue et constitue une condition du consensus national, le choix logique du comité d'organisation s'est ici porté sur les pays baltes, qui devraient fournir, à eux trois, près de la moitié des intervenants. Il est trop tôt, à ce stade, pour en dire plus sur cette manifestation, qui doit avoir lieu dans cinq mois, à l'heure où j'écris ces lignes¹²⁵.

*

* *

On l'a vu tout au long de ce chapitre, mon rôle dans l'enseignement, la direction d'un master professionnel, la mutation en cours des formations en traduction et l'organisation de manifestations scientifiques a été avant tout réactif. Je n'ai pas créé le master professionnel ILTS et, si je suis à l'origine de la *Traductologie de plein champ*, c'est bien par suite des insuffisances qui me semblaient être celles d'autres activités traductologiques collectives.

Je crois en revanche avoir su m'intégrer avec un certain succès aux ensembles pluriels que ces activités réclament, en jouant un rôle d'incitation, d'accompagnement et, occasionnellement, de recadrage. On peut parfaitement conduire une recherche seul, ou diriger seul une

¹²⁵ Elle sera vieille de cinq mois lors de la soutenance de ce dossier.

formation. Il ne me semble pas que la traduction et ses métiers se prêtent à une telle approche, ne serait-ce que par la diversité des disciplines impliquées. La mise en commun d'une réflexion autour d'un sujet identifié comme actuel et pertinent permet en revanche, si elle est bien faite, de dilater la pensée et le savoir de tous au bénéfice de chacun. À la condition, bien sûr, d'être prêt à accueillir la nouveauté, mais aussi de ne pas acquiescer à tous et à tout. S'il est loisible, ici, d'oser un regard mêlant éthique et sociologie, il me semble que le rôle d'enseignant-chercheur à cet égard, c'est-à-dire en situation de responsabilité, consiste, sur le plan individuel, à encourager les initiatives et, sur le plan collectif, à faire reculer les égoïsmes. Un musicien dirait qu'il s'agit de manier les énergies¹²⁶. Délicat équilibre, mais qui peut donner de bons résultats. C'est également ainsi que j'imagine, à ce stade, le rôle qui pourra un jour être le mien comme directeur de thèse : aider une réflexion à éclore et à se développer à l'intérieur d'un écosystème varié et en pleine conscience de cette interdisciplinarité, tout en faisant en sorte qu'elle soit ancrée dans des principes méthodologiques et théoriques solides. Connaissance du domaine et de son voisinage, conscience des enjeux, choix raisonné d'un projet. J'ai commencé d'acquérir une telle expérience dans le cadre des numéros de revue que j'ai dirigés ou codirigés. Je pense être maintenant prêt à l'élargir à l'échelle de thèses.

Cette question apparaît par ailleurs indissociable de celle du cadre institutionnel, conçu comme instance de régulation d'un système collectif. J'ai la chance de travailler au sein d'une équipe, le CLILLAC-ARP (Centre de linguistique inter-langues, de lexicologie, de linguistique anglaise et de corpus, <http://www.clillac-arp.univ-paris-diderot.fr/>, équipe d'accueil 3957, rattachée à l'école doctorale de Sciences du langage de l'Université Paris Diderot), où non seulement règne une rare entente, mais qui rassemble en outre des spécialistes reconnus de domaines différents mais connexes, en particulier au titre de son axe 3 (Langues de spécialité, phraséologie, traductologie) – le tout en lien souvent étroit avec la formation professionnelle. Cette diversité est précieuse. Grâce à elle, je peux me sentir en totale familiarité, par exemple, avec une proposition commune, déposée et acceptée en tant qu'atelier pour le colloque *Traduction et innovation* prévu à l'Université Paris Diderot en décembre 2012, ayant trait à l'innovation et à la néologie en traduction pragmatique¹²⁷, alors

¹²⁶ Merci à Virginie Dao pour cette expression.

¹²⁷ Cet atelier, organisé sous la houlette de John Humbley, comprendra quatre présentations : « Néologie d'origine, néologie de transfert : à la recherche d'une complémentarité », par Natalie Kübler, « Problèmes de traduction de la variation néologique dans les textes scientifiques », par Mojca Pecman, « Phraseological innovation and its implications for translation: the wording and re-wording a scientific breakthrough in English and French », par Christopher Gledhill, et « Le déballage terminologique pour traduire l'innovation », par John Humbley.

qu'aucun de ces sujets ne correspond à l'une de mes compétences propres. C'est toute la beauté et l'intérêt d'une recherche conduite en commun par des individus qui s'estiment et se respectent.

Il n'en demeure pas moins que la recherche en traduction pragmatique et dans les disciplines connexes reste trop éclatée, et les effectifs souvent trop faibles pour atteindre la masse critique qui permettrait de prendre une ampleur autre. Au moment où les universités sont entrées dans une logique de rapprochement, voire plus il paraît donc souhaitable d'interconnecter ces ensembles afin de rassembler ce qui est éparé.

Après le projet avorté de fusion avec l'ESIT (voir plus haut), c'est ce que j'ai tenté de relancer à travers un *projet pédagogique émergent* (PPE) dont je suis le porteur principal. Il s'agit, au sein du PRES Sorbonne Paris cité, de parvenir à un dialogue fructueux entre les cinq formations publiques liées à la traduction à Paris *intra muros* : le master professionnel ILTS (Université Paris Diderot) ; l'ESIT et le master professionnel Traduction et terminologie juridiques et financières (tous deux l'Université Paris III) ; le master professionnel TRM (Traduction et rédaction multilingues) et les masters pro et recherche CRIM/ER-TIM (Centre de recherche en ingénierie multilingue et multimédia et équipe de recherche textes et ingénierie multilingue), tous deux à l'INALCO. L'ambition est triple :

- constituer, à l'attention des étudiants et du monde extérieur, un portail Internet permettant d'y voir clair dans cette diversité ;
- proposer, sur le plan des formations pro et recherche, des passerelles et des mutualisations susceptibles d'éviter les doublons, de coordonner les efforts et de mieux satisfaire la demande sur les combinaisons de langues accueillant de faibles effectifs ;
- suggérer une organisation plus efficace de la recherche au sein de cet ensemble.

Chacune des parties concernées pouvant, et c'est normal, être soupçonnée de partialité, nous avons obtenu, au titre de ce projet, une somme de 25 000 € pour confier ce travail à un comité d'auditeurs experts du domaine : Myriam Salama-Carr, Patrick Bachschmidt et Yves Gambier. Proposé en mai 2011 et approuvé quatre mois plus tard, il doit aboutir à un rapport et à des recommandations en février 2013. C'est ainsi, je pense, en s'efforçant d'aller vers un consensus tout en se gardant de l'enlisement, que l'on peut avancer vers une recherche et vers des formations professionnelles mieux coordonnées, plus exigeantes et, par là, plus efficaces pour le secteur et pour l'ensemble de la société. À l'heure où j'écris ces lignes, il me semble (et c'est l'option finalement proposée par l'équipe dont je fais partie) que l'architecture la plus appropriée pour la recherche consisterait en une double structure. D'une part, il serait vain et

contre-productif de remettre en cause l'existence et le fonctionnement des laboratoires actuels, dans la mesure où ce sont eux qui permettent l'hybridation disciplinaire si indispensable à un travail intellectuel riche. D'autre part, les traductologues de différentes obédiences doivent aussi pouvoir se retrouver dans un cénacle qui leur soit spécifique, autour de questions qui leur sont communes. C'est le rôle qui pourrait être dévolu au Centre d'études de la traduction, créé en 2012 au sein de l'Université Paris Diderot, mais avec vocation à s'étendre à la totalité du PRES Sorbonne Paris cité, et dont je suis un des quatre codirecteurs. Il s'agit de fédérer dans un ensemble non contraignant les activités tournant autour de la traduction avec une restructuration en plusieurs pôles : littéraire, pragmatique et autres. Il est trop tôt, encore, pour savoir si cette approche paraîtra convaincante au-delà du cercle de ses concepteurs. Comme d'ailleurs les traducteurs, les enseignants-chercheurs doivent user de leur pouvoir de proposition.

Conclusion : Positionner la traduction et la traductologie pragmatiques

En cet Empire, l'Art de la Cartographie fut poussé à une telle Perfection que la Carte d'une seule Province occupait toute une Ville et la Carte de l'Empire toute une Province. Avec le temps, ces Cartes Démesurées cessèrent de donner satisfaction et les Collèges de Cartographes levèrent une Carte de l'Empire, qui avait le Format de l'Empire et qui coïncidait avec lui, point par point. Moins passionnées pour l'Étude de la Cartographie, les Générations Suivantes réfléchirent que cette Carte Dilatée était inutile et, non sans impiété, elles l'abandonnèrent à l'Inclémence du Soleil et des Hivers. Dans les Déserts de l'Ouest, subsistent des Ruines très abîmées de la Carte. Des Animaux et des Mendians les habitent. Dans tout le Pays, il n'y a plus d'autre trace des Disciplines Géographiques. (Borges, 1935/1994)

Cette note de synthèse retrace le parcours qui m'a mené de l'étude de la littérature contemporaine américaine à une appréhension elle-même contemporaine de la traduction pragmatique, avec comme principales étapes la pratique et l'enseignement de cette discipline, puis la direction d'une formation et l'organisation d'une recherche collective.

Le fil conducteur de ce périple pourrait être la notion de légitimité :

- il est légitime d'aborder les romans de Thomas Pynchon muni d'un bagage littéraire léger, mais de connaissances techniques solides afin de faire dire à cette œuvre ce que d'autres auraient eu plus de mal à discerner ;
- il est légitime, dans un mouvement inverse, d'appliquer les techniques et les grilles d'analyse acquises entre-temps dans le champ littéraire à la traduction en général et à la traduction pragmatique en particulier ;

- il est légitime de distinguer l'étude de la traduction littéraire et celle de la traduction pragmatique afin de poser un regard précis, clair et cohérent, en particulier sur cette dernière, tout en la reliant aux spécialités qui sont ses voisines dans le secteur professionnel.

En effet,

- la traduction pragmatique mérite, par ses spécificités, son développement et ses problématiques, d'être traitée comme une discipline de plein droit ;
- cette recherche se doit de prendre en compte la pratique concrète, ainsi que ses résultats : elle est appliquée et n'a pas à rougir de l'être ;
- il importe d'y inclure les dimensions psychologique et sociologique qui confèrent aux métiers de la traduction une part de leur cohérence et de leur identité ;
- il en va de même pour la structuration des formations : cet aspect constitue lui-même un objet de recherche, en particulier dans la mesure où la traductologie n'est pas encore tout à fait une science et où les métiers de la traduction ne jouissent pas encore de toute la reconnaissance qu'ils méritent ; enfin
- cette recherche s'adresse non seulement aux chercheurs, mais aussi aux étudiants, aux praticiens de la traduction et aux spécialistes des domaines connexes, voire à la société dans son ensemble.

Dans l'affirmation de cette légitimité plurielle, on recense ainsi plusieurs facteurs d'ouverture, par lesquels des secteurs que la recherche a pu, par le passé, négliger deviennent des observables de plein droit. Cette ouverture est toutefois tempérée par un critère de validité : la traductologie pragmatique se doit d'être pertinente au regard d'une pratique qui s'exerce sur un marché.

Voilà pourquoi il est important de savoir parler de ce que l'on traduit et de la manière dont on le traduit : continuité entre enseignement, recherche et pratique. Un débutant doit passer du dire au faire, un traducteur expérimenté gagne à passer du faire au dire – pour lui-même et pour les autres. L'objectif étant bien sûr d'avoir une pleine conscience de ce que l'on écrit, ce qui ne se démontre jamais mieux que par des contre-exemples, tout comme j'ai pu faire valoir (voir volume trois) que les univers analogique et numérique ne sont pas en opposition frontale, que les textes scientifiques sont également des dispositifs rhétoriques, que la technique est d'abord une science humaine et que les sciences humaines, justement, font aussi appel à des processus systématisables. Au regard de la traduction pragmatique, il existe à vrai dire entre ces territoires une porosité digne de celle mise en scène, au cinéma, entre les milieux sociaux dans *Les Galettes de Pont-Aven*, du très libre Joël Serria (1975). Cette

imbrication paraît bien mieux à même de rendre compte de cette discipline que le schéma de la rupture épistémologique proposé par Gaston Bachelard. Traduction et traductologie ne sont donc qu'en partie pensables à travers le prisme du moderne, qui consisterait à les dépouiller de tout ce qui n'est pas elles-mêmes pour les réduire à leur plus pure expression. Comme le travail accompli, selon Pynchon, par Mason et Dixon (*Mason & Dixon*, p. 504, cité en introduction), les traductologues pragmatiques peuvent néanmoins s'inspirer de cette logique moderne pour donner un lieu à cette discipline. Voici quels en seraient, à mon sens, les principes. Ceux-ci sont d'application successive, destinés à fonctionner comme des filtres, qui nous permettront, espérons-le, de serrer au plus près notre sujet :

Le langage est un, donc on peut tout traduire

La question des intraduisibles (voir Barbara Cassin, sous la direction de, 2004) et autres culturèmes, les débats autour de l'hypothèse Sapir-Whorf sont passionnants en eux-mêmes, mais la traduction pragmatique n'est pas le lieu pour les traiter. Dans cette discipline, la traduisibilité universelle est un postulat et non la conséquence d'observations ou de conjectures.

La traduction doit être référée au monde de la manière la plus précise possible

En d'autres termes, elle n'est pas une simple opération sur la langue. On traduit au moyen de celle-ci, et souvent malgré elle, mais ce qu'on traduit, c'est autre chose : une intention, déterminée notamment par des faits de culture, qui servent aussi de variable de contrôle. Cet univers est celui de la pragmatique au sens qu'en donnent Reboul et Moeschler (1998).

Cependant, le réel est inconnaissable

En effet, il est trop vaste, trop différencié, trop évolutif, sans même entrer dans des considérations philosophiques, voire métaphysiques mettant en doute son existence ou la possibilité d'y accéder véritablement. Il y a donc une incertitude sur la prise véritable que le traducteur pragmatique – et au demeurant que tout rédacteur – peut avoir sur ce référent, en tant qu'objet flou, massif et dynamique.

On traduit donc à l'intérieur d'une *doxa*

L'univers dans lequel vont s'inscrire nos traductions, ou, pour dire la même chose autrement, le schème régulateur de nos hypothèses traductives, est alors à chercher dans une vision partagée du monde. Nous sommes cette fois dans la sphère du pragmatisme tel que défini par

William James (1907/2010), selon son préfacier : « *Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de nos conceptions. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet.* » (Madelrieux, 2010, p. 17). Ce monde peut bien sûr être celui de la culture générale ; en traduction pragmatique, il est aussi très souvent celui de domaines de spécialité, qui rassemblent et distinguent autour d'un même point de vue une collectivité plus ou moins importante. L'arrière-plan d'où se détache la traduction est la vision du monde qui s'approche au plus près du consensus parmi la communauté des destinataires envisagés, et qui donne chaque fois lieu à un système de valeurs. Cet espace de représentation à la fois rigoureux et fantomatique est donc variable selon les groupes, ce qui implique la possibilité d'un jeu, de tolérances, de disjonctions, d'abord entre domaines de spécialité, mais aussi entre chacun de ceux-ci et l'univers partagé de la culture générale. Tels sont les paramètres sur lesquels doit jouer le traducteur pragmatique.

La disjonction est donc au cœur même de la traduction

Ces disjonctions invalident en partie le principe d'équivalence. Tout acte de traduction doit certes, c'est une évidence d'application générale, rechercher l'équivalence (celle-ci pouvant prendre diverses formes), mais si l'on pense en termes de communication et d'effectivité, on constate qu'au cœur du processus, existe un noyau de dissemblance : ici se trouve, paradoxalement, la quintessence des compétences en traduction. Chercher à faire disparaître ce noyau a pour conséquence d'affaiblir le résultat. La difficulté et l'intérêt de la traductologie comme de la traduction (et notamment de son enseignement...) consistent à gérer ce rapport dialectique. Le parallèle est frappant avec le concept d'éternel retour réinterprété par les poststructuralistes et l'opération de traduction. Deux thèses s'affrontent en philosophie : dans l'éternel retour, est-ce le même qui revient, avec pour effet de signer la circularité du monde et de l'existence (c'est, nous dit Onfray, 1992, la position de Pierre Klossowski) ; ou bien le simple fait qu'il y ait répétition et retour n'induit-il pas une irréductible différence, une incontournable nouveauté *sous l'apparence* du même (selon Gilles Deleuze, 1969) ? Admettre la première option, c'est faire de l'équivalence la pierre angulaire de l'opération. Si l'on préfère la seconde, une traduction, *cela devrait être pareil, et pourtant ce n'est pas pareil. Et la différence tient précisément à la recherche d'une absence de différence.* La plupart du temps, ces disjonctions sont à proscrire parce que non conformes à la *doxa*, à la demande ou à la connaissance des langues. Dans une minorité de cas, en revanche, elles sont la condition même d'une traduction opératoire.

En littéraire, ce phénomène apparaît principalement lors de la retraduction, et donc dans une perspective diachronique (voir Meschonnic, 1999, p. 175, cité au chapitre 2). En pragmatique, il s'observe aussi sur le plan synchronique.

On peut alors poser comme axiome que c'est la déformation qui permet la communication par la traduction. Dans cette hypothèse, les instances dans lesquelles textes de départ et d'arrivée sont rigoureusement identiques (aux différences de langue près, s'entend), bien que statistiquement en bien plus grand nombre, ne sont finalement que des cas particuliers de cette vérité générale. Quand on sait produire un document différent mais exact, alors on sait évidemment traduire avec justesse dans l'identité : qui peut le plus peut le moins.

À cela s'ajoute le fait bien connu que l'existence même d'une traduction entraîne des répercussions sur le statut de l'original. Nous retrouvons ici un schéma structuraliste classique : ce qui me constitue comme original, c'est la copie. On pourra ainsi trouver une conséquence positive à la fameuse « *fragilité épistémologique* » dont souffre la traductologie selon Jean-René Ladmiral, à savoir le risque qu'elle court en permanence d'être annexée par d'autres théories, avec d'autres projets. Si on la dépouille des apports respectifs de toutes les sciences et techniques qui campent sur son territoire, que va-t-il rester ? Une divergence qui n'aura su être expliquée par aucune de ces disciplines voisines. Là est la centralité du phénomène traductologique.

Cette démarche, finalement, est assez proche de celle employée en statistique : isoler et quantifier le facteur d'influence recherché consiste à éliminer (ou à délimiter) successivement tous les autres paramètres, pour obtenir un *résidu*. Le résidu de la traduction pragmatique, une fois que l'on a réglé (au sens des mots réglage ou régulation) le rapport entre monde réel et langage, puis la transposition d'un groupe de destinataires à un autre, est la disjonction, cet apport humain asystématique et intempestif qui donnera sa cohérence à l'ensemble.

Il s'agit certes de faire passer un message ou une émotion de la manière la plus efficace possible, mais cette opération devient intéressante précisément lorsque l'effet obtenu est celui qui était recherché alors même que le texte d'arrivée ne dit plus exactement la même chose, c'est-à-dire ne sera plus réversible par rapport à celui de départ. Toute révérence due, je suis ici en total désaccord avec Umberto Eco, lorsqu'il écrit « *il existe un continuum de gradations entre réversibilités, et nous serions amenés à définir une traduction comme étant ce qui vise à rendre optimale la réversibilité.* » (Eco, 2003/2006, p. 79) Au contraire, j'estime que la valeur ajoutée de la traduction se trouve bel et bien dans la différence et que *Dire presque la même chose*, pour reprendre le titre de l'ouvrage que je viens de citer, ce n'est plus dire la même chose du tout, mais produire un effet qui donnera l'impression d'une unité en employant les

moyens de la diversité. Je serais ici tenté d'observer que, dans la fameuse phrase de Jakobson, qui fonde toute l'approche linguistique de la traduction : « *Equivalence in difference is the cardinal problem of language and the pivotal concern of linguistics.* » (Jakobson, 1959/1992, p. 146), le mot essentiel n'est pas *équivalence*, mais bien *différence*, même si Jakobson parle des langues et moi de la traduction. L'équivalence implique la recherche d'une stabilité, un immobilisme. La différence, au contraire, est tout entière dynamique. La traduction pragmatique est un phénomène dynamique, qui opère selon le schème du déplacement :

- d'une langue vers une autre (c'est anodin) ;
- d'un lieu vers un autre (prise en compte des facteurs culturels) ;
- d'un émetteur vers un récepteur (intégration du destinataire dans la problématique) ;
- du fond vers la forme : un texte, tout texte pragmatique, et pas seulement ceux traduits, est aussi un dispositif rhétorique, conçu pour emporter la conviction. Cette démarche de persuasion passe par une mise en scène, un appareil d'écriture, qui, s'il est imparfait en langue source, doit être impeccable en langue cible, quand bien même le traducteur n'aurait acquis qu'une connaissance incomplète du domaine de spécialité en question (voir chapitre 6 du volume trois de ce dossier) ;
- de l'intention à l'affirmation en toutes lettres. L'intention est ce que l'on traduit aux deux sens du terme : tout d'abord le texte de départ corrigé de ses insuffisances et imperfections, ensuite le texte d'arrivée exempt (idéalement) d'insuffisances et imperfections et formulant explicitement ce que le document initial *entend* dire, avec comme modulation supplémentaire la prise en compte de l'usage qui sera celui du produit d'arrivée. C'est la quête invétérée du mot et de l'expression *justes*. Le *logos* est pour nous un outil ; le plus beau de tous. Et l'objectif, inatteignable mais certainement pas vain, d'une pratique, d'un enseignement et d'une recherche en traduction pourrait bien, alors, être la maîtrise de ce *logos*. Pour soi-même et pour tous.

La difficulté qui est la nôtre, finalement, découle de ce qu'il nous faut cartographier (ambition scientifique) un objet mouvant (visée appliquée). La traductologie pragmatique aspire à se déployer à l'articulation entre ces deux impératifs : comme la traduction pragmatique tout court, elle est un *projet*. Je pense que sont réunies, avec ces paramètres, les conditions qui devraient lui permettre d'interagir de manière fructueuse avec ses spécialités connexes, en évolution rapide, de plus en plus pointues et de plus en plus indispensables. Qui sont en outre en mal de formation et de conceptualisation. Un certain nombre de thèses ont déjà été soutenues ou sont en cours, en France et à l'étranger, dans ce domaine. Il en faut davantage,

pour répondre aux besoins de la profession, des formations et de la société en général. Je crois être prêt à prendre ma part de cette tâche utile et nécessaire. Le jury jugera.

Index des noms cités

NB : Je n'ai pas repris, dans cet index, les noms des personnages de fiction, pour faciliter la recherche.

- Alcott, Louisa May, 79
Allwright, Graeme, 44, 45, 48
Anthony, Richard, 48
Aristote, 17, 51, 81
Audebert, Olivier, 112
Audinot, Isabelle, 103
Auffray, Hughes, 44, 45, 46, 48
Augustin (saint), 10, 110
Avenas, Pierre, 116
Bachelard, Gaston, 17, 136
Bachschmidt, Patrick, 132
Bacon, Francis, 78, 79
Baez, Joan, 44
Bailbé, Jean-Christophe, 117
Bailey-Ravet, Sally, 117
Baker, Mona, 12, 75, 78
Bakhtine, Mikhaïl, 54
Ballard, Michel, 9, 12, 17, 57, 72, 76, 90
Balliu, Christian, 13, 76, 98, 108, 118, 119
Bandia, Paul, 85
Bar-Hillel, Yehoshua, 124
Bassnett, Susan, 84
Bazin, André, 70
Beckett, Samuel, 41
Bellos, David, 4
Belmonte, Sydney, 114, 115
Bénel, Aurélien, 115
Benjamin, Walter, 6, 8, 85, 95, 116
Bentham, Jeremy, 59, 60
Bergman, Boris, 44, 46, 47
Bergman, Ingmar, 50
Bergson, Henri, 96
Berman, Antoine, 4, 7, 20, 21, 47, 55, 61, 68, 69, 87, 92, 95, 115, 119
Bierce, Ambrose, 72
Biguenet, John, 14
Binard, Florence, 85, 112
Blanchot, Maurice, 38
Boèce, 7
Boileau, Pierre, 65
Borges, Jorge Luis, 3, 134
Bourdieu, Pierre, 97
Bozzo-Rey, Malik, 59, 60
Brecht, Berthold, 82
Brisset, Annie, 59
Brown, Dan, 66
Brunon-Ernst, Anne, 59
Budin, Gerhard, 128
Buj, Serge, 112
Burroughs, William, 32, 33
Cabré, Maria Teresa, 75
Cabrel, Francis, 44, 46
Calvin, Jean, 57
Cancio, Carmelo, 114
Candel, Danielle, 110
Cannone, Belinda, 94
Carré, Alice, 9
Cary, Edmond, 11, 12, 17, 57, 90
Cassin, Barbara, 136
Castoriadis, Cornelius, 90, 126
Cazé, Antoine, 109
Chamberlain, Lori, 15, 85, 89, 90
Chateaubriand, François René de, 92
Chesterman, Andrew, 71
Chomsky, Noam, 8, 59, 122
Chorier-Fryd, Bénédicte, 43
Cicéron, 10, 17
Clance, Pauline Rose, 94
Clas, André, 108
Clinton, William Jeferson, dit Bill, 28
Coindreau, Maurice-Edgar, 92
Colin, Fabrice, 34
Cormier, Monique, 128
Coseriu, Eugenio, 122
Dac, Pierre (André Isaac, dit), 15
Dao, Virginie, 131
Darbelnet, Jean, 10
Darwin, Charles, 59, 111, 112
Davier, Lucile, 118, 119
de Champs, Emmanuelle, 59
Defert, Dominique, 66
DeLater, James, Albert, 90
Deleuze, Gilles, 32, 33, 34, 38, 39, 45, 56, 137
Delisle, Jean, 6, 76
Depraetere, Ilse, 71

Derrida, Jacques, 41
 Descartes, René, 83
 Deviller, Christian, 39
 Diop, Boubacar Boris, 81
 Disney, Walt, 50
 Dixon, Jeremiah, 3, 6
 Dolet, Etienne, 16
 Dryden, John, 57
 du Bellay, Joachim, 95
 Ducrot, Oswald, 122
 Durand, Dominique, 128
 Durban, Chris, 92, 113
 Dylan, Bob, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 109
 Eco, Umberto, 6, 47, 78, 98, 107, 138
 Eliot, Thomas Stearns, dit T.S., 80
 Engels, Friedrich, 9
 Eyraud, Franck, 115
 Fabies, Fabio, 80
 Fariña, Richard, 43
 Fernandez Costales, Alberto, 118, 119
 Ford, John, 76
 Foucault, Michel, 31, 32, 38
 François, Claude, 48
 Frawley, William, 12, 75
 Freitas, Any, 115
 Gambier, Yves, 118, 119, 132
 Gavronsky, Serge, 15, 61
 Gellner, Ernest, 93
 Genette, Gérard, 33
 Gerbault, Jeannine, 114, 116
 Gile, Daniel, 6, 105, 125
 Gipper, Helmut, 9
 Gledhill, Chris, 117, 131
 Goffin, Roger, 17
 Gouadec, Daniel, 12, 13, 48, 101
 Gouges, Olympe de, 90
 Gravey, Marie, 113
 Greere, Anca, 68, 116, 128
 Grosman, David, 82
 Guattari, Félix, 33, 34, 38, 39
 Gunoo, Rajiv, 76
 Hatim, Basil, 90
 Heidegger, Martin, 6
 Hendin, Josephine, 30
 Herbulot, Florence, 79
 Hewson, Lance, 19, 119
 Hoepfner, Bernard, 15
 Holmes, James, 24
 Holz-Mänttari, Justa, 10
 Humbley, John, 111, 117, 131
 Humboldt, Wilhelm von, 59
 Hurtado Albir, Amparo, 80
 Huss, Jan, 57
 Jakobson, Roman, 10, 12, 14, 17, 139
 James, William, 137
 Jaus, Hans Robert, 50
 Jencks, Charles, 38
 Jenn, Ronald, 13
 Jérôme (saint), 10, 20, 57, 92, 98, 110
 Juilliard, Claudie, 109
 Kahneman, Daniel, 78
 Kaindl, Klaus, 19
 Kerval, Serge, 46, 47
 Klossowski, Pierre, 137
 Kosztolányi, Dezsö, 93
 Kowalska, Aleksandra, 128
 Krotki, Jan, 117
 Kübler, Natalie, 111, 125, 131
 Kuhn, Thomas, 51
 L'Homme, Marie-Claude, 101
 Lacour, Philippe, 114, 115
 L'Admiral, Jean-René, 9, 11, 17, 18, 20, 24,
 60, 80, 84, 86, 88, 96, 108, 110, 114,
 118, 119, 124, 138
 Lafond, Gilbert, 76
 Laforêt, Marie, 46
 Lampedusa, Giuseppe Tomasi di, 58
 Lanselle, Rainier, 109
 Laplace, Colette, 11, 68, 117
 Larbaud, Valery, 5, 86, 91, 92
 Larchet, Keltoume, 97, 119
 Latour, Bruno, 14, 16, 17, 21
 Lavault, Élisabeth, 9, 20, 109, 113, 124
 Le Corbusier, Charles-Edouard Jeanneret,
 dit, 38, 49
 Lederer, Marianne, 6, 7, 8, 11, 19, 20, 22,
 63, 117, 122
 Lefevre, André, 84, 85
 Leleu, Chloé, 117
 Levinas, Emmanuel, 87
 Looock, Rudy, 125
 Lortholary, Bernard, 51
 Lotbinière-Harwood, Suzanne de, 86, 91
 Lowe, Elizabeth, 4
 Luther, Martin, 57, 92
 Madelrieux, Stéphane, 137
 Malblanc, Alfred, 10
 Malraux, André, 36, 80
 Many, Gaëlle, 111
 Marchesini, Giancarlo, 23

Mariani, Joseph, 128
 Martikonis, Rytis, 129
 Martin, Jacky, 19
 Marx, Karl, 9
 Mason, Charles, 3
 Masson, Jean-Yves, 15
 Mathieu, Bénédicte, 67
 Matthieussent, Brice, 118
 McCarthy, Willard, 19
 Ménage, Gilles, 90
 Ménard, Jean-François, 66
 Meschonnic, Henri, 6, 11, 21, 47, 55, 56,
 57, 59, 60, 65, 81, 87, 102, 107, 110,
 119, 138
 Michel Ange, 78
 Mill, John Stuart, 59
 Milliari, Tatiana, 6
 Minacori, Patricia, 115
 Minguant, Nolwenn, 115
 Moeschler, Jacques, 122, 136
 Moïse, 78
 Mongazon, Laurence, 117
 Monjean-Decaudin, Sylvie, 114, 115
 Moskowitz, Daniel, 53
 Mounin, Georges, 9, 19, 55, 56, 72, 87,
 105, 108, 121, 122
 Munday, Jeremy, 90
 Nabokov, Vladimir, 89
 Narcejac, Thomas, 65
 Nida, Eugene A., 8, 10, 17, 18, 22, 23, 44,
 47, 57, 65, 87, 125
 Nominé, Jean-François, 127, 129
 Nord, Christiane, 10, 13, 15, 21, 23, 57, 65
 Nouss, Alexis, 95
 Occam, Guillaume d', 21
 Ogden, Charles Kay, 7
 Onfray, Michel, 137
 Ossian, 13
 Pachot Jean, 26
 Pavic, Milorad, 31
 Pecman, Mojca, 125, 131
 Pelikan, Jaroslav, 13, 57
 Pergnier, Maurice, 122, 123
 Perrot D'Ablancourt, Nicolas, 90
 Pessoa, Fernando, 98
 Phillips-Batoma, Patricia, 23
 Pic, Elsa, 111, 112
 Plassard, Freddie, 117, 118, 119
 Pöchhacker, Franz, 19
 Poe, Edgar, 65
 Polo, Marco, 29
 Popper, Karl, 18
 Proust, Marcel, 30, 56, 77, 99
 Prum, Michel, 59, 111
 Pruvot, Monique, 26
 Pym, Anthony, 20, 68
 Pynchon, Thomas, 3, 15, 16, 26, 27, 28,
 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39,
 41, 43, 44, 54, 66, 67, 72, 134, 136
 Raguet, Christine, 13
 Rastier, François, 6, 121, 125
 Rathenau, Walter, 39
 Ravachol, François Claudius Koëningstein,
 dit, 40
 Ray, Satyajit, 58
 Reboul, Anne, 122, 136
 Reiss, Katharina, 6, 10, 23, 105, 122, 123
 Remus, 93
 Richards, Ivor Armstrong, 7
 Ricoeur, Paul, 6, 7, 19, 56
 Rochard, Michel, 111, 118, 119
 Rollason, Christopher, 44
 Romulus, 93
 Roth, Philip, 37, 97, 98
 Rothstein, Philippe, 113
 Roux-Faucart, Geneviève, 117
 Rushdie, Salman, 82
 Ryan, Richard, 113, 117, 118, 119
 Saber, Anthony, 66
 Salama-Carr, Myriam, 132
 Sales, Nancy Jo, 29
 Sanconie, Maïca, 115
 Sapir, Edward, 9, 56, 60, 136
 Schleiermacher, Friedrich, 6, 55, 60
 Schulte, Rainer, 14
 Seleskovitch, Danica, 6, 7, 11, 108, 122
 Serres, Michel, 16, 17, 21, 56
 Serria, Joël, 135
 Siegel, Jules, 29
 Simon, Sherry, 85, 86, 91
 Simondon, Georges, 101
 Sinagra, Nathalie, 118, 119
 Singh, Rajendra, 108
 Smith, Adam, 112
 Snell-Hornby, Mary, 19, 84, 85, 105
 Sollers, Philippe, 56
 Spivak, Gayatri Chakaravorty, 85
 Steiner, George, 5, 6, 7, 21, 55, 56, 79, 86,
 91, 119
 Subra-Itsusutji, Caroline, 128

Sullivan, Vernon, 13
 Surbézy, Agnès, 50
 Taber, Charles E., 18, 22, 23, 47, 125
 Thiesse, Anne-Marie, 85
 Tolstoï, Léon (Lev), 57
 Toury, Gideon, 12, 13, 17, 45, 60, 61, 71,
 72, 75, 78, 84, 99, 121
 Tymoczko, Maria, 4, 14
 Van Genabith, Josef, 128
 Van Hoof, Renée, 108
 Vandepitte, Sonia, 24
 Veisblat, Lucy, 115
 Venuti, Lawrence, 87, 88, 93
 Vergez, Raoul, 83
 Vermeer, Hans, 10
 Vian, Boris, 13
 Vinay, Jean-Paul, 10
 Vincenot, Henri, 83
 Visconti, Luchino, 58
 Volanschi, Alexandra, 111
 Volkovitch, Michel, 5
 Voltaire, François-Marie Arouet, dit, 82
 von Flotow, Luise, 86
 Wallon, Alain, 127
 Walter, Henriette, 116
 Weinreich, Harald, 33
 Welles, Orson, 17
 Whorf, Benjamin-Lee, 9, 56, 60, 136
 Wilhelm, Jane, 84, 117
 Winston, Mathew, 29
 Wittgenstein, Ludwig, 14, 30, 75
 Wuilmart, Françoise, 118, 119
 Wüster, Eugen, 109
 Xenakis, Iannis, 49
 Yourcenar, Marguerite, 44, 48
 Zambon, Diana, 115

Références bibliographiques

NB : Je ne fais pas référence, ici, aux articles signés de mon nom, dont la liste figure en tête du volume trois de ce rapport de synthèse (et est également reprise au début du présent volume).

- AFNOR, CEN, 2006, *Services de traduction – Exigences requises pour la prestation du service*, norme NF EN 15038.
- Alcott, Louisa May, 1868/1880, *Little Women or Meg, Jo, Beth and Amy* ; initialement paru en français sous le titre *Les quatre filles du docteur March*, traduction de J.P. Stahl, aux éditions Hetzel.
- Assouline, Pierre, 2011, *La Condition du traducteur*, Centre national du livre. Disponible également en ligne, à l'adresse suivante : <http://www.centrenationaldulivre.fr/?Publication-du-rapport-de-Pierre> [sic, consulté le 4 septembre 2012]
- Bachelard, Gaston, 1949/1971, « Le Rationalisme appliqué », repris dans *Epistémologie – textes choisis*, Paris, Presses universitaires de France.
- Baker, Mona, 1992, *In Other Words, A Coursebook on Translation*, Routledge, Londres et New York.
- Baker, Mona, 1993, « Corpus Linguistics and Translation Studies : Implications and Applications », in Baker *et al.* (sous la direction de), *Text and Technology*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.
- Baker, Mona, 1995, « Corpora in Translation Studies: An Overview and some Suggestions for Future Research », *Target*, n°2, pp. 223-243.
- Baker, Mona, 1998, « Réexplorer la langue de la traduction : une approche par corpus », *Méta*, Volume 43, numéro 4, décembre 1998, Presses de l'Université de Montréal, p. 480-485. Disponible à l'adresse : <http://id.erudit.org/iderudit/001951ar> (consultée le 2 mars 2011).
- Bakhtine, Mikhaïl, 1975/1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, collection Tel.
- Ballard, Michel, 1992, *De Cicéron à Benjamin*, Lille, Presses universitaires de Lille.
- Ballard, Michel, 1993, « L'unité de traduction : essai de redéfinition d'un concept », in *La traduction, à l'université*, Ballard, Michel (sous la direction de), Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 223-262.
- Ballard, Michel, 2003, *La version réfléchie – Repérages et paramètres*, Paris, Ophrys.
- Ballard, Michel, 2004, « La théorisation comme structuration de l'action du traducteur », *La Linguistique*, 2004-1, Paris, Presses universitaires de France.
- Ballard, Michel (sous la direction de), 2009, *Traductologie et enseignement de la traduction à l'université*, Arras, Artois presse université.
- Balliu, Christian, 2002, *Les traducteurs transparents – La traduction en France à l'époque classique*, Bruxelles, Les éditions du Hazard.
- Balliu, Christian, 2012, « Désir de traduire et affirmation d'une profession : les leçons de l'histoire, » in Froeliger Nicolas et Colette Laplace (sous la direction de), *Désir de traduire et légitimité du traducteur*, *Forum*, volume 10, n° 1, avril, Paris, Séoul, ESIT et KSCI.
- Bandia, Paul, 2010, « Post-colonial literatures and translation », in Yves Gambier et Luc van Doorslaer, *Handbook of Translation Studies*, volume 1, Amsterdam, Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.

- Bar-Hillel, Yehoshua, 1960, « A Demonstration of the Nonfeasibility of Fully Automatic High Quality Translation », annexe III de *The present status of automatic translation of languages*, Advances in Computers, volume 1 p.158-163. Disponible à l'adresse http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CCsQFjAA&url=http%3A%2F%2Fwww.mt-archive.info%2FBar-Hillel-1960-App3.pdf&ei=iPpGUP7HJGLhQf8iYCIDA&usg=AFQjCNECIQpI_KNQ1fFngkJS-ddNf81CNA&sig2=F516t8kmuv0vfMHQInhCdw (consultée le 5 septembre 2012)
- Bassnett, Susan et André Lefevere (sous la direction de), 1990, *Translation, History and Culture*, Londres, Pinter.
- Battesti, Anne, 2004, *Thomas Pynchon – L'approche et l'esquive*, Paris, Belin, collection Voix américaines.
- Beckett, Samuel, 1991, *Cap au pire*, Paris, Les éditions de minuit, traduit de l'anglais par Édith Fournier.
- Bellos, David, 2011/2012, *Le Poisson et le bananier – Une histoire fabuleuse de la traduction*, Paris, Flammarion. Traduit de l'anglais par Daniel Loyayza avec la collaboration de l'auteur.
- Bellow, Saul, 2000, *Ravelstein*, New York, Viking Press.
- Benjamin, Walter, 1923/1971, « La tâche du traducteur », in *Œuvres*, tome I (*Mythe et violence*), préface à la traduction des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, traduit par Maurice de Gandillac. Paris, Denoël, pp. 261-275.
- Benjamin, Walter, 1935/2000, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », in *Œuvres*, tome III, Paris, Gallimard.
- Bergson, Henri, 1900, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Alcan. Disponible sous forme électronique à l'adresse http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/le_rire/le_rire.html (consultée le 4 août 2012)
- Berman, Antoine, 1985, « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte 4*, Toronto, Canada, pp. 67-81.
- Berman, Antoine, 1995, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.
- Berman, Antoine, 1999, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil.
- Berner, Christian, 2011, « Les raisons de traduire. Quelques réflexions à partir de Schleiermacher », in *La Traduction : philosophie et tradition* (sous la direction de Christian Berner et Tatiana Milliaressi), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 41-56.
- Biguenet, John et Rainer Schulte (sous la direction de), 1992, *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago, University of Chicago Press
- Binard, Florence, 2008, « Limites linguistiques du genre grammatical et féminismes », in Nicolas Froeliger (sous la direction de), *Stratégies normalisatrices et traduction*, traductologie de plein champ, deuxième édition, Perros-Guirec, *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 45, novembre, pp. 49-59.
- Borges, Jorge Luis, 1935/1994, « De la rigueur de la science », in *Histoire universelle de l'infamie/Histoire de l'éternité*, traduction française par Roger Caillois et Laure Guille, Paris, 10/18.
- Bozzo-Rey, Malik, Anne Brunon-Ernst et Emmanuelle de Champs, 2006, « Traduire Bentham », in Anne Wicke et Cécile Fouache (sous la direction de), *Traduire les sciences humaines : méthodes et enjeux (première partie)*, Perros-Guirec, *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 41, novembre, pp. 43-55.
- Bozzo-Rey, Malik, à paraître, « Traduction de *Of Laws in General* de Jeremy Bentham : les enjeux d'une traduction philosophique/les enjeux philosophiques d'une traduction »,

- communication lors de la journée d'études *Protocoles et procédures en traduction*, organisée par Anthony Saber, ENS-Cachan, le 12 mars 2010.
- Brisset, Annie, 2006, « Le traducteur, sujet du sens. Discours scientifique et conflit de représentations », in Marianne Lederer (sous la direction de), *Le sens en traduction*, Cahiers Champollion, n°10, Caen, Lettres modernes, Minard, pp. 21-35.
- Burroughs, William, 1959, *The Naked Lunch*, Paris, Olympia Press.
- Cabré, Maria Teresa, 1998, *La terminologie : Théorie, méthode et applications*, traduit du catalan et adapté par Monique C. Cormier et John Humbley, Ottawa, Paris, Presses de l'université d'Ottawa, Armand Colin.
- Candel, Danielle, 2004, « Wüster par lui-même », *Cahiers du CIEL*, Paris, Université Paris 7 Denis Diderot, pp. 15-31. Disponible à l'adresse www.eila.univ-paris-diderot.fr/_media/.../wuster-candel.pdf?id...
- Cannone, Belinda, 2005, *Le sentiment d'imposture*, Paris, Calmann-Lévy.
- Clance, Pauline Rose, 1985, *The imposter phenomenon: When Success Makes you Feel like a Fake*, Toronto, Bantam Books.
- Cary, Edmond, 1962/1985, *Comment faut-il traduire ?* Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Cary, Edmond, 1963, *Les grands traducteurs français*, Genève, Georg.
- Cassin, Barbara (sous la direction de), 2004, Article « Traduire » in *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris, Éditions du Seuil, Dictionnaire Le Robert, pp. 1305-1320.
- Castoriadis, Cornelius, 1975, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Éditions du Seuil, collection Esprit.
- Castoriadis, Cornelius, 1978, « Science moderne et interrogation philosophique », in *Le carrefours du labyrinthe*, tome I, Seuil, Paris.
- Chamberlain, Lori, 1998, « Gender metaphors in translation », *Signs*, volume 13, n°3 (printemps), pp. 454-472. Disponible à l'adresse http://rapidlibrary.com/files/gender-metaphors-in-translation-lori-chamberlain-pdf_50658851.html (consultée le 10 août 2012)
- Chesterman, Andrew, 1997, *Memes of Translation*, John Benjamins, Amsterdam et Philadelphie.
- Chorier-Fryd, Bénédicte, 2008, « Mason & Dixon, 'a Novel in Musick'', *Syncopes de la Révolution chez Thomas Pynchon* », *Sources*, automne 2008, pp. 205-215.
- Chorier, Bénédicte, 1987, *Le Badass et autres excentriques : de la subversion chez Thomas Pynchon*, thèse de troisième cycle, Université de Montpellier, sous la direction de Claude Richard.
- Claro, 2008, « Le spath, l'espace. *Contre jour* », in Collectif, *Face à Pynchon*, Paris, Lot 49, Inculte, Cherche midi, pp. 181-202.
- Coindreau, Maurice-Edgar, 1974, *Mémoires d'un traducteur (entretiens avec Christian Giudicelli)*, Paris, Gallimard.
- Colin, Fabrice, 2008, « Alice au pays des monstres. Archéologie cinématographique de l'espoir », in Collectif, *Face à Pynchon*, Paris, Lot 49, Inculte, Cherche midi, pp. 231-243.
- Coseriu, Eugenio, 1981/2006, « Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie », disponible à l'adresse <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1946> (consultée le 5 septembre 2012)
- Dac, Pierre, 1953/2009, *Du côté d'ailleurs et de partout - romans loufoques*, Paris, Omnibus.
- DeLater, James, Albert (sous la direction de), 2002, *Translation Theory in the Age of Louis XIV. De Optimo Genere Interpretandi of Pierre Daniel Huet (1630-1721)*, Manchester, St Jerome Publishing.
- Deleuze, Gilles, 1969, *Logique du sens*, Paris, Les Éditions de Minuit.

- Deleuze, Gilles, 1988, *Le Pli, Leibniz et le baroque*, Les Éditions de Minuit, Collection « Critique », Paris.
- Deleuze, Gilles, 1996, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, avec Claire Parnet, réalisation Pierre-André Boutang, trois vidéocassettes, Paris, Éditions Montparnasse.
- Delisle, Jean, 1978/1980, *L'analyse du discours comme méthode de traduction. Initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais. Théorie et pratique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers de traductologie », n° 2.
- Delisle, Jean et Gilbert Lafond, 1999, *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), Gatineau (Québec), distribution : jdelisle@uOttawa.ca
- Depraetere, Ilse (sous la direction de), 2011, *Perspectives on Translation Quality*, Berlin et Boston, Walter de Gruyter.
- Du Bellay, Joachim, 1549, *Défense et illustration de la langue française*, disponible à l'adresse http://fr.wikisource.org/wiki/D%C3%A9fense_et_illustration_de_la_langue_fran%C3%A7aise (consultée le 7 juin 2012).
- Durban, Chris, 2010, *The Prosperous Translator – Advice from Fire Ant & Worker Bee*, autoédité et disponible à l'adresse www.prosperoustranslator.com, s.l.
- Eco, Umberto, 1993, « Conférence aux Assises de la traduction littéraire, » in *Dixièmes Assises de la traduction littéraire*, Arles, Actes Sud.
- Eco, Umberto, 2003/2006, *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*, Paris, Grasset (traduit de l'italien par Myriem Bouzaher).
- Even-Zohar, Itamar, 1990, *Polysystem Studies*, Durham, Duke University Press (numéro spécial de *Poetics Today*, 11 (1)).
- Fabies, Fabio et Amparo Hurtado Albir, 2010, « Cognitive approaches », in Yves Gambier et Luc van Doorslaer (sous la direction de), *Handbook of Translation Studies*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, pp. 28-35.
- Foucault, Michel, 1961, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- Frath, Pierre, à paraître, *Pour une sémantique sans sèmes*.
- Frawley, William, 1984, *Translation. Literary, Linguistic & Philosophical Perspectives*, Newark.
- Fukuyama, Francis, 1995, *Trust: the Social Virtues and the Creation of Prosperity*, New York, Free Press.
- Gavrinsky, Serge, 1977, « From Piety to Cannibalism ». *SubStance*, vol. 6/7, no. 16, pp. 53-62.
- Gellner, Ernest, 1989, *Nations et nationalisme*, traduit de l'anglais par Bénédicte Pineau, Paris, Bibliothèque historique Payot.
- Genette, Gérard, 1972, *Figures III*, Editions du Seuil, Collection Poétique, Paris.
- Gile, Daniel, 2005, *La traduction – La comprendre, l'apprendre*, Paris, Presses universitaires de France, collection Linguistique nouvelle.
- Gipper, Helmut, 1972, *Gibt es ein sprachliches Relativitätsprinzip? Untersuchungen zur Sapir-Whorf-Hypothese*, Francfort sur le Main, Fischer, collection Conditio Humana.
- Goffin, Roger, 2006, « Aux origines du néologisme traductologie », in Martine Bracops, Anne-Élizabeth Dalcq, Isabelle Goffin, Anne Jabé, Vincent Louis et Marc Van Campenhout (sous la direction de), *Des arbres et des mots – Hommage à Daniel Blampain*, Bruxelles, Les Editions du Hazard, pp. 97-106.
- Gouadec, Daniel, 2002, *Profession : traducteur*, Paris, La maison du dictionnaire.
- Gouadec, Daniel, 2003a, « Le bagage spécifique du localiseur/localisateur – Le vrai 'nouveau profil' requis », *Meta* volume 48, n°4, pp. 526-545.
- Gouadec, Daniel, 2003b, « Traduire en France, en Europe (et ailleurs) – Enjeux et perspectives », *La Tribune internationale des langues vivantes*, n°34, pp. 38-46.

- Gouadec, Daniel, 2005, « Terminologie, traduction et rédaction spécialisées » *Langages*, n° 157, pp. 14-24. Disponible à l'adresse http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_2005_num_39_157_971
- Greere, Anca, 2007, « Training for a profession: designing translation curricula, or where does theory stand? », présenté le 10 novembre 2007 au colloque *Le Sens en traduction*, sous la direction de Colette Laplace, Daniel Gile et Marianne Lederer, mais non publié dans les actes.
- Gross, Alan G., 1990, *The Rhetoric of Science*, Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press.
- Hatim, Basil et Jeremy Munday, 2004, *Translation: An Advanced Resource Book*, Londres, Routledge.
- Heinich, Nathalie, 1984, « Les traducteurs littéraires : l'art et la profession », *Revue française de sociologie* n° 25-2, pp. 264-280.
- Hendin, Josephine, 1975, « What is Thomas Pynchon Telling us? », *Harper's Magazine*, New York, mars, pp. 82-92.
- Hewson, Lance et Jacky Martin, 1991, *Redefining Translation – The Variational Approach*, Londres et New York, Routledge.
- Hoepffner, Bernard, 2007, « Portrait of the Translator as a Chameleon, » in Richard Trim et Sophie Alatore (sous la direction de), *Through Other Eyes – The Translation of Anglophone Literature in Europe*, Cambridge (Royaume-Uni), Cambridge Scholars Publishing.
- Holmes, James, 1972/1987, « The Name and Nature of Translation Studies », in Gideon Toury (sous la direction de), *Translation Across Cultures*, New Delhi, Bahri Publications. [Le manuscrit de 1972 a circulé 15 ans avant d'être publié par Toury].
- Holz-Mänttari, Justa, 1984, *Translatorisches Handeln. Theorie und Methode*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakademia.
- Jakobson, Roman, 1960, « Closing statements : Linguistics and Poetics », in *Style in language*, New-York, T.A. Sebeok. Traduction de Nicolas Ruwet, 1963 : « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963.
- Jakobson, Roman, 1963/1992, « On Linguistic Aspects of Translation », in John Biguenet et Rainer Schulte (sous la direction de), 1992, *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago, University of Chicago Press, pp. 144-151.
- James, Henry, 1898/1982, « In the Cage », in *Selected Tales*, Londres, Everyman's Library.
- James, William, 1907/2010, *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*. Paris, Le Monde, Flammarion, collection « Les livres qui ont changé le monde », traduit de *Pragmatism* (1907) par Nathalie Ferron.
- Jelinek, Elfriede, 2008, « Derrière les gravats et le désordre de ce monde », avant-propos de Collectif, *Face à Pynchon*, Paris, Le Cherche midi, Lot 49, Inculte.
- Jenn, Ronald, 2012, *La Pseudo-traduction, de Cervantès à Mark Twain*, Louvain-La-Neuve, BCILL, Peeters.
- Kahneman, Daniel, 2011, *Thinking, Fast and Slow*, Londres, Allen Lane.
- Kandiah, Thiru et Rajendra Singh, 2005, "On Retrieving the Baby", *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 50, n° 4, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. Disponible à l'adresse suivante : www.erudit.org/revue/meta/2005/.../019845ar.pdf, consultée le 11 mai 2012.
- Kosztolányi, Dezső, 1933/1994, *Le Traducteur cleptomane et autres histoires*, traduit du hongrois par Ádám Peter et Maurice Regnault, Paris, Viviane Hamy.
- Kübler, Natalie, 2011, « Que peut apporter au traducteur la linguistique de corpus ? », colloque *Tralogy I : Métiers et technologies de la traduction : quelles convergences*

- pour l'avenir ?*, disponible sous forme vidéo uniquement à l'adresse http://webcast.in2p3.fr/videos-que_peut_apporter_au_traducteur_la_linguistique_de_corpus
- Kuhn, Thomas, 1962/1983, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, Champs.
- Ladmiral, Jean-René, 1979/2002, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », n° 246.
- Ladmiral, Jean-René, 1986, « Sourciers et ciblistes ». *Revue d'esthétique*, n°12, pp. 33-42.
- Ladmiral, Jean-René, 1987, « Technique et esthétique de la traduction. Quelle théorie pour la pratique traduisante ? », Actes des Journées européennes de la traduction professionnelle, Université Paris VIII Vincennes à Saint-Denis, *Encrages*, n° 17, sous la direction de Mireille Azzoug, Bernard Cassen et Jean-François Dégrement, Paris, Hachette, pp. 190-197.
- Ladmiral, Jean-René, 1990, « Pour une théologie de la traduction ». *TTR*, vol. 3, n° 2, Montréal, Presses de l'Université Concordia, pp. 121-138.
- Ladmiral, Jean-René, 1991, « La langue violée ? » *Palimpsestes* n°6 « L'étranger dans la langue », Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 23-33.
- Ladmiral, Jean-René, 1998, « Théorie de la traduction : la question du littéralisme », extrait du colloque *Théorie et pratique*, organisé par l'Institut catholique de Paris, paru dans *Transversalités*, janvier-mars, pp. 137-157.
- Ladmiral, Jean-René, 1999, « Les quatre âges de la traductologie – Réflexions sur une diachronie de la théorie de la traduction », in *L'histoire et les théories de la traduction. Les actes (colloque de Genève en l'honneur de Louis Truffaut, 3-5 octobre 1996)*, Berne et Genève, ASTTI et ETI.
- Ladmiral, Jean-René, 2008, « Pour un tournant œcuménique en théorie de la traduction », in Balliu, Christian (sous la direction de), *Traduire : un métier d'avenir*, actes du colloque du 50^e anniversaire de l'ISTI, 14-15 octobre 2008, Bruxelles, Les Éditions du Hazard.
- Ladmiral, Jean-René, 2009, « Traduction et philosophie », in *Traduction et philosophie du langage*. Actes du colloque international organisé par SEPTET (à l'initiative de Florence Lautel-Ribstein), Université de Strasbourg II : 9-10 mars 2007. *Revue SEPTET (Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction)*, Paris, Éditions anagrammes, pp. 47-70.
- Lampedusa, Giuseppe Tomasi di, 1958/2007, *Le Guépard*, traduit en français par Jean-Paul Manganaro, Paris, Seuil, 2007.
- Laplace, Colette, 2006, « Sens et intention : un débat dépassé ? », in Marianne Lederer (sous la direction de), *Le sens en traduction*, Caen, Lettres modernes Minard, Cahiers Champollion n° 10.
- Larbaud, Valery, 1946/1997, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard, Tel.
- Larchet, Keltoume, à paraître, *Le marché des prestations linguistiques : traduction et interprétation*, thèse en préparation à l'École normale supérieure de Cachan, sous la direction de Pierre-Paul Zalio.
- Latour, Bruno, 1985, « Les 'vues' de l'esprit : une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », In *Culture Technique*, numéro spécial, n°14, pp. 5-29. Disponible à l'adresse <http://www.bruno-latour.fr/node/296> [consultée le 4 août 2012]
- Latour, Bruno, 2010, *Cogitamus - six lettres sur les humanités scientifiques*, Paris, La Découverte.
- Lavault, Elisabeth, 2012, « L'art de la formule en pédagogie de la traduction », in Florence Lautel-Ripstein, Jean-Yves Masson, Gius Gargiolo (sous la direction de), *Actes du colloque international Jean-René Ladmiral : une œuvre en mouvement*, à La Sorbonne, Paris IV, 3-5 juin 2010, paru dans *Des mots aux actes*, *Revue SEPTET*, n°3, Perros-Guirec, Anagrammes.

- Lavault-Olléon, Élisabeth (sous la direction de), 2011, *Traduction et ergonomie/Translation and Ergonomics*, ILCEA, n° 14. Disponible à l'adresse : <http://ilcea.revues.org/index1031.html>
- Lavault-Olléon, Élisabeth et Alice Carré, 2012, « Traduction spécialisée : l'ergonomie cognitive au service de la formation », ASP, n° 62, novembre, pp. 67-77.
- Le Corbusier (Marc-Édouard Jeanneret, dit), 1923/1995, *Vers une architecture*, Paris, Flammarion.
- Le Corbusier (Charles-Édouard Jeanneret, dit), 1933/1978, *La Charte d'Athènes*, Paris, Points Seuil.
- Lederer, Marianne, 1994/2006, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Caen, Lettres modernes Minard.
- Lefevre, André, 1992, *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*, Londres et New York, Routledge.
- L'Homme, Marie-Claude, *Initiation à la traductique*, Linguatex, Brossart (Québec), 2000.
- Loock, Rudy, 2012, « La traductologie sur corpus : étude de cas et enjeux », in Nadia d'Amelio (sous la direction de), *Au cœur de la démarche traductive : débat entre concepts et sujets*, Mons, Éditions du CIPA, actes du colloque *Conceptualisations et nœuds de subjectivité en traduction*, Université de Mons, Belgique, octobre 2011, pp. 99-116.
- Lotbinière-Harwood, Suzanne De, 1992, *Rebelle et infidèle. La traduction comme ré-écriture au féminin. The Body Bilingual*, Montréal et Toronto, Les éditions du remue-ménage/The Women's Press.
- Madelrieux, Stéphane, 2010, présentation de James, William, 1907/2010, *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*. Paris, Le Monde, Flammarion, collection « Les livres qui ont changé le monde ».
- Malblanc, Alfred, 1941/1994, *Stylistique comparée de l'allemand et du français*, Paris, Didier.
- Malraux, André, 1968, Discours pour l'inauguration de la Maison de la Culture de Grenoble, le 13 février 1968 : <http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/dossiers/malraux2006/discours/a.m-grenoble.htm> (consulté le 16 mars 2012)
- Marchesini, Giancarlo, 2009, « Per una tipologia traduttiva dei testi medi », in Vito Pecoraro (sous la direction de) *Atti del convegno Giornate internazionali di studi sulla traduzione/Journées internationales d'études sur la traduction, Cefalù, 30-31 octobre et 1er novembre 2008*, volume II, Palerme (Italie), Studi Francesi, Herbita Editrice, pp. 191-206.
- Marx, Karl et Friedrich Engels, 1848, *Le Manifeste du parti communiste*, disponible notamment à l'adresse suivante : <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1847/00/kmfe18470000a.htm> (consultée le 17 octobre 2012)
- Mathieu, Bénédicte, 2005, « Jean-François Ménard, Harry Potter en VF », *Le Monde*, 6 octobre 2005, Paris. Disponible en ligne à l'adresse suivante : http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_30J&objet_id=917735&xtmc=jean_francois_menard&xtcr=6
- Matthieussent, Brice, 2009, *Vengeance du traducteur*, Paris, P.O.L.
- McCarty, Willard, 1999, « Humanities computing as interdiscipline », disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.iath.virginia.edu/hcs/mccarty.html>
- Meschonnic, Henri, 1970, *Les Cinq Rouleaux (Le Chant des chants, Ruth, Comme ou les Lamentations, Paroles du sage, Esther)*, traduit de l'hébreu, Paris, Gallimard.

- Meschonnic, Henri, 1999, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier.
- Meschonnic, Henri, 2006, « Le sens du langage », in Marianne Lederer (sous la direction de), *Le sens en traduction*, Caen, Lettres modernes Minard, Cahiers Champollion, 10, pp. 127-139.
- Meysan, Thierry, 2002, *L'Effroyable imposture*, Paris, Carnot.
- Mounin, Georges, 1955, *Les Belles infidèles – Essai sur la traduction*, Marseille, Cahiers du Sud.
- Mounin, Georges, 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Munday, Jeremy, 2001, *Introducing Translation Studies: Theories and Applications*, Londres, Routledge.
- Musil, Robert, 1930/1956, *Der Mann ohne Eigenschaften*, Francfort/Main, Fischer, traduction française de Philippe Jaccottet, *L'Homme sans qualités*, tome I, Paris, Seuil.
- Nabokov, Vladimir, 1940/1979, *The Real Life of Sebastian Knight*, New York, New Directions, *La vraie vie de Sebastian Knight*, traduit de l'anglais par Yvonne Davet, Albin Michel 1951 et Édition Folio, 1979.
- Nida, Eugene A., 1964, *Toward a Science of Translating*, Leyde (Pays-Bas), E. J. Brill.
- Nida, Eugene A. et C.R. Taber, 1969/2003, *The Theory and Practice of Translation*, Leyde (Pays-Bas), E. J. Brill.
- Nord, Christiane, 1997, *Translating as a Purposeful Activity - Functionalist Approaches Explained*, Manchester, St. Jerome Publishing.
- Nord, Christiane, 2005, « Ferrying Sens over Wide Waters : Skopos-Oriented Translation of Biblical Texts », in Marianne Lederer (sous la direction de), *Le sens en traduction*, Caen, Lettres modernes Minard, Cahiers Champollion n° 10.
- Nord, Christiane, 2006, *Text Analysis in Translation* », Amsterdam, Rodopi.
- Nouss, Alexis, 2001, « Eloge de la trahison », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, volume 14, n°2, pp. 167-179. Disponible à l'adresse : <http://www.erudit.org/revue/ttr/2001/v14/n2/000574ar.html#re1no1> (consultée le 7 juin 2012).
- Onfray Michel, 1992, « Klossowski : un mystique chez l'antéchrist », in *Le Magazine littéraire* (revue), avril 1992, n°298, pp. 73-74.
- Pavic, Milorad, 1988/2002, *Le dictionnaire khazar. Roman-lexique, version androgyne*, traduit du serbo-croate par Maria Bezanovska. Belfond, puis Mémoire du livre.
- Pecman, Mojca et Natalie Kübler, 2011, « ARTES: an online lexical database for research and teaching in specialized translation and communication », *Proceedings of the First International Workshop on Lexical Resources*, Ljubljana, Slovénie, du 1^{er} au 5 août 2011.
- Pergnier, Maurice, 2004, « Traduction et linguistique : sur quelques malentendus », *La linguistique*, 2004/1 volume 40, pp. 15-24. Disponible à l'adresse <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2004-1-page-15.htm> (consultée le 8 août 2012)
- Pétillon, Pierre-Yves, 1992, *Histoire de la littérature américaine – Notre demi-siècle, 1939-1989*, Fayard, Paris.
- Peyrefitte, Alain, 1995, *La Société de confiance*, Paris, Odile Jacob.
- Phillips-Batoma, à paraître, « Elle est chiante and other Technical Expressions: An Overview of Text Typologies for Translation and How Reality Dismantles Them », actes du colloque *Traduction et innovation*, sous la direction d'Antoine Cazé et Rainier Lanselle, Paris, Université Paris Diderot, décembre 2012.
- Popper, Karl, 1953/1985, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot.

- Proust, Marcel, 1921, *Le côté des Guermantes*, tome un, Paris, Gallimard. Disponible à l'adresse <http://ebooks.adelaide.edu.au/p/proust/marcel/p96cg/chapter1.html>
- Proust, Marcel, 1922, *Le côté des Guermantes*, tome deux, Paris, Gallimard. Disponible à l'adresse <http://books.google.fr/books?id=5vgnHtgWSb4C&pg=PA296&lpg=PA296&dq#v=onepage&q&f=false>
- Proust, Marcel, 1925, *La Prisonnière*, Paris, Gallimard.
- Proust, Marcel, 1954, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard.
- Pym, Anthony, 1998, *Method in Translation History*, Manchester, St Jerome.
- Pym, Anthony, 2011, « Translation research terms: a tentative glossary for moments of perplexity and dispute », in Pym, Anthony (sous la direction de), *Translation Research Projects 3*, Taragone (Espagne), Intercultural Studies Group, Universitat Rovira i Virgili, pp. 75-111.
- Pynchon, Thomas, 1963, *V.*, Philadelphie, J. B. Lippincott. Je me réfère à l'édition Picador, Londres, 1975. Traduction française Minnie Danzas, *V.*, Seuil, Fiction & Cie, Paris, 1985.
- Pynchon, Thomas, 1966, *The Crying of Lot 49*, J. B. Lippincott, Philadelphie. Je me réfère à l'édition Bantam Windstone, Londres, 1982. Traduction française Michel Doury, *Vente à la Criée du lot 49*, Paris, Seuil, Fiction & Cie, 1987.
- Pynchon, Thomas, 1973, *Gravity's Rainbow*, Viking, New York. Je me réfère à l'édition Picador, Londres, 1973. Traduction française Michel Doury, *L'Arc-en-ciel de la Gravité*, Paris, Seuil, Fiction & Cie, 1988.
- Pynchon, Thomas, 1990 *Vineland*, Boston, Little, Brown and Company. Traduction française Michel Doury, *Vineland*, Paris, Seuil, Fiction & Cie, 1991.
- Pynchon, Thomas, 1997, *Mason & Dixon*, Henry Holt and Company, New York. Traduction française, 2001, *Contre-jour*, traduit par Christophe Claro et Brice Matthieussent, Paris, Seuil.
- Pynchon, Thomas, 2006, *Against the Day*, Viking, New York. Traduction française, 2008, *Contre-jour*, traduit par Claro, Seuil, Paris.
- Pynchon, Thomas, 2009, *Inherent Vice*, The Penguin Press, New York. Traduction française, 2010, *Vice caché*, traduit par Nicolas Richard, Seuil, Fiction et Cie, Paris.
- Raguet, Christine, 2007, « Lacaussade's Translation of Macpherson—A Literalist Perspective », in Richard Trim et Sophie Alatore (sous la direction de), *Though Other Eyes—The Translation of Anglophone Literature in Europe*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, pp. 99-112.
- Rastier, François, 2002, « Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus », deuxièmes *Journées de Linguistique de Corpus*, Lorient, septembre 2002, disponible à l'adresse http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux
- Rastier, François, 2006, « La traduction : interprétation et genèse du sens » ; in Marianne Lederer (sous la direction de), *Le sens en traduction*, Caen, Lettres modernes Minard, Cahiers Champollion n° 10.
- Reboul, Anne et Moeschler, Jacques, 1998, *La pragmatique aujourd'hui – Une nouvelle science de la communication*, Seuil, collection Points, Essais, Paris.
- Reiss, Katharina et Hans Vermeer, 1984, *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer.
- Reiss, Katharina, 1995/2009, *Problématiques de la traduction*, traduit de l'allemand par Catherine A. Bocquet, Paris, Economica Anthropos.
- Rollason, Christopher, 2007, « 'Solo Soy Un Guitarrista' : Bob Dylan in the Spanish-Speaking World—Influences, Parallels, Reception, and Translation », actes du colloque *Bob Dylan's Performance Artistry*, sous la direction de Catharine Mason et

- Richard Thomas, *Oral Tradition*, volume 22, n° 1. Disponible à l'adresse <http://journal.oraltradition.org/issues/22i/rollason>, consultée le 11 septembre 2012.
- Roth, Philip, 1998, *I Married a Communist*, Boston, Houghton Mifflin.
- Sales, Nancy Jo, 1996, « Meet Your Neighbor, Thomas Pynchon », *New York*, New York, 11 novembre 1996, pp. 60-64.
- Sapiro, Gisèle (sous la direction de), 2009, *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éditions du CNRS, coll. « Culture et société ».
- Schleiermacher, Friedrich, 1985/1999, *Des différentes méthodes du traduire et autre texte*, traduits par Antoine Berman et Christian Berner, édition bilingue, Paris, Editions du Seuil, collection Points Essais.
- Serres, Michel, 1974, *Hermès III – La traduction*, Paris, Minuit, collection « Critique ».
- Seleskovitch, Danica et Marianne Lederer, 1984, *Interpréter pour traduire*, Paris, Minard.
- Siegel, Jules, 1977, "Who is Thomas Pynchon... And Why Did He Take Off with My Wife?", in *Playboy* (revue), mars 1977, pp. 47, 66-70.
- Simon, Sherry, 1996, *Gender in Translation. Cultural identity and the politics of transmission*. Londres et New York, Routledge.
- Simondon, Gilbert, 2005, *L'invention dans les techniques*, édité et présenté par Gilles Château, Paris, Seuil, collection Traces écrites.
- Snell-Hornby, Mary, 1986 (sous la direction de), *Übersetzungswissenschaft. Eine Neuorientierung. Zur Integrierung von Theorie und Praxis*, Tübingen, (Allemagne), Francke.
- Snell-Hornby, Mary, 1990, « Linguistic transcoding or Cultural Transfer? A Critic of Translation Theory in Germany », in Susan Bassnett et André Lefevere (sous la direction de), *Translation, History and Culture*, Londres, Pinter, pp. 79-86.
- Snell-Hornby, Mary, Franz Pöchhacker et Klaus Kaindl (sous la direction de), 1994, *Translation Studies: An Interdiscipline, Selected papers from the Translation Studies Congress, Vienna, 1992*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.
- Sollers, Philippe, 1986, *Théorie des Exceptions*, Paris, Gallimard, collection Folio Essais.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, 1993, « The Politics of Translation », in *Outside in the Teaching Machine*, New York et Londres, Routledge, pp. 179-200. Réédité dans Lawrence Venuti, 2004, *The Translation Studies Reader*, seconde éd. Londres, Routledge, pp. 369-388.
- Steiner, George, 1975/78, *After Babel, Aspects of Language and Translation*, Oxford University Press, New York et Londres, 1975. Nous nous référons à la traduction française de Lucienne Lotringer, *Après Babel*, Albin Michel, 1978.
- Surbézy, Agnès, 2009, « La scène au croisement des langues, des cultures et des pratiques : traduction et surtitrage de *Zahra, favorita de Al-Andalus*, d'Antonia Bueno » in Antonio Velez (sous la direction de) *Atti del convegno Giornate internazionali di studi sulla traduzione/Journées internationales d'études sur la traduction, Cefalù, 30-31 octobre et 1er novembre 2008*, volume I, Palerme (Italie), Studi Francesi, Herbita Editrice, pp. 309-328.
- The Language Technology Sector Ltd., 2009, *Study Report to the Directorate General for Translation of the European Commission*, final version, DGT-ML-Studies 08, Kingston upon Thames, Royaume-Uni. Disponible à l'adresse : http://ec.europa.eu/education/languages/news/news3725/report_en.pdf
- Thiesse, Anne-Marie, 2001, *La création des identités nationales – Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil.
- Tolstoï, Lev (Léon), 1873/2002, *La Guerre et la paix*, traduit du russe par Bernard Kreise, Paris, Les Editions du Seuil.

- Toury, 1978/1992, « The nature and role of norms in translation », in John Biguenet et Rainer Schulte (sous la direction de), 1992, *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago, University of Chicago Press, pp. 198-211.
- Toury, Gideon, 1980, *In Search of a Theory of Translation*, Tel Aviv, The Porter Institute.
- Toury, Gideon, 1995, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.
- Tymoczko, Maria, 2005, « Trajectories of Research in Translation Studies », *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, Volume 50, numéro 4, Décembre 2005, p. 1082-1097, Pour une traductologie proactive / For a Proactive Translatology / Por una traductología proactiva, Sous la direction de André Clas, Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 1082-1097.
- Vandepitte, Sonia, 2008, « Remapping Translation Studies: Towards a Translation Studies Ontology », *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, volume 53/3, pp. 569-588. Disponible sur <http://id.erudit.org/iderudit/019240ar>
- Venuti, Lawrence, 1995, *The Translator's Invisibility, A History of Translation*, New York, Routledge.
- Vergez, Raoul, 1976, *Les illuminés de l'art royal : 8 siècles de compagnonnage*, Paris, Julliard.
- Vermeer, Hans, 1996, *A Skopos Theory of Translation*, Heidelberg, Textcontext Wissenschaft.
- Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet, 1958/1972, *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Didier.
- Vincenot, Henri, 1982, *Les étoiles de Compostelle*, Paris, Denoël.
- Volkovitch, Michel, 2000, *Verbier - Herbar verbal à l'usage des écrivains et des lisants*, Paris, Maurice Nadeau.
- Von Flotow, Luise, 1991. « Feminist Translation : Contexts, Practices and Theories ». *TTR*, vol. 4 n°2, pp. 69-84.
- Wilhelm, Jane, à paraître, « Lectures, écriture et traduction féministes », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* (revue).
- Winston, Mathew, 1976, "The Quest for Pynchon", in Levine George and Leverenz David (sous la direction de), *Mindful Pleasures, Essays on Thomas Pynchon*, Little, Brown and Company, Boston, Toronto, pp. 251-263.
- Wittgenstein, Ludwig, 1953/1993, *Tractatus logico-philosophicus, suivi des Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, Tel.